



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



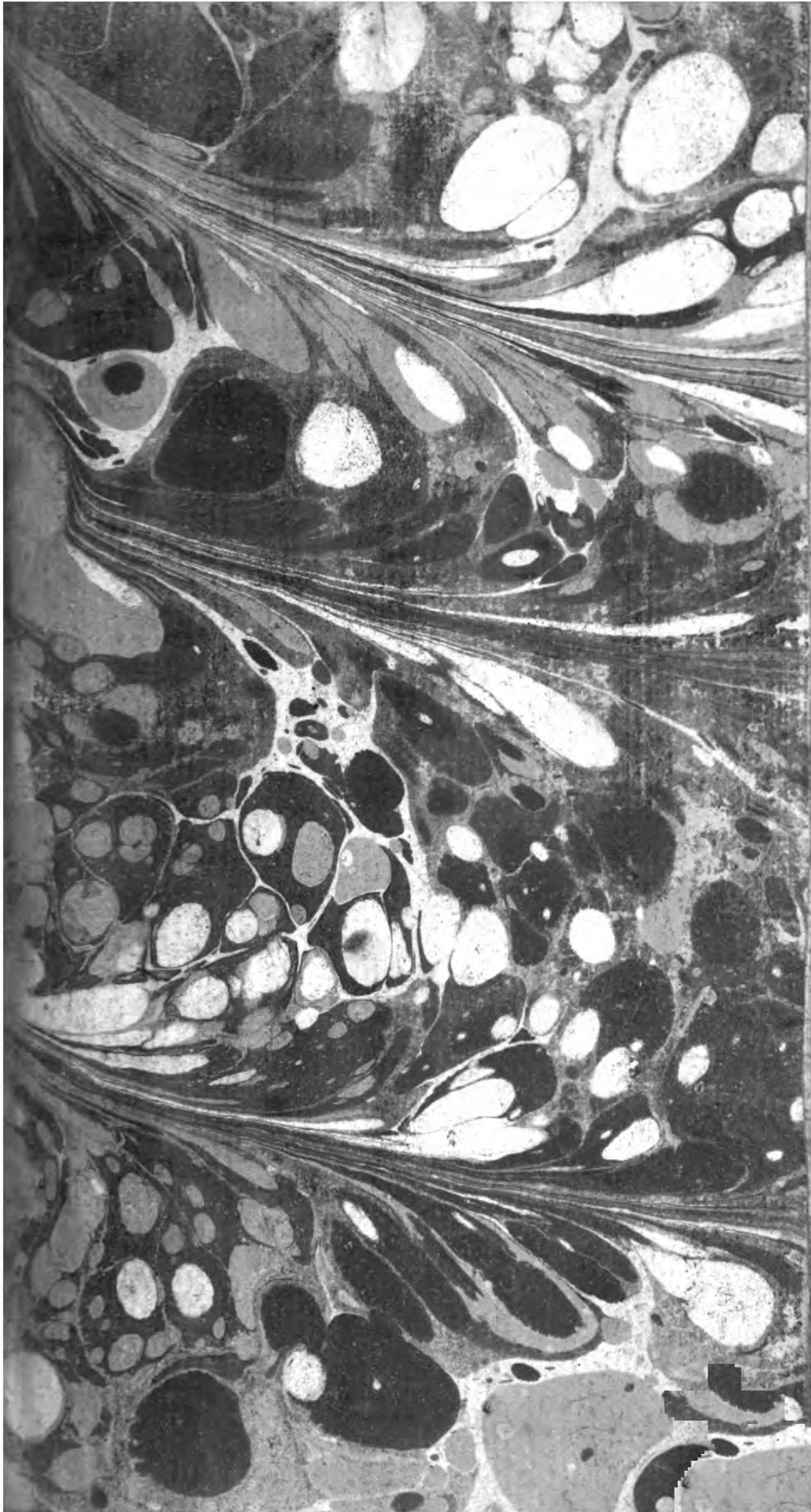
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



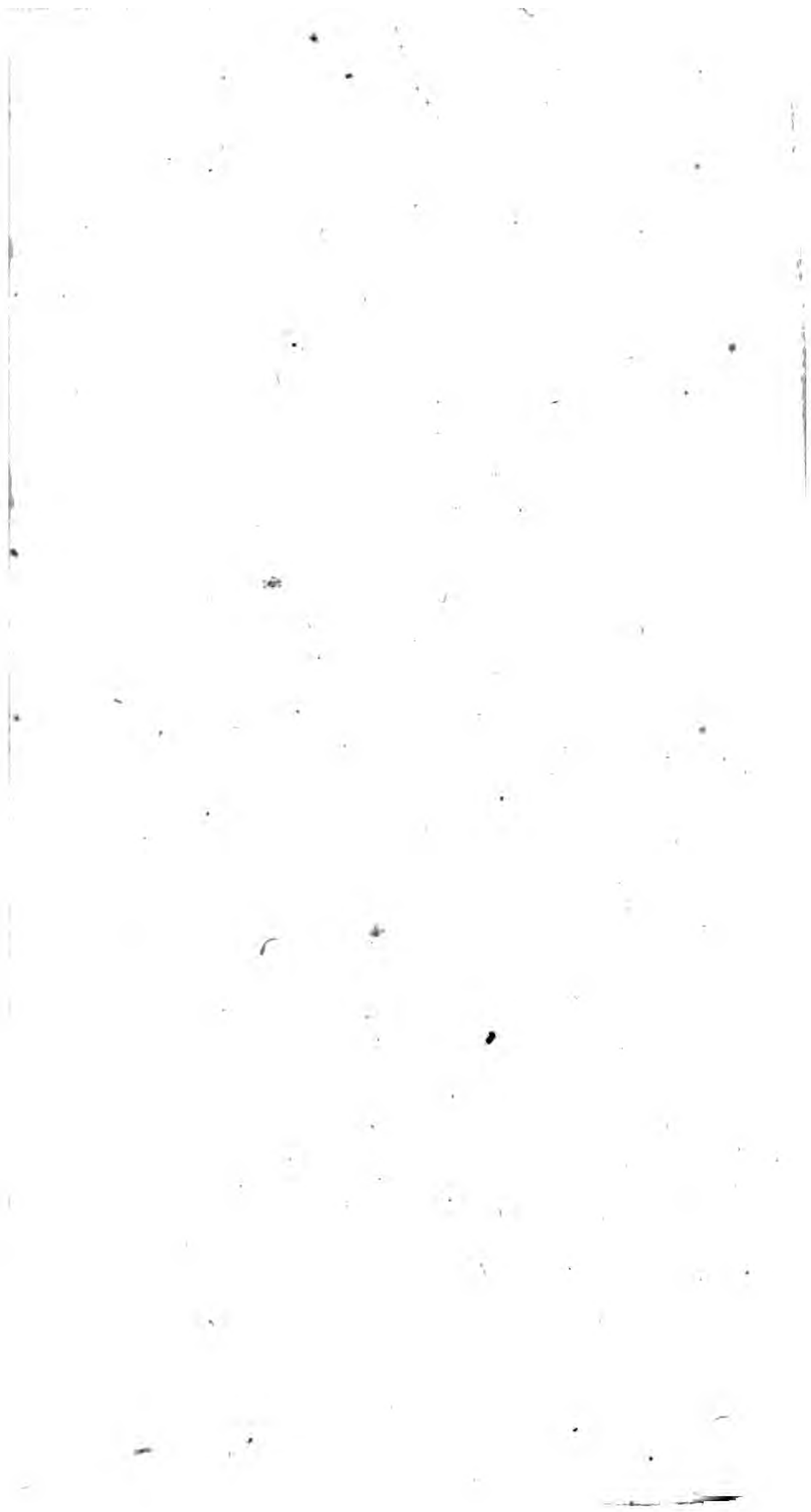
Vet. Fr. II A. 1234



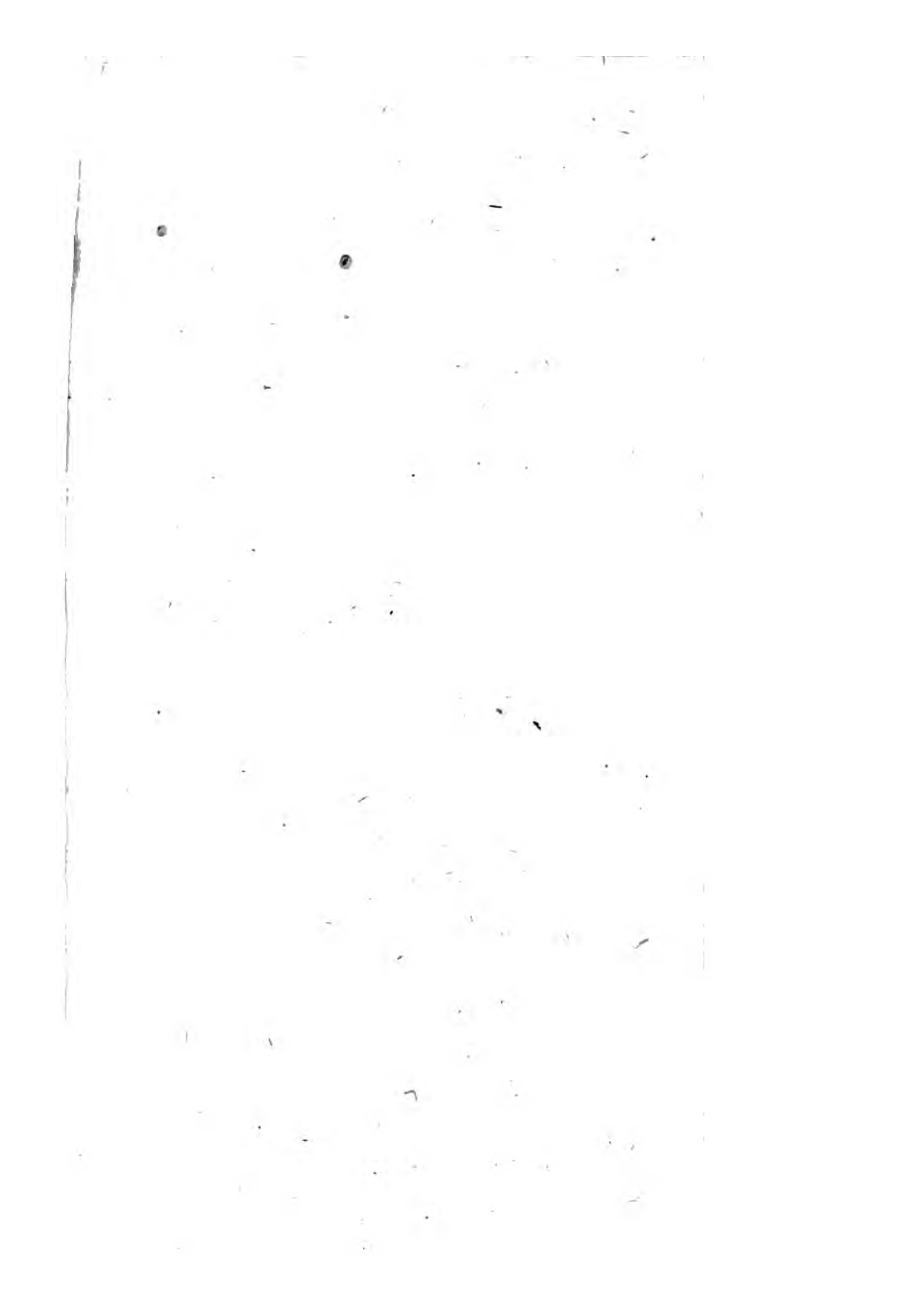
ZAHAROFF
FUND

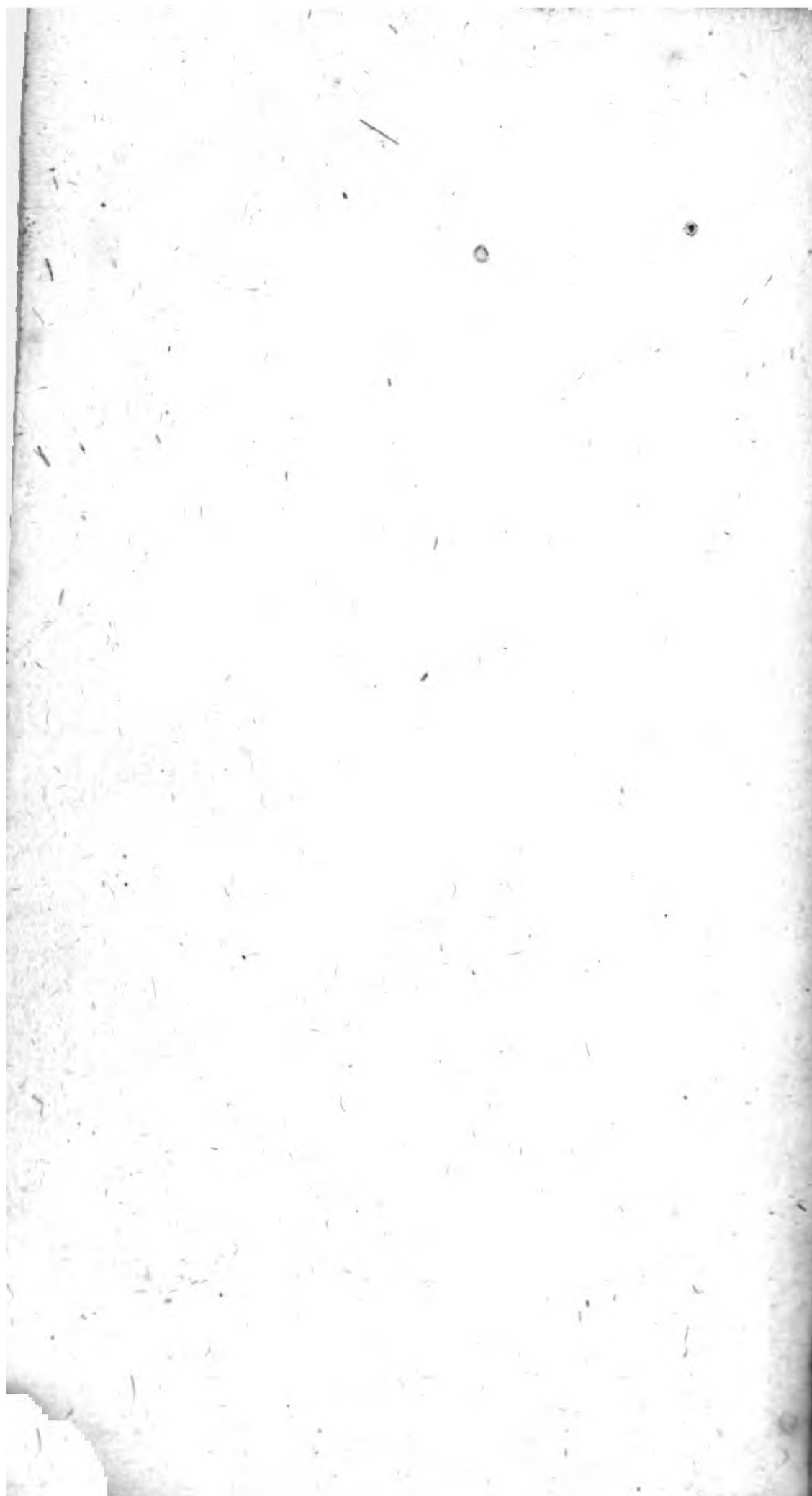


OLIVET









TRAITÉ
DE LA
PROSODIE
FRANÇOISE,

Par Mr. l'Abbé d'OLIVET.

AVEC UNE
DISSERTATION
de Mr. DURAND,
Sur le même Sujet.



A GENEVE,
Chez les FRERES CRAMER
& CL. PHILIBERT.

M D C C L.



TRAITÉ
DE LA
PROSODIE
FRANÇOISE.

Par Mr. l'Abbé d'OLIVET.

MDCCXLIX.

The following table shows the results of the experiment. The data is presented in a clear and concise manner, allowing for easy comparison of the different conditions. The results are as follows:

Condition	Result 1	Result 2	Result 3
Condition A	1.2	1.5	1.8
Condition B	1.5	1.8	2.1
Condition C	1.8	2.1	2.4
Condition D	2.1	2.4	2.7
Condition E	2.4	2.7	3.0
Condition F	2.7	3.0	3.3
Condition G	3.0	3.3	3.6
Condition H	3.3	3.6	3.9
Condition I	3.6	3.9	4.2
Condition J	3.9	4.2	4.5
Condition K	4.2	4.5	4.8
Condition L	4.5	4.8	5.1
Condition M	4.8	5.1	5.4
Condition N	5.1	5.4	5.7
Condition O	5.4	5.7	6.0
Condition P	5.7	6.0	6.3
Condition Q	6.0	6.3	6.6
Condition R	6.3	6.6	6.9
Condition S	6.6	6.9	7.2
Condition T	6.9	7.2	7.5
Condition U	7.2	7.5	7.8
Condition V	7.5	7.8	8.1
Condition W	7.8	8.1	8.4
Condition X	8.1	8.4	8.7
Condition Y	8.4	8.7	9.0
Condition Z	8.7	9.0	9.3

The results show a clear upward trend in the data, with the values increasing steadily from Condition A to Condition Z. This indicates a positive correlation between the conditions and the results.



T R A I T É

D E L A

PROSODIE FRANCOISE.

3

JE réduis ce Traité à cinq articles, dont le premier sera employé à éclaircir des questions préliminaires. Dans le second, je parlerai des Accens. Dans le troisième, de l'Aspiration. Dans le quatrième, de la Quantité. Et dans le dernier, je ferai voir à quoi peut servir la connoissance de notre Prosodie.

Que si quelqu'un juge qu'il y ait de la petitesse à examiner des syllabes, une réflexion que je le prie de vouloir faire, c'est qu'il n'y a point d'Art, point de Science, dont les élémens aient rien de brillant; mais que rien de tout ce qui est nécessaire pour arriver à quelque chose d'estimable, ne doit être méprisé. Ou renonçons à l'Eloquence, à la Poësie, à

4 PROSODIE FRANÇOISE.

l'Art d'écrire , & fermons l'Académie : ou convenons que s'il est beau de cultiver des Arts , qui font honneur à l'Esprit humain , & qui sont utiles à la Société , on auroit tort par conséquent de négliger des connoissances, sans lesquelles ces Arts ne peuvent être qu'imparfaits.

Peut-être même qu'aujourd'hui , après tout ce que le dernier siècle a fait pour embellir notre Langue , il ne nous reste qu'à en creuser davantage les fondemens , afin que s'il est possible d'élever l'édifice plus haut , on y travaille avec sûreté. Je n'ai à offrir qu'un foible essai. Puisse-t-il tôt ou tard donner lieu à un Ouvrage complet sur notre Prosodie ! Ouvrage qui feroit naître de nouvelles beautés , & comme une nouvelle Langue , dans celle que nous croyons savoir.



ARTICLE PREMIER.

Questions préliminaires.

ON peut proposer ici trois questions , sur lesquelles , avant que d'al-

d'aller plus loin, il est à propos de satisfaire ceux qui pourroient, ou n'avoir pas étudié la matière dont il s'agit, ou avoir des préjugés contraires à la vérité.

I. Qu'est-ce que Profodie ?

II. A-t-on connu autrefois notre Profodie, & jusques à quel point ?

III. Pourquoi notre Profodie, si elle a été fort connue autrefois, l'est-elle aujourd'hui si peu ?

I.

Par ce mot, *Profodie*, on entend la manière de prononcer chaque syllabe régulièrement, c'est-à-dire, suivant ce qu'exige chaque syllabe prise à part, & considérée dans ses trois propriétés, qui sont, l'Accent, l'Aspiration, & la Quantité.

Prémièrement, il est certain que toutes les syllabes ne pouvant être prononcées sur le même ton, il y a par conséquent diverses inflexions de voix, les unes pour élever le ton, les autres pour le baisser; & c'est ce que les Grammairiens nomment *Accens*.

Toute syllabe, en second lieu, est prononcée avec douceur, ou avec rudesse, sans que cette douceur ni cette rudesse aient rapport à l'élévation, ou

6 PROSODIE FRANÇOISE.

à l'abaissement de la voix : & c'est là ce que l'on nomme *Aspiration*.

Troisièmement , on met plus ou moins de tems à prononcer chaque syllabe , en sorte que les unes sont censées longues , & les autres brèves : & c'est ce qu'on appelle *Quantité*.

Voilà donc trois définitions bien distinctes , & qui font voir que dans la prononciation de chaque syllabe , l'organe de la voix se modifie tout à la fois de trois différentes manières , dont je donnerai une plus ample explication , lorsque je viendrai à traiter de chacune en particulier.

Or il me paroît que ces trois principes , qui constituent la Prosodie , sont essentiels à toutes les Langues. Car enfin , quel fléau pour l'oreille , qu'une constante & invariable monotonie ? Il n'y en a pas même d'exemple , ni dans le cri des animaux , ni dans quelque bruit que ce puisse être , pour peu qu'il soit continu.

Mais les principes de la Prosodie sont-ils fixes ? Sont-ils arbitraires ? Voilà ce que chacun doit examiner dans sa Langue. S'ils sont arbitraires , dispensons-nous de pousser plus loin nos recherches. S'ils sont fixes , il est honteux de les ignorer. Pour

Pour moi, généralement parlant, je suis porté à les croire arbitraires dans deux sortes de Langues : dans celles qui sont encore trop récentes, & dans celles qui n'ont cours que parmi un peuple grossier. Mais, par la même raison, je les crois fixes dans les Langues qui ont une certaine ancienneté, & qui sont dans la bouche d'une nation polie.

Toutes les Langues, vraisemblablement, ont été rudes & informes dans leur origine. Mais les hommes aiant un goût naturel pour l'ordre, qui est la cause physique du plaisir, ils s'entendent tous, sans y penser, & même sans le savoir, à écarter, ou du moins à diminuer ce qui blesse l'ordre. J'appelle ordre, dans la question présente, les rapports que les sons doivent avoir les uns avec les autres, & leur conformité avec les organes, soit de celui qui parle, soit de celui qui entend.

Vouloir examiner ici qu'est-ce qui fait cette conformité, & en quoi consistent ces rapports, ce seroit nous engager dans une dispute obscure, d'où la Physique a peine à se tirer. Heureusement les leçons de la Nature sont moins difficiles, & plus certaines. Ce n'est point par la voie du raisonnement, c'est

par l'habitude qu'elle instruit. Il est vrai que cette manière d'enseigner nous paroît, à nous qui vivons si peu, d'une prodigieuse lenteur. Mais c'est la seule capable de réussir dans les Arts, qui ont pour base le sentiment : & de ce nombre est l'Art de donner à une Langue ce qui lui est nécessaire, non pour subvenir à nos besoins seulement, mais pour flatter notre goût.

Je suppose donc un pays où il n'y eut jamais de particulier qui fût Mathématicien, & je dis qu'il y aura cependant un esprit métaphysique & géométrique, répandu dans le Public. Ainsi le Public, guidé par cette espèce d'instinct, y fera peu à peu, & jusqu'à un certain point, toutes ces mêmes observations, dont l'assemblage compose un Art, lorsqu'elles viennent à être rédigées, & combinées par des hommes savans. On pourroit aisément montrer que cela est vrai de la Musique, qui n'est, à proprement parler, qu'une extension de la Prosodie.

Ajoutons que ces sortes de connoissances, qui se doivent, non au raisonnement, mais à l'habitude, dépendent absolument des organes : & qu'ainsi, lorsqu'un climat produit des hommes
bien

bien organisés, le progrès de ces connoissances y est non seulement plus grand, mais encore plus rapide; au-lieu qu'en d'autres pays, où les organes sont, pour ainsi parler, d'une trempe différente, les siècles depuis un tems infini se succèdent les uns aux autres, sans que les habitans de ces pays-là fassent rien pour les Arts qui n'intéressent que le sentiment.

On fait à quel point de perfection les Grecs avoient porté leur Prosodie. On fait aussi, du moins en ce qui regarde les longues & les brèves, quelle étoit celle de la Langue Latine. Pour ce qui est de l'Accent, l'exemple des Chinois nous fait voir de quelle délicatesse l'oreille est capable, puisque chez eux le même mot, n'étant que d'une syllabe, peut avoir jusqu'à onze sens très différens, selon la différence de la prononciation. Mais évitons tout détail sur la Prosodie des autres peuples; il ne s'agit que de la nôtre.

II.

Pour savoir depuis quand, & jusqu'à quel point la Prosodie a été connue parmi nous, il seroit inutile de remonter au-delà de François I. Les savans hom-

mes & les beaux esprits, dont il fit l'ornement de sa Cour, donnèrent à notre Langue un caractère (a) d'élégance & de doctrine, qu'elle n'avoit point auparavant. Ce grand Roi, qui a été, non pas le restaurateur, mais le père des Beaux Arts en France, transmit son goût aux héritiers de sa Couronne. Jamais la Poësie ne fut si fort en honneur que sous Charles IX. En un mot, l'Histoire nous prouve que les fondemens, sur lesquels nos bons Ecrivains ont bâti sous le règne de Louis XIV, furent tracés, & même posés en partie, dès le siècle précédent. Ainsi c'est dans les monumens de ce tems-là, qu'il faut chercher les premiers vestiges de notre Prosodie : & nous y trouverons plus de lumières sur ce sujet, qu'il ne s'en trouve, peut-être, dans toutes les Grammaires & dans toutes les Rhétoriques imprimées de nos jours.

On a vu que la Prosodie renferme les Accens, l'Aspiration, & la Quantité. A l'égard des Accens, il n'est pas possible de savoir quels ils étoient autrefois, puisque l'accent imprimé n'est point

(a) *Entretiens d'Ariste & d'Eugène.* Quatrième édition Cramoisy, pag. 149.

point l'accent *prosodique*, comme je l'expliquerai ci-après. Quant à l'Aspiration, il y a lieu de croire qu'elle a toujours été la même. Reste enfin la Quantité, qui est le point capital de la Prosodie, & sur lequel nos Anciens paroissent avoir été plus décidés, que nous ne le sommes aujourd'hui.

Jodelle, l'un des Poètes qui composoient la Pléiade fameuse sous Henri II, mit à la tête des Poësies d'Olivier de Magny, imprimées en 1553, un Distique mesuré par dactyles & par spondées, à la manière des Grecs & des Latins. Ce n'est pas encore ici le lieu d'examiner si cette sorte de versification étoit conforme au génie de notre Langue, j'y reviendrai sur la fin de ce Traité: il me suffit, quant à présent, d'en pouvoir conclure qu'elle suppose notre Quantité bien connue dès-lors, & bien établie.

Pasquier, dans ses *Recherches*, nous apprend qu'en l'année 1555, le Comte d'Alcinois (c'est-à-dire, Nicolas Denifot, qui déguisoit ainsi son nom) fit des vers hendécasyllabes à la louange d'un Poëme, dont lui Pasquier étoit Auteur. Pasquier ajoute qu'en 1559, à la prière de Ramus, *personnage de sin-*

gulière recommandation, mais aussi grandement desireux de nouveautés, il fit en ce genre un essai de plus longue haleine que les deux précédens, qui étoient ce Distique de Jodelle, & ces Hendécasyllabes du Comte d'Alcinois. Pasquier (a) rapporte ensuite son essai, qu'il croit quelque chose de merveilleux, & qui consiste dans une Elégie de vingt-huit vers.

Jusqu'alors ce nouveau genre de verification avoit peu réussi, puisqu'à peine deux ou trois Poètes avoient osé s'y exercer, comme en passant. On étoit de tout tems accoutumé à la Rime : c'est un son qui frappe les oreilles les plus grossières ; au-lieu que la cadence qui résulte des brèves & des longues, ne peut frapper qu'une oreille délicate. Aussi ne tarda-t-on pas à tâcher de réunir ces deux fortes d'agrémens, la Quantité & la Rime. Pasquier attribue l'invention des vers mesurés & rimés tout ensemble, à Marc Claude de Buttet, dont les Poësies parurent en 1561. Mais comme je n'entreprends pas ici l'Histoire de nos vers mesurés, je puis impunément supprimer beaucoup d'autres

(a) Recherches, liv. VII, chap. 12.

tres noms semblables, oubliés depuis longtems; & c'est assez de savoir que cette nouveauté donna lieu à un Etablissement Littéraire, dont le souvenir mérite bien d'être confervé. Je parle d'une Académie, qui fut établie sur la fin de l'année 1570, pour travailler (a) à l'avancement du Langage François, & à remettre sus; tant la façon de la Poësie, que la mesure & règlement de la Musique anciennement usitée par les Grecs & Romains. Jean Antoine de Baif, Poëte, & Joachim Thibault de Courville, Musicien, furent les promoteurs de cet Etablissement. Par les Lettres patentes que le Roi leur accorda, ils ont pouvoir de se choisir des Associés, six desquels jouiront des *privilèges, franchises, & libertés dont jouissent, dit Charles IX, nos autres Domestiques*: & à ce que ladite Académie soit suivie & honorée des plus Grands, nous avons libéralement accepté & acceptons le surnom de *Protecteur & premier Auditeur d'icelle*. Voilà, ou je suis bien trompé, la première Académie qui ait été instituée pour notre Langue

(a) Voyez les Lettres patentes, rapportées tout au long, avec les Statuts de cette Académie, dans l'Histoire de l'Université de Paris. Tom. VI. pag. 714. &c.

gue uniquement, & fans embrasser d'autres Sciences. Henri III n'eut pas moins de goût que Charles IX pour les exercices de cette Compagnie naissante, ainsi qu'on le peut voir dans les (a) *Antiquités de Paris*. Mais elle fut bientôt dérangée par les Guerres Civiles : & la mort de Baif, arrivée en 1591, acheva de mettre en déroute sa petite Société d'Académiciens.

Passerat, Desportes, Rapin, & Scévole de Sainte-Marthe, ne laissèrent pas de continuer à faire des vers mesurés. Personne, que je sache, n'en a fait depuis. C'est dommage qu'aucun d'eux n'ait enseigné la théorie des Accens, & de la Quantité. Henri (b) Estienne, le plus célèbre Grammairien du seizième siècle, n'en a parlé que superficiellement. Théodore de Bèze, dans son *Traité (c) de la bonne Prononciation du François*, est le seul Auteur de ma connoissance,

(a) *Histoire & Recherches des Antiquités de la Ville de Paris*, par Sauval. Tom. II. pag. 493. &c.

(b) On peut voir sa *Précidence du Langage François*, pag. 12, 13, 14, & ses *Hypomneses de Gallica Lingua*, pag. 6, 9, 33, 75.

(c) *De Francicæ Linguae recta Pronuntiatione Tractatus*. Genevæ, 1584.

noissance, qui ait un peu approfondi cette matière. Son principal défaut, mais défaut qu'on a rarement occasion de reprocher à ceux qui se mêlent d'écrire, c'est d'être trop court. Il a voulu, dans quatre ou cinq pages, renfermer ce qui demandoit nécessairement un plus long détail.

J'en étois là de mes recherches, lorsqu'il m'est tombé entre les mains un petit (a) volume du fameux d'Aubigné, où, dans une Préface qu'il met à la tête de quelques Pseaumes traduits en vers mesurés, il dit que cette manière de vers n'a point été inventée par Jodelle, ou par Baïf, comme on le prétend : mais qu'il se souvient d'avoir vu l'Iliade & l'Odyssée traduites en vers hexamètres par un nommé *Mouffet*, & imprimées avant que ni Baïf ni Jodelle fussent au monde. Que penser, après cela, de Pasquier, Auteur contemporain, qui nous vante le Distique fait en 1553, comme le premier essai de cette Poësie? Que penser de Ramus, qui, dans sa Grammaire publiée en 1562, dit que pour rendre les règles de la Prosodie

(a) *Petites Oeuvres mêlées du Sieur (Théodore Agrippa) d'Aubigné, Genève, 1630.*

sodie familières aux François, il faut souhaiter que nous ayons des Poètes qui mesurent leurs syllabes à la manière des Anciens? Ramus, dix ans après, dans une nouvelle édition de cette même Grammaire, charmé de voir ses vœux accomplis, se recrie avec une sorte d'enthousiasme sur deux Pièces qui venoient de paroître, l'une en vers Élégiques, l'autre en vers Saphiques. Pouvoit-il donc ignorer une Traduction entière de l'Iliade & de l'Odyssée? Mais peu nous importe de savoir la vraie époque des vers mesurés. Quoiqu'il en soit, nous voyons évidemment que nos ancêtres ont cru avoir des principes fixes sur la Prosodie: & c'est à nous, par conséquent, à examiner ce qui nous en reste.

III.

Puisque notre Prosodie fut autrefois si connue, pourquoi l'est-elle aujourd'hui si peu? Pour plusieurs raisons, dont la première est fondée sur le peu de besoin qu'on croit en avoir.

Rien n'étoit plus nécessaire, ni en même tems plus facile aux Grecs & aux Romains, que de savoir exactement leur Prosodie; car elle faisoit, non pas
un

un simple agrément , mais l'essence même de leur versification : & comme la lecture des Poètes étoit un des principaux objets de leur éducation , ils apprenoient méthodiquement , & dès l'enfance , à bien prononcer. Un Romain, un Athénien de la lie du peuple auroit sifflé un Acteur , qui eût allongé , ou accourci une syllabe mal à propos. Mais un François vieillit sans avoir , ni lu , ni entendu , ni remarqué , qu'il y ait des syllabes plus ou moins longues les unes que les autres. Pour les Grecs & les Romains , la Prosodie étoit d'une obligation étroite. Pour nous , si l'on veut , elle ne fera qu'une délicatesse , qu'une beauté accessoire , soit dans notre prononciation , soit dans nos écrits. Je n'en demande pas davantage ; & partant de ce principe , qu'on doit cependant étendre plus loin , je dis que nous faisons mal de négliger notre Prosodie , puisque la parole étant l'organe de la pensée , on est louable de s'appliquer à la rendre plus insinuante , plus propre à persuader , plus capable de plaire.

Une seconde raison , qui fait que notre Prosodie est si peu connue , c'est que ceux qui seroient le plus en état
d'en

d'en approfondir les règles, sont précisément ceux qui apportent à cette étude le plus de préjugés. Un homme savant possède le Grec & le Latin : il admire la beauté de ces deux Langues, & avec raison : mais de croire que notre Prosodie, si elle ne ressemble pas en tout à la leur, est donc nulle, c'est une erreur. Toutes les Langues ont leur génie particulier : & plus une Langue aura été perfectionnée, c'est-à-dire, accommodée aux usages & au goût du peuple qui la parle, moins il lui restera de ressemblance avec la Langue qu'on suppose matrice, du moins par rapport à elle. Une règle générale dans le Latin, & qui ne souffre point d'exception, c'est que toute syllabe, qui finit par une consonne suivie d'une autre, est longue : mais en François, au contraire, le redoublement de la consonne, presque toujours, avertit que la syllabe est brève. Pour les voyelles, c'est une règle assez générale dans le Latin, que toutes les fois qu'il y en a deux de suite, la première abrège la syllabe où elle se trouve : mais toutes les fois, au contraire, que notre E muet finit un mot, où il est à la suite d'une autre voyelle, il allonge la pénultième. Tout ceci

ceci deviendra plus clair par les exemples que je rapporterai un peu plus bas. Je le répète, il faut qu'un Savant, pour étudier notre Prosodie, se départe de ses préjugés. Quinault, à ce qu'on dit, ne favoit que du François : & ses vers, pourtant, étoient meilleurs à mettre en chant, que ceux des Poètes qui favoient du Grec & du Latin.

Une troisième & dernière raison, qui fait que la connoissance de notre Prosodie se perd de plus en plus, sont les changemens introduits dans l'orthographe depuis soixante ans. On a supprimé la plupart des lettres qui ne se faisoient pas sentir dans la prononciation. Mais, si nous entrons dans quelque détail, nous verrons que bien loin de nuire à la prononciation, elles servoient à la fixer. On écrivoit, *il plaist*, *il paist*, pour faire sentir qu'on doit appuyer sur cette syllabe, au-lieu qu'on ne fait que glisser sur celle-ci, *il fait*, *il sait*. On écrivoit par la même raison, *fluste*, *crouste*, pour les distinguer de *culbûte*, *dérôte*. On redoubloit (a) la voyelle, pour

(a) *Aage*, *roclle*, *baailler*, *raaler*. On en a même usé ainsi dans les adverbes, dont la pénultième doit être appuyée : *expressément*, *séparée-*

pour allonger la syllabe. Au contraire, pour l'abrégé, on redoubloit (a) la consonne. Je pourrois, par cent & cent exemples, montrer qu'en matière d'orthographe nos pères n'avoient rien fait sans de bonnes raisons : & ce qui le prouve bien, c'est que souvent ils ont secoué le joug de l'étymologie; comme dans *couronne*, *personne*, où ils redoublent la lettre N, de peur qu'on ne fasse la pénultième longue en François, ainsi qu'en Latin.

Tous les jours, cependant, on nous propose de nouvelles réformations : & sous prétexte de faciliter aux étrangers la prononciation de notre Langue, bientôt on fera que nous n'aurons plus de guide pour la bien prononcer nous-mêmes. J'avoue qu'il y avoit des inconvéniens dans l'ancienne orthographe : mais à la bouleverser, comme on voudroit faire, il y en auroit encore de plus grands. A la bonne heure qu'on supprime les lettres muettes, qui marquoient qu'une syllabe est longue, comme

ment. Voyez les *Hypomneses* d'Henri Estienne; pag. 18.

(a) C'est ce qu'on verra ci-après, & particulièrement sous la terminaison A M.

me dans *teste*, *paste*; car on peut me faire entendre la même chose par un accent, *tête*, *pâte*. Mais, quoique le second T soit muet dans *tette*, dans *patte*, c'est une nécessité de continuer à les écrire ainsi, parce que le redoublement de la consonne est institué pour abrégier la syllabe, & que nous n'avons point d'accent, point de signe, qui puisse y suppléer. On verra que l'Académie, dans la troisième édition de son Dictionnaire, qui est actuellement sous presse, tient un juste milieu : ne s'obstinant point à vouloir conserver des lettres, dont on peut se passer, & que le Public a tout-à-fait rejetées; mais fuyant avec soin tous ces ridicules excès, où se portent l'ignorance des Imprimeurs, & la témérité de quelques Auteurs. Plus l'orthographe varie, plus il devient essentiel de fixer, si l'on peut, la Prosodie.





ARTICLE SECON D.

Des Accens.

JE commence par les Accens, qui est ce qu'il y a de plus difficile à expliquer.

Avant que d'en venir à la chose même, il faut définir le mot, & bien distinguer les divers sens que l'on y attache quelquefois. On peut, en l'accompagnant d'une épithète, sauver l'équivoque. Ainsi distinguons l'accent *profodique*, l'accent *oratoire*, l'accent *musical*, l'accent *national*, l'accent *imprimé*.

Par l'accent *profodique*, on entend, comme je l'ai dit ci-dessus, une inflexion de la voix, qui s'élève, ou qui s'abaisse. Quelquefois aussi, & l'on élève d'abord, & l'on rabaisse ensuite la voix, sur une même syllabe. Voilà ce qui forme trois accens, que les Grammairiens appellent l'*Aigu*, le *Grave*, & le *Circonflexe* : l'*Aigu*, qui élève la voix; le *Grave*, qui l'abaisse; & le *Circonflexe*, qui, étant composé de tous les deux, sert à l'élever d'abord, & à la rabaisser ensuite, sur une même syllabe.

labe. On marque ces accens par une ligne tracée au-dessus de la voyelle, qui domine dans la syllabe dont il s'agit. Pour marquer l'Aigu, on tire cette petite ligne de la droite à la gauche, comme dans *bonté*. Pour le Grave, on la tire de la gauche à la droite, comme dans *progrès*. Pour le Circonflexe, en réunissant ces deux lignes, on en fait la figure d'un v renversé, comme dans *rôt*. J'apporte ces exemples, non pas pour faire sentir la nature de l'accent prosodique, mais seulement pour faire connoître comment on le marque en d'autres Langues, & ce qu'il a de conforme avec l'accent imprimé, dont je parlerai dans un moment.

Il y a, en second lieu, un accent *oratoire*, c'est-à-dire, une inflexion de voix, qui résulte, non pas de la syllabe matérielle que nous prononçons, mais du sens qu'elle sert à former dans la phrase où elle se trouve. On interroge, on répond, on raconte, on fait un reproche, on querelle, on se plaint : il y a pour tout cela des tons différens ; & la voix humaine est si flexible, qu'elle prend naturellement, & sans effort, toutes les formes propres à caractériser la pensée, ou le sentiment. Car non
 feu-

seulement elle s'élève , ou s'abaisse ; mais elle se fortifie , ou s'affoiblit ; elle se durcit , ou s'amollit ; elle s'enfle , ou se rétrécit ; elle va même jusqu'à s'aigrir. Toutes les passions , en un mot , ont leur accent : & les degrés de chaque passion pouvant être subdivisés à l'infini , de-là il s'enfuit que l'accent oratoire est susceptible d'une infinité de nuances , qui ne coûtent rien à la Nature , & que l'oreille fait , mais que l'art ne sauroit démêler.

A l'égard de l'accent *musical* , il consiste , ainsi que les précédens , à élever la voix , ou à la baisser ; mais avec cette différence essentielle , qu'il en subordonne l'abaissement , ou l'élévation , à des intervalles certains , & qui sont tellement mesurés , que s'en départir le moins du monde , c'est enfreindre les loix de la Musique.

On entend assez ce que c'est que l'accent *national* , ou provincial. Accent , pris en ce sens , embrasse tout ce qui a rapport à la prononciation : & par conséquent , outre les diverses inflexions de la voix , il embrasse la Quantité. Ainsi l'accent Gascon , outre qu'il élève la voix où il ne faut pas , abrège beaucoup de syllabes longues : & l'accent
Nor-

Normand , outre qu'il baiffe souvent la voix où il ne faut pas , allonge beaucoup de syllabes brèves. Pour les fautes qui regardent la Quantité , j'espère qu'un homme de province trouvera quelque secours dans le quatrième article de ce Traité. Pour la manière de gouverner sa voix , en quoi consiste proprement l'accent , elle ne s'enseigne point par écrit. On peut envoyer un Opéra en Canada , & il sera chanté à Québec , note pour note , sur le même ton qu'à Paris. Mais on ne fauroit envoyer une phrase de conversation à Montpellier , ou à Bordeaux , & faire qu'elle y soit prononcée , syllabe pour syllabe , comme à la Cour.

Peut-être y a-t-il des gens qui croient que l'accent *imprimé* devroit suffire pour fixer l'élévation , ou l'abaissement de la voix. Mais non : car il ne répond point en François à l'accent prosodique ; & quoiqu'il se marque de même , il n'en fait point l'office. Je m'explique. Toutes les fois qu'une syllabe Grecque est marquée d'un accent aigu , cela nous apprend que cette syllabe , relativement à celles qui la précédent & qui la suivent , doit être élevée. Toutes les fois , au contraire , qu'une syllabe François

est marquée d'un accent aigu, comme dans *bonté*, cela ne m'apprend pas que la dernière syllabe doive être plus élevée que la précédente; mais cela m'apprend seulement que l'E, qui se trouve dans cette syllabe, est fermé, & doit se prononcer autrement que si c'étoit un E ouvert, ou un E muet. Ainsi l'accent aigu n'influe point sur la syllabe entière, relativement aux syllabes qui précèdent, ou qui suivent; mais il n'influe que sur la lettre même, relativement aux autres sons qu'elle peut former ailleurs. Pour ce qui est de l'accent grave, il ne nous sert pareillement que pour désigner l'E ouvert, comme dans *progrès*, & pour différencier certains mots, qui s'écrivent & se prononcent de même, mais sans avoir le même sens: par exemple, dans la préposition *à*, & dans les adverbess *là* & *où*, afin qu'on les distingue d'*a*, venant du verbe *avoir*; de *la*, article; & d'*ou* conjonction. Plus souvent encore, l'accent circonflexe ne sert qu'à marquer la suppression d'une lettre, qui étoit autrefois employée pour rendre la syllabe longue: comme dans *bête*, *tôt*, *aimât*, qui s'écrivoient autrefois *beste*, *toft*, *aimast*. Ainsi l'accent imprimé, lors même

me qu'il influe, non pas sur une voyelle seulement, mais sur la syllabe entière, ne sert qu'à en marquer la longueur. Or la longueur & la brièveté de la syllabe ne sont point l'objet de l'accent. Mais son objet unique, c'est de faire élever, ou baisser la voix à propos. Je conclus de-là, que notre accent imprimé ne ressemble en rien à l'accent prosodique; & que s'il en conserve le nom & la figure, c'est abusivement.

Revenons donc à l'accent prosodique, puisqu'on voit maintenant, à ne pouvoir s'y méprendre, que toutes les difficultés roulent sur celui-là seul; & qu'en effet on ne peut pas en faire sur les quatre autres espèces d'accens, dont j'ai tâché d'expliquer la nature, & les diverses propriétés.

Qu'il y ait des accens dans le Grec, c'est-à-dire, des syllabes qui demandent d'être élevées, ou baissées, indépendamment de la phrase entière, dont elles font partie, c'est un principe avoué de tous les Grammairiens, & qu'on ne doit pas contester. Que la Langue Latine ait eu la même prérogative, n'en doutons pas, puisqu'on nous l'assure. Je vois effectivement que l'Accent tout

feul, & fans toucher à la Quantité, fuffi-
foit pour faire sentir les diverses signifi-
cations de quelques (a) *homonymes* La-
tins. Mais en faut-il conclurre que nous
ayons de semblables accens, c'est-à-di-
re encore une fois, des syllabes, qui,
confidérées à part, & fans aucune réla-
tion, ni à celles qui les accompagnent,
ni à ce que la phrase entière signifie,
demandent d'être élevées, ou baissées?
Voilà, le plus clairement qu'il m'est
possible, l'état de la question.

Théodore de Bèze, le seul de nos
Français qui paroisse l'avoir examinée,
la décide hardiment. *Toute (b) syllabe
longue, dit-il, demande l'accent grave.*
Mais cette prétendue Règle, à la pren-
dre sans restriction, est visiblement
fausse. Pour y trouver du vrai, il faut la
réduire à ceci : Que pour l'ordinaire, si
nous haussions la voix, c'est sur une syl-
labe

(a) Voyez la Minerve de Sanctius, de *voci-
bus homonymis*, où il rapporte les autorités des
anciens Grammairiens.

(b) *Illud autem certò dixerim, sic concurrere in
Francica lingua tonum acutum cum tempore longo,
ut nulla syllaba producat, quæ iidem non attolla-
tur : nec attollatur ulla, quæ non iidem acuatur :
ac proinde sit eadem syllaba acuta quæ producta, &
eadem gravis quæ correpta.* Pag. 74.

labe longue; & si nous la baifsons, c'est fur une brève.

Une autre Règle, que Nicod, contemporain de Bèze, fuivit dans fon Dictionnaire, c'est de n'admettre que l'accent aigu, & de le placer toujours fur la dernière syllabe mafculine de chaque mot, fans égard à la longueur ou à la brièveté de cette syllabe. Je fai que l'autorité de Nicod, qui fut Maître des Requêtes sous Henri III, & l'un des plus favans hommes de fon tems, n'est point ici à méprifer: & l'est d'autant moins, que le Président de Ranconnet, également connu par fon grand favoir, & par fa triste fin, eut beaucoup de part au Dictionnaire de Nicod. Mais l'un étoit de Languedoc, l'autre de Périgord, provinces où l'on aime l'accent aigu. Quoique leur Règle foit donc plus sûre, & sujette à moins d'exceptions, que celle de Bèze, il y a pourtant bien des cas où elle ne feroit qu'à induire en erreur: & par conféquent il reste toujours à favoir fi nous avons des syllabes, qui, prises matériellement, & féparément, nous obligent d'élever la voix, ou de la baiffer.

J'ai consulté, au défaut des livres, quantité de personnes qui parlent bien,

& qui tiennent, soit de la réflexion, soit de l'usage, tout ce qu'il faut pour bien parler. Or ils sont tous convenus, que notre Langue ne connoissoit point l'accent prosodique, & que la même syllabe qu'on élève dans une phrase, pouvoit être baissée dans une autre. Aussi est-ce une ancienne maxime, *Que pour bien parler François, il ne faut point avoir d'accent.* Par-là, sans doute, on n'a pas voulu nous faire entendre qu'il fallût être monotone. On a seulement voulu nous dire, que c'étoit à l'accent oratoire à régler notre prononciation, & à y mettre toute la variété dont elle peut avoir besoin.

Mais, dira-t-on, puisque l'accent prosodique étoit d'un si grand usage dans la Langue Latine, & sur-tout dans la Grecque, n'est-ce pas un défaut à la nôtre d'en manquer ?

Je pourrois répondre qu'aujourd'hui nous ne savons guères comment se prononçoient anciennement le Grec & le Latin. Mais, sans entrer dans cette discussion, il suffit d'examiner philosophiquement, si c'est un mérite à une Langue d'être *chantante* par elle-même ; & si ce n'est pas assez qu'elle soit de nature à recevoir toutes les inflexions

ions de voix , qui peuvent lui être commandées par la raison, ou par la passion. Certainement l'harmonie a de grands charmes : mais celle qui naît de l'accent oratoire , ne vaut-elle pas celle qui naît de l'accent prosodique ? Une prononciation variée pour obéir à des syllabes matérielles , fera-t-elle plus mélodieuse , qu'une prononciation variée pour obéir aux mouvemens de l'ame ? Comment faisoient les Grecs , lorsqu'il arrivoit , ce qui paroît n'avoir pas été impossible , que l'accent prosodique se trouvât en contradiction avec l'accent oratoire ? Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus. Tous les raisonnemens qu'on peut faire pour ou contre, seront obscurs , & de peu d'utilité.



ARTICLE TROISIEME.

De l'Aspiration.

Toute syllabe nécessairement se prononce , ou d'une manière unie , ou avec une sorte de rudesse , qui vient de ce qu'en articulant , on aspire. Ces

deux prononciations, dans le Grec, sont distinguées par deux *esprits*, le doux & le rude. Pour nous, à l'exemple des Latins, nous nous contentons de marquer le rude : & en effet, partout où le rude n'est point marqué, il est assez clair qu'on y suppose le doux.

On marque l'esprit rude par une H, qui se fait sentir dans la prononciation, & qui a la vertu d'une consonne ; car elle empêche que la voyelle dont elle est précédée, ne s'élide devant celle qui suit. Ainsi nous disons, *l'habitude*, *l'honneur*, parce que l'H y est muette ; & nous disons, *le héros*, *la hauteur*, parce que l'H y est aspirée.

Plusieurs de nos Grammairiens ont fait des règles, qui apprennent quand l'H est aspirée, ou non. Mais ces règles sont, & difficiles à retenir, & sujettes à beaucoup d'exceptions. Il est plus court, & plus sûr, de rapporter une liste exacte des mots qui s'aspirent, au commencement, au milieu, ou à la fin. C'est ce que je vai faire d'abord. Je parlerai ensuite des mots où se trouve l'équivalent d'une aspiration, quoiqu'elle n'y soit pas marquée.

I.

Au commencement des mots suivans, & de leurs dérivés, excepté ceux de héros, l'H s'aspire. *Ha!* habler. hache. hagard. haie. baillon. haine. haïr. haire. halage. halbran. hâle. halener. haleter. halte. hallebarde. hallier. halte. hamac. hammeau. hampe. hanap. hanche. hangar. hanneton. hanter. happelourde. happer. haquenée. haquet. harangue. haras. harasser. harceler. bardes. hardi. hareng. haren-gère. bargneux. haricot. haridelle. harnois. haro. harpe. harpie. harpon. hart. hâse. hâter. haubert. hâve. havir. havre. havre-fac. haut. hazard. *He!* heaume. hem! hennir. héraut. hère. hériffer. hérifson. hernie. héron. héros. herse. hêtre. heurter. *Hibou.* hie. hiérarchie. *Ho!* hobereau. hoca. hoche. hochepot. hocher. hochet. hola! homard. hongre. honnir. konte. hoquet. hoqueton. korion. hors. hotte. houblon. boue. bouille. boulette. houlle. houppe. bouppelande. hourvari. housseaux. houspiller. houssaie. houssart. housse. housser. houssine. houx. hoyau. Huche. huer. huguenot. huit. humer. hune. hupe. hupé. bure. hurler. hute.

II.

Tous les mots composés de quel-
qu'un des précédens, conservent l'H
aspirée, à l'exception d'*exhausser*, où
l'H redevient muette. Mais, à l'égard
des mots simples, où il se trouve une H
au milieu, elle paroît n'y avoir été in-
sérée que pour séparer les deux voyel-
les, & pour empêcher que ces deux
voyelles ne se présentent à l'œil, com-
me si c'étoit une diphtongue : car on
prononce *trahir*, *envahir*, de même
que *hair* ; & le son de l'H y étant im-
perceptible, cette lettre muette ne tire
à conséquence, ni pour la versifica-
tion, ni pour l'harmonie.

III.

A la fin des mots, l'H n'est aspirée
que dans ces trois interjections, *ah!*
oh! *ob!* suivant la Grammaire de Mr.
l'Abbé Regnier, la plus ample & la
plus savante que nous ayons.

IV.

Quant aux mots douteux, c'est-à-
dire, sur lesquels on pourroit croire
l'Usage partagé, les voici, avec de
cours éclaircissemens.

Henri.

Henri. On doit l'aspirer dans un discours oratoire, & dans la Poësie soutenue: mais hors de là, ce feroit une affectation.

Hésiter. Quoique nos Auteurs les plus exacts aient toujours aspiré l'H dans *hésiter*, cependant la négligence de la conversation a tellement prévalu, que ce n'est plus une faute d'écrire, *j'hésite*, *je n'hésite pas*, avec élision.

Hideux. Voici ce qui se lit dans les Observations de l'Académie sur les Remarques de Vaugelas, pag. 221. *Le mot Hideux aspiré a fait peine à quelques-uns dans la conversation, & ils aimeroient mieux dire, l'hideuse image que vous nous avez tracée, que la hideuse image. Ce dernier, ajoute-t-on, est cependant le plus sûr.* Puisque c'est le plus sûr, il n'y a donc pas à balancer sur le choix.

Hollande. On doit toujours aspirer *Hollande*, & *Hollandois*, si ce n'est dans ces phrases, *toile d'Hollande*, *chemises d'Hollande*, que le jargon des Lingères a établies.

Hongrie. On dit de même, & par une semblable raison, *de l'eau de la Reine d'Hongrie*, *du point d'Hongrie*, quoique l'aspiration y soit nécessaire en

toute autre occasion.

Onze. Remarquez, comme en *avertit* le Dictionnaire de l'Académie, » qu'encore que ce mot, & celui d'*onzième*, commencent par une voyelle, cependant il arrive quelquefois, & sur-tout quand il est question de dates, qu'on prononce, & qu'on écrit sans élision, l'article ou la préposition qui les précède. *De onze enfans qu'ils étoient, il en est mort dix. De vingt, il n'en est resté que onze. La onzième année.*

Oui, adverbe d'affirmation, se prononce quelquefois comme s'il y avoit une *h* aspirée. Quoiqu'on dise, *Je crois qu'où*, cependant on dit, *le où*, & *le non*; un *où*; tous vos *où* ne me persuadent pas; & alors cet adverbe est pris substantivement.

V.

Pour ne rien oublier de ce qui a rapport à l'Aspiration, il me reste à parler de l'effet que font certaines terminaisons sourdes ou *nazales*, lorsqu'elles se trouvent devant un mot qui commence par une voyelle, comme dans ce vers :

Attri-

Atride tond alors le front de cent a-
gneaux

Ou dans celui-ci.

Ab! j'attendrai longtems : la nuit est
loin encore.

Je commence par dire que cette observation ne regarde point ceux qui écrivent en prose. Car la prose souffre les *hiatus*, pourvu qu'ils ne soient, ni trop rudes, ni trop fréquens. Ils contribuent même à donner au discours un certain air naturel : & nous voyons, en effet, que la conversation des honnêtes-gens est pleine (a) d'*hiatus* volontaires, qui sont tellement autorisés par l'Usage, que si l'on parloit autrement, cela feroit d'un pédant, ou d'un provincial.

Mais il s'agit ici de ce qui doit être permis dans le vers. C'est aux Poètes à examiner, si dans le choc des syllabes dont nous parlons, il n'y a pas cette
for-

(a) Par exemple, lorsqu'un Acteur récite ces vers de la première Scène d'Athalie, *Jé viens .. célébrer avec vous la fameuse journée, & , Pensez-vous être saint*, il prononce comme s'il y avoit, *Célébrer avec vous, & Pensez-vous-s-étre*. Mais dans la simple conversation, l'Usage veut qu'on prononce comme s'il y avoit, *Célébré avec vous .. Pensez-vous étre, &c.*

forte de cacophonie , que l'on doit appeller *hiatus* , puisqu'elle ne peut être sauvée , ni par l'éliſion , ni par l'aspiration. Je vai donc leur remettre devant les yeux ce que feu Mr. l'Abbé de Dangeau, excellent Académicien , a parfaitement bien remarqué dans ſon *Discours des Voyelles* , où il prétend que nos cinq terminaiſons, *an* , *en* , *in* , *on* , *un* , ſont des ſons ſimples , & de véritables voyelles , dont, par conſéquent, la rencontre avec d'autres voyelles fait des bâillemens, qui ne ſont pas ſupportables dans le vers.

» Remarquez , dit-il à Meſſieurs de l'Académie , » ce qui arrive à ceux qui » récitent ſur le Théâtre , ou à ceux qui » veulent chanter. Quand un Muſicien » voudra chanter ce vers ,

*Ab ! j'attendrai longtems : la nuit eſt
loin encore ,*

» il fera tout ce qu'il pourra pour éviter
» le bâillement. Ou il prendra une pro-
» nonciation Normande , & dira : *La*
» *nuit eſt loin-n-encore* : ou il mettra (a)
» un petit g après *loin* , & dira , *la nuit*
» *eſt*

(a) Autrefois *loin* ſ'écrivoit *loing* : & quand le G final ſe prononce , il ſe prononce comme un C.

» est loing encore : ou il fera une petite
 » pause entre loin & encore. La même
 » chose arrive aux Comédiens dans des
 » rencontres semblables. Mais, quelque
 » expédient que prenne le Musicien
 » ou le Comédien, ils tomberont dans
 » de nouveaux inconvéniens, en vou-
 » lant éviter celui du bâillement. Et les
 » tempéramens qu'ils cherchent, mon-
 » trent seulement (a) que mon systéme
 » est vrai. La Nature toute seule leur
 » en fait sentir la vérité, sans qu'ils
 » aient étudié, comme nous, la nature
 » des Sons.

» Voilà, ajoute Mr. l'Abbé de Dan-
 » geau, » comme j'avois raisonné l'autre
 » jour

(a) Le systéme des voyelles nazales, ainsi que
 les appelle Mr. l'Abbé de Dangeau. Il compa-
 re ces terminaisons avec celles du Latin en *am*,
em, *im*, *um*, qui s'élident devant des voyelles.
 D'où il conclut avec raison, qu'anciennement
 les Romains prononçoient la dernière du mot
dominum, comme nous prononçons en Fran-
 çois la négative *non*; & la dernière du mot *ani-*
mam, comme nous prononçons la première de
manger. C'est ainsi que les Italiens, les Alle-
 mans, & quelques Provinces de France pro-
 noncent encore aujourd'hui en Latin. Mais nous
 ne pouvons pas en François, comme en Latin,
 éluder ces sortes de terminaisons: il n'y a donc
 qu'à les éviter dans des voyelles.

» jour devant vous. En sortant de l'A-
» cadémie, je pensai en moi-même, que
» si ce que je vous avois dit, étoit vrai, un
» Poëte Normand s'appercevroit moins
» qu'un autre de ces sortes de bâille-
» mens : & pour voir si j'avois bien
» rencontré, je lus le Cinna de Corneil-
» le, & le Mithridate de Racine ; je
» marquai soigneusement tous les en-
» droits où le choc de mes voyelles *sour-*
» *des* avec d'autres voyelles faisoit des
» bâillemens ; j'en trouvai vingt-fix
» dans Cinna, & je n'en trouvai que
» onze dans Mithridate ; & même la
» plupart de ceux de Mithridate sont
» dans des occasions, où la prononcia-
» tion sépare de nécessité le mot qui fi-
» nit par une voyelle sourde, d'avec
» celui qui commence par une autre
» voyelle. Je fus assez content de voir
» mon raisonnement confirmé par cette
» expérience, & je voulus pousser plus
» loin. Je jugeai qu'en prenant une Piè-
» ce d'un homme qui fût en même tems
» Acteur & Auteur, j'y trouverois en-
» core moins de ces bâillemens : je lus
» le Misanthrope de Molière, & je n'y
» en trouvai que huit. Continuant tou-
» jours à raisonner de la même maniè-
» re, je crus que je trouverois encore
» moins

» moins de ces rencontres de voyelles,
 » si je lisois des Pièces faites pour être
 » chantées, & faites par un Homme
 » qui connût ce qui est propre à être
 » chanté. Dans cette vue, je lus un vo-
 » lume des Opéra de Quinault, qui
 » contenoit quatre Pièces : & de ces
 » quatre Pièces, il y en avoit une toute
 » entière, où je ne trouvai pas un seul
 » de ces bâillemens : il y en avoit fort
 » peu dans les trois autres Pièces : en-
 » core étoient-ils presque tous dans des
 » endroits où le chant suspend de né-
 » cessité la prononciation, & sépare si
 » fort les voyelles *sourdes* d'avec les au-
 » tres, que leur rencontre ne peut faire
 » aucune peine à l'oreille.

Joignons à l'autorité de Mr. l'Abbé
 de Dangeau, celle de Mr. l'Abbé Re-
 gnier. » La preuve indubitable, dit ce
 » dernier dans sa Grammaire, que ces
 » sons, *an, en, in, on, un*, sont des
 » sons simples, équivalens à de pures
 » voyelles, est que dans la Musique on
 » ne peut faire aucune modulation, au-
 » cun tremblement, aucune tenue, au-
 » cun port de voix que sur une pure
 » voyelle. Or on peut faire des modu-
 » lations & des tenues sur tous les sons
 » qu'on vient de marquer, de-même
 « que

» que sur quelque voyelle que ce soit.
 » Il est vrai que ces modulations ne
 » sont pas si agréables que les autres,
 » par la raison que le son en est plus é-
 » touffé & plus sourd, & qu'il vient un
 » peu du nez. Mais comme le plus ou
 » moins d'agrément ne change pas la
 » nature des choses, cette différence
 » n'empêche pas que ces sons ne doi-
 » vent être considérés comme de pures
 » voyelles.

° Après de telles autorités, il est à croire que cette observation tiendra désormais lieu de précepte, du moins pour ceux de nos Poètes qui tendent à la perfection. C'est peu à peu, & de loin à loin, que l'oreille du François a reconnu les finesses qui rendent notre vers harmonieux. Depuis le siècle de Marot, on en a trouvé plusieurs. Celle-ci se doit à l'Opéra: & il étoit bien juste que le chant servît à rendre le vers plus délicat en quelque chose, puisqu'il a, vraisemblablement, contribué à lui faire perdre de sa force & de son énergie.

Au reste, une seconde consonne absolument muette n'est ici comptée pour rien, & n'empêche point l'*hiatus*. Jugons-en par ces hémistiches: *Tout le*
camp

camp ennemi, &c. Atride tond alors, &c.
 Mais ces sortes de bâillemens ne sont
 pourtant point à craindre, quand la
 prononciation permet de pratiquer un
 repos, quelque court qu'il soit, entre
 le mot qui finit par l'un des sons dont
 il s'agit, & le mot qui commence par
 une voyelle. Ainsi ce seroit peut-être
 outrer la délicatesse, que de blâmer ce
 vers d'Atthalie :

*Celui qui met un frein à la fureur des
 flots,*

Ou cet autre :

*Disperse tout son camp à l'aspect de
 Jéhu,*

puisqu'on peut, sans une affectation
 trop sensible, se reposer un peu entre
 les deux hémistiches.

J'ai encore une petite difficulté sur
le, pronom, lorsqu'il suit son verbe,
 & qu'il précède un mot commençant
 par une voyelle, comme dans ces phra-
 ses, *Accordez-le à mes vœux, Rendez-le
 à César.* On m'avouera que l'élision est
 ici d'une dureté affreuse. Puisqu'il n'est
 donc pas permis d'y supposer une as-
 piration, comment faire? Je n'y fai
 point d'autre remède que de l'éviter, à
 l'exemple de Racine, qui, après avoir
 dit dans la première édition de sa Thé-
 baïde, *Accor-*

*Accordez-le à mes vœux , accordez-le
à mes crimes ,
s'est corrigé , en prenant un autre tour
dans les éditions suivantes ,
Ne le refusez pas à mes vœux , à mes
crimes.*



ARTICLE QUATRIEME.

De la Quantité.

QUANTITE', & Accent, sont deux choses toutes différentes : car l'Accent marque l'élevation, ou l'abaissement de la voix, dans la prononciation d'une syllabe ; au-lieu que la Quantité marque le plus ou le moins de tems qui s'emploie à la prononcer.

Puisqu'on mesure la durée des syllabes, il y en a donc, & de longues, & de brèves, mais relativement les unes aux autres ; enforte que la longue est longue par rapport à la brève, & que la brève est brève par rapport à la longue.

On assigne un tems à la brève, & deux tems à la longue. Un tems est ici ce qu'est le point dans la Géométrie, & l'unité dans les Nombres. On ne faudroit estimer sa durée, ni absolument,
ni

ni relativement, parce qu'il n'y a point d'autre tems déterminé, auquel celui-ci réponde. On fait, à la vérité, qu'une seconde est la soixantième partie d'une minute, parce que la durée d'une minute est déterminée. Tout ce qui se peut donc faire pour concevoir ce que la Prosodie appelle un tems, c'est de supposer que durant une seconde, par exemple, on prononce cinq syllabes, trois desquelles sont longues, & les deux autres brèves. Partageons cette seconde en huit tems, deux pour les deux brèves, & six pour les trois longues.

Mais cette première division des syllabes ne suffit pas : car il y a (a) des longues plus longues, & des brèves plus brèves les unes que les autres. Or le moins qu'on puisse donner à la plus brève, c'est un tems ; & par conséquent la moins brève prendra un peu au-delà d'un tems, mais sans pouvoir emporter deux tems entiers. Ainsi la longue aura justement deux tems, & la plus

(a) Voyez Denys d'Halicarnasse, dans son *Traité de l'Arrangement des Mots*, chap. 15, & G. J. Vossius, *De Arte Grammatica*, liv. II. chap. 12, où il a oublié ce passage formel de Quintilien, *Et longis longiores, & brevibus sunt breviores syllabæ*, IX. 4.

plus longue aura un peu au-delà.

Il y a enfin des syllabes douteuses, c'est-à-dire, qui ne sont par elles-mêmes, ni longues, ni brèves; mais qui deviennent l'un des deux, ou arbitrairement, ou nécessairement. Arbitrairement, lorsque c'est par la volonté du Poëte, qui les allonge, ou les abrège, comme son besoin le demande: & nécessairement, lorsque c'est à cause du lieu précis où elles se trouvent placées.

Tout cela est clair, du moins pour ceux qui connoissent la Prosodie des Grecs & des Latins. Il s'agit présentement de nous en faire l'application, mais conformément au génie de notre Langue. Car, encore une fois, elle a ses principes particuliers: & quoiqu'elle doive beaucoup de ses mots au Latin, & presque toute sa Syntaxe au Grec, elle n'est esclave, ni de l'un, ni de l'autre.

Je dis donc, sans hésiter, que nous avons nos brèves, & nos plus brèves; nos longues, & nos plus longues. Outre cela, nous avons notre syllabe féminine, plus brève que la plus brève des masculines. Je veux dire celle où entre l'E muet, soit qu'il fasse la syllabe entière, comme il fait la dernière du
mot

mot *armée* ; soit qu'il accompagne une consonne, comme dans les deux premières du mot *revenir*. Quoiqu'on l'appelle *muet*, il ne l'est point ; car il se fait entendre. Ainsi, à parler exactement, nous aurons cinq tems syllabiques, puisqu'on peut diviser nos syllabes en muettes, brèves, moins brèves, longues, & plus longues. Mais il est inutile de tant anatomiser les sons : & comme la Musique ne connoit que ton & semiton, aussi la Quantité ne connoit-elle que longues & brèves.

Quant aux douteuses, j'en trouve aussi de deux sortes. Il y en a qui le sont, parce qu'en effet l'Usage paroît n'avoir pas encore bien décidé comment il falloit les prononcer. Il y en a d'autres, que l'Usage a décidé qu'on devoit faire tantôt brèves, tantôt longues : mais de manière que ni leur brièveté, ni leur longueur n'est arbitraire, & qu'elle dépend absolument du lieu où la syllabe est placée.

Une chose qu'il ne faut point oublier, & que je dois redire d'une manière encore plus intelligible, c'est qu'on mesure les syllabes, non pas relativement à la lenteur, ou à la vitesse accidentelle de la prononciation ; mais
réla-



rélativement aux proportions immuables, qui les rendent, ou longues, ou brèves. Ainsi ces deux Médecins (a) de Molière, l'un qui allonge excessivement ses mots, & l'autre qui bredouille, ne laissent pas d'observer également la Quantité; car, quoique le bredouilleur ait plus vite prononcé une longue, que son camarade une brève, tous les deux ne laissent pas de faire exactement brèves celles qui sont brèves, & longues celles qui sont longues; avec cette différence seulement, qu'il faut à l'un sept ou huit fois plus de tems qu'à l'autre, pour articuler.

Tâchons présentement de faire connoître nos *brèves*, nos *longues*, & nos *douteuses*. Je sai combien l'entreprise est téméraire, & que la plupart des gens, séduits, & gâtés par les licences de la conversation, auront peine à croire qu'il y ait rien de fixe pour la prononciation soutenue. Mais le seul moyen de parvenir à la science, c'est d'approfondir nos doutes. Qu'il me soit permis de proposer les miens, & que chacun de son côté en fasse autant :
car

(a) Dans l'Amour Médecin, Acte II. Scène 5.

car enfin, s'il étoit bien vrai que la Langue Françoise eût sa Prosodie, comme la Grecque & la Latine avoient la leur, nous serions inexcusables d'ignorer ce trésor, ou de l'enfouir.

Théodore de Bèze s'est restreint à huit Règles générales de Quantité. Mais elles ne renferment pas tout, à beaucoup près : & d'ailleurs elles sont sujettes à tant d'exceptions, qu'elles serviroient moins à éclairer l'esprit, qu'à embarrasser la mémoire. J'ai cru qu'il vaudroit mieux parcourir nos différentes terminaisons, & insister principalement sur les pénultièmes syllabes, qui sont toujours saisies avec le plus d'avidité par l'oreille, dans notre Langue sur-tout, où il y a beaucoup de finales muettes.

Au reste, la simple conversation n'est pas un moyen suffisant pour s'assurer de notre Quantité. Souvent ceux qui parlent le mieux, ne savent pas comment ils prononcent ; & ce seroit assez de leur demander si une syllabe est longue ou brève, pour les mettre hors d'état de nous répondre. Vaugelas, dans une de ses Remarques, intitulée, *De quelle façon il faut demander les doutes de la Langue*, nous avertit judicieusement,

ment, » Que de demander de but en
 » blanc s'il faut dire ainsi ou ainsi, est
 » un très mauvais moyen d'en favoir la
 » vérité : jusque-là, dit-il, que j'ai re-
 » marqué bien souvent une chose assez
 » plaisante, que des personnes qui se
 » servoient constamment d'une façon
 » de parler, dont plusieurs étoient en
 » doute, lorsqu'on a demandé à ces
 » personnes-là, s'il falloit dire de cette
 » façon ou d'une autre, pour l'ordinai-
 » re ils prononçoient contre ce qu'eux-
 » mes ils avoient accoutumé de prati-
 » quer, & contre la bonne opinion.
 » C'est, ajoûte Vaugelas, qu'en par-
 » lant sans réflexion, & sans raisonner
 » sur la phrase, ils parloient selon l'u-
 » sage, & par conséquent parloient
 » bien : mais en la considérant, & l'exa-
 » minant, ils se départoient de l'usa-
 » ge, qui ne peut tromper en matière
 » de Langue, pour s'attacher à la rai-
 » son, ou au raisonnement, qui est tou-
 » jours un faux guide en ce sujet, quand
 » l'usage est contraire.

Que si cela est certain en matière de
 Syntaxe, il l'est infiniment plus en ma-
 tière de Prosodie. Quand donc nous
 doutons de la quantité d'un mot, en-
 gageons quelqu'un à lire, à déclamer,
 ou

ou à chanter devant nous un morceau de Poësie, où se trouve le mot qui nous embarrasse, sans que cette personne sache quel est notre but. Et ce n'est point assez qu'on nous chante un seul morceau, car souvent les Musiciens sont dans leur tort; mais il faut tâter divers passages, les comparer, & les combiner. Par-là il sera aisé de voir, non seulement ce qu'il y a de vrai dans les observations suivantes, mais encore ce qu'il seroit à propos d'y ajoûter.

I. *De l'A.*

Quand il se prend pour la première lettre de l'Alphabet, il est long : *un petit ā, une pause d' ā, il ne sait ni ā ni b.*

Quand il est préposition, il est bref : *je suis à Paris, j'écris à Rome, j'ai donné à Paul; & de-même quand il vient du verbe avoir : il a de beaux livres, il a été, il a parlé.*

Par ces deux articles, on voit que l'A se prononce de deux manières : car il est ouvert & long dans le premier; il est fermé & bref dans le second. Mais entre ces deux sons il y en a un mi-toyen, qui pour l'ordinaire rend la syllabe douteuse.

Au commencement du mot, l'A est

long & ouvert, dans *ācre*, *āge*, *āgnus*, *āme*, *āne*, *ānus*, *āpre*, & leurs dérivés. Hors de-là il est toujours bref & fermé, soit que tout seul il compose la première syllabe du mot, comme dans *āpōtre*; soit qu'il soit suivi d'une consonne redoublée, comme dans *āpprendre*; soit que les consonnes soient différentes, comme dans *āltéré*.

A la fin du mot il est fermé, & très-bref dans les prétérits, & dans les futurs: *il aimă*, *il aimeră*, *il chantă*, *il chanteră*. Dans l'article *lă*. Dans les pronoms *mă*, *tă*, *să*. Dans les adverbes, *çă*, *lă*, *déjà*, *oui-dă*. Et dans quelques mots du langage familier, *papă*, *dadă*, *falbală*, &c. Mais il est un peu plus ouvert, & par conséquent un peu moins bref, dans la plupart de nos autres substantifs, empruntés de Langues étrangères: *sofă*, *hocă*, *Opéră*, *duplicată*, *agendă*, & *căteră*. Comme aussi dans la plupart des noms propres anciens, ou étrangers: *la Reine de Sabă*, *Dalilă*, *Cinnă*, *Attilă*, *le Canadă*, *les Eaux de Spă*.

ABE. Bref dans *syllābe*. Long dans *Arābe*, & *Astrolābe*.

ABLE. Douteux dans tous les adjectifs: *aimăble*, *raisonnăble*, *capăble*; & dans

dans ces deux substantifs, *tǎble*, *étǎble*. Long dans les autres substantifs : *cǎble*, *fǎble*, *diǎble*, *rǎble*, *érǎble*, *sǎble*; & dans ces verbes, *on m'accǎble*, *je m'en-sǎble*, *il hǎble*.

ABRE. Toujours long : *sǎbre*, *cinǎbre*, *il se cǎbre*, *tout se délǎbre*. Et cette syllabe conserve sa longueur dans la terminaison masculine : *se cǎbrer*, *délǎbré*.

Ac. Toujours bref, soit que le c ne se prononce pas, comme dans *almanǎch*, *tǎbac*; soit qu'il se prononce, comme dans *lǎc*, *bǎc*, *tillǎc*, *sǎc*, &c.

Il est à remarquer, que les pluriels de tous les mots, dont la terminaison est masculine, sont longs : *des almanǎchs*, *des sǎcs*.

ACE. Long dans *grǎce*, *espǎce*, *on lǎce Madame*, *on la délǎce*, *on entrelǎce ses cheveux de perles*. Hors de-là, toujours bref : *audǎce*, *glǎce*, *présǎce*, *tenǎce*, *vorǎce*, &c.

ACHE. Long dans (a) *lǎche*, *tǎche* entreprise, *gǎche*, *relǎche*, *je mǎche*,

C 3 on

(a) Pour montrer que ces syllabes sont longues, autrefois on écrivoit *lasche*, *tasche*, &c. Aujourd'hui du moins on n'y doit pas oublier l'accent circonflexe : *lǎche*, *tǎche*, &c.

on me fâche. Et la même quantité se conserve avec la terminaison masculine: *mâcher*, *relâcher*, &c. Hors de-là, bref: *tâche* souillure, *moustâche*, *vâche*, *il se câche*, &c.

ACLE. Toujours long: *orâcle*, *mirâcle*, *obstâcle*, *tabernâcle*, *speâcle*, &c.

ACRE. Long dans *âcre*, piquant, & dans *ſâcre*, oiseau. Bref dans tout le reste: *Diâcre*, *nâcre*, *âcre* de terre, le *Sâcre* du Roi, &c.

ADE. Toujours bref: *aubâde*, *casçâde*, *fâde*, *il persuâde*, *il s'évâde*, &c.

ADRE. Bref dans *lâdre*. Long dans *câdre*, *escâdre*, *cela ne quâdre pas*. Et cette syllabe est pareillement longue avec l'E fermé: *mâdré*, *encâdrer*.

APE. APHE. AFFRE. Toujours brefs: *carâfe*, *épitâphe*, *agrâffe*, *ſâfre*, *balâfre*, &c.

AFLE. Long: *râfle*, *j'érâfle*. Et la même quantité se conserve quand l'E se ferme: *râfler*, *érâfler*.

AGE. Toujours bref, excepté dans le mot *âge*, où il est long.

AGNE. Toujours bref, excepté ce seul mot, *je gâgne*, *gâgner*.

AGUE. Toujours bref: *bâgue*, *dâgue*, *vâgue*, *il extravâgue*, &c.

AI,

AI, diphtongue. Quand elle rend le son d'un E ouvert, la syllabe est douteuse : *vräi*, *essäi*. Mais brève, quand le son approche plus de l'E fermé : *quäi*, *geäi*, *j'äi*, *je chantäi*. Tous les pluriels longs, *vräis*, *essäis*, *geäis*.

AIE. Toujours long : *häie*, *pläie*, *vräie*, &c. Voyez, sous la terminaison **EE**, la Règle générale.

Mais elle n'a pas lieu à l'égard des mots, dont la dernière syllabe est mouillée : cette dernière syllabe alors n'étant pas composée de l'E muet tout seul, puitqu'il y entre aussi un **I**. Car l'y dans *je paye*, *il bégaye*, tient lieu de deux **I**, dont l'un affecte une syllabe, & l'autre une autre ; comme si l'on écrivoit, *je pai-ie*, *il bégai-ie*. Et peu importe que la dernière soit féminine ou masculine, la pénultième n'en est pas moins brève : *je päi-ie*, *il bégäi-ie*, *nous päi-ions*, &c.

AIGNE. Toujours bref : *chatäigne*, *je däigne*, *il se bäigne*, *on le säigne*, &c.

AIGRE. Bref dans *äigre*, & *vinäigre*. Long dans *mäigre*.

AIL. Toujours bref : *éventäil*, *bercäil*, *détäil*, On appuie sur le pluriel, *éventäils*, *détäils*.

AILLE. Bref dans *médäille*, & dans

ces verbes, *je détaïlle, j'émäille, je travaïlle, je batäille*, à l'Indicatif. Mais long au Subjonctif: *Qu'il travaïlle, qu'il batäille, rien qui väille*; & dans tous les autres mots ainsi terminés: *cäille, batäille, funeräilles, il räille, il rimäille*, &c.

AILLE'. AILLER. Ils suivent la quantité de la terminaison précédente. Brefs dans *émäiller, travaïller*, &c. Longs dans tout le reste: *mäillé, débräillé, räiller*, &c.

AILLET. AILLIR. Bref: *mäillet, päillet, jäillir, affäillir*. On n'entend que l'A dans les pénultièmes, & l'i n'y est que pour mouiller la consonne suivante: non plus que dans les trois articles précédens, & dans le suivant.

AILLON. Bref dans *médäillon, batäillon, nous' émäillons, détaillons, travaïllons*. Hors de-là il est long: *käillon, bäillon, penäillon, nous täillons*, &c.

AIM. AIN. Douteux: *fäim, päin, hautäin*. Mais longs, suivis d'une consonne: *cräint, säint, cräinte, säinte*, &c.

AINE. Long dans *häine, chäne, gäine, je träine*, & leurs dérivés. Hors de-là il est douteux: *fontäine, pläine, capitäine, hautäine, souveräine*, &c.

Aussi

Aussi la diphtongue AI se prononce-t-elle dans le premier cas, comme un E ouvert; car il n'y a nulle différence pour le son, entre *chaîne*, & *chêne*. Mais dans le second cas, elle approche plus de l'E fermé.

AIR. AIRE. Le premier est douteux au singulier: l'*air*, *chair*, *éclair*, &c. Long au pluriel: *les airs*, &c. Le second est long: *une aire*, *une paire*, *châire*, *on m'éclaire*, &c.

AIS. AIX. AISE. AISSE. Tous longs: *palais*, *pâix*, *fournâise*, *qu'il plâise*, *câisse*, *qu'il se repâisse*, &c.

AIT. AITE. Bref, *lâit*, *attrâit*, *il fait*, *parfait*, *retrâite*, &c. Il faut excepter, *il plâit*, *il nâit*, *il pâit*, & *fâite*, *sommet*. Les pluriels masculins, longs: *attrâits*, *parfâits*, &c.

AL. ALE. ALLE. Toujours brefs: *royâl*, *hâl*, *morâl*, *cigâle*, *scandâle*, *une mâlle*, &c. Il en faut excepter (a) ces mots: *hâle*, *pâle*, *un mâle*, *un râle*, *il râle*. Et quand la finale de ces mots est masculine, leur pénultième conserve sa longueur: *hâlé*, *pâleur*, *râler*.

C 5 AM.

(a) On y mettoit autrefois une S muette, *pasle*, *masle*, ou la voyelle s'y redoubloit, *raalè*. Aujourd'hui un accent circonflexe.

AM. Toujours long, quand l'M est suivie d'une autre consonne: *chāmp*, *chāmbre*, *jāmb*, *lāmp*, *pāmpre*. Mais l'M étant redoublée dans *enflammer*, il est bref, selon la Règle qui veut que tout redoublement de l'M, & de l'N, abrège la syllabe. Règle qui ne souffre d'exceptions, que *flamme*, & *manne*, comme on le verra ci-dessous: & même, à bien peu de chose près, elle est générale pour toutes les consonnes redoublées:

AME. AMME. Toujours brefs: *Dăme*, *estăme*, *răme*, *épigrămme*, *on le diffăme*, *j'enflămme*, &c. Il en faut excepter *âme*, *infâme*, *blâme*, *flâme*.

Joignez-y les prétérīts en âmes: *nous aimămes*, *nous chantămes*, &c.

AN. Très-bref dans *rubăn*, *turbăn*, *bouracăn*, *pélicăn*, *carcăn*, *encăn*, *ouragăn*, *relăn*, *elăn*, *ortolăn*, *merlăn*, *brelăn*, *talismăn*, *Păn*, *tympăn*, *trépăn*, *crăn*, *écrăn*, *cadrăn*, *safrăn*, *bougrăn*, *tăn*, *orviétăn*, *Parmesăn*. Un peu moins bref dans les mots suivans, parce que l'A y est plus ouvert: *ăn*, *băn*, *oceăn*, *romăn*, *vétérăn*, *tyrăn*, *văn*, *faisăn*, *artifăn*, *courtifăn*, *partifăn*, *paysăn*, *alezăn*, *bilăn*, *plăn*, *charlatăn*. Tous les pluriels, longs: *romăns*, *courtifăns*.

Au

Au milieu du mot, il allonge la syllabe : *blānche, dānse, chānte, &c.*

ANE. ANNE. Toujours brefs, *cabāne, orgāne, pānne, &c.* Il en faut excepter, *āne, crāne, les Mānes, de la mānne, une mānne, & je dānne, je condānne*, qu'il est plus régulier d'écrire, *damne & condamne*, non seulement à cause de l'étymologie, mais de peur que la consonne redoublée ne donne lieu de prononcer mal.

ANT. Toujours long : *cependānt, élégānt, le Levānt, en se levānt, en chantānt, &c.* Mais dans ce mot, *comptant*, il y a cette différence, qu'employé comme participe actif, ou comme gérondif, il est long : *je me suis trompé en comptānt de l'argent*; & il est bref, quand on l'emploie substantivement, ou adverbialement : *il a du comptānt, j'aime à payer comptānt.*

AP. Toujours bref, soit que le P se prononce, *cāp, hanāp*, soit qu'il ne se prononce point, *drāp.*

APE. APPE. Toujours brefs : *Pāpe, sāppe, frāppe.* Exceptez *rāpe, rāpé, & rāper*, où l'A est ouvert & long.

APRE. Il n'y a sous cette terminaison, que *cāpre, & āpre*, qui sont longs.

AQUE. ACQUE. Toujours brefs, à l'exception de *Pâques*, & *Jâques*.

AR. Très-bref, quand il est final, ou suivi d'un c : *neclär*, *cär*, *pär*, *Césär*, *ärc*, *pärc*. Un peu moins bref, quand il est suivi d'un D ou d'un T final : *ärt*, *därd*, *pärt*, &c. Tous les pluriels, longs : *Césärs*, *ärts*, *rempärts*, &c.

Au commencement, & au milieu du mot, quelque syllabe qui suit, il est bref : *ärche*, *märche*, *därder*, *färder*, *märtial*, *ärtiste*, *märge*, *épärgne*, *il pärle*, *ärme*, *cärpe*, *chärge*, *bärque*, *cärte*, &c.

ARE. ARRE. Toujours longs : *aväre*, *barbäre*, *je m'égäre*, *thiäre*, *bärre*, *bizärre*, &c. Mais le premier devient toujours bref, lorsqu'il n'est pas final, *avärice*, *barbärie*, *je m'égärois*. Au-lieu que l'autre conserve sa quantité : *bärreau*, *bärrière*, *je bärrierai*, *lärron*, *cärosse*, *cärrière*, &c.

ARI. ARIE. Toujours brefs : *märi*, *päri*, *Märie*, *barbärie*. Exceptez *bourväri*, & *märri*, *märrie*.

As. Ordinairement long, car il y a peu de mots où l'A ne soit très ouvert, soit qu'on prononce l's, comme dans *Palläs*, un *äs*; soit qu'on ne le prononce

nonce point, comme dans *tas*, *gras*, *tu as*, *tu joueras*. Quelquefois, dans la conversation sur-tout, l'A de certains mots est fermé, & alors la syllabe est brève: *du taffetās*, *du cannevās*, *le brās*. Mais ces mêmes mots deviennent longs au pluriel, *de beaux taffetās*, *les deux brās*.

ASE. Toujours long: *bāse*, *Pégāse*, *emphāse*, *extiāse*, *rāser*, &c.

ASQUE. Toujours bref: *māque*, *cāsque*, *fantāque*, *bourrāque*, &c.

ASSE. Toujours bref, excepté dans les substantifs, *bāsse*, *cāsse*, *clāsse*, *échāsse*, *pāsse*, *nāsse*, *tāsse*, *savantāsse*, *chāsse* de Saint, & *māsse*, terme de jeu; dans les adjectifs féminins, *bāsse*, *grāsse*, *lāsse*; & dans ces verbes, *il amāsse*, *enchāsse*, *cāsse*, *pāsse*, *compāsse*, & *sāsse*, avec leurs composés.

Tous ces mots conservent leur quantité, lors même qu'au-lieu de la terminaison muette, ils en prennent une masculine: *chāssis*, *cāsser*, *pāsser*, &c.

Joignez-y la première & la seconde personne du singulier, avec la troisième du pluriel, terminées en *āsse*, *ās-
ses*, & *ās-sent*, au Subjonctif: *Que j'aimāsse*, *que tu aimāsses*, *qu'ils aimāssent*. Mais dans ces autres personnes, *Que
nous*

nous aimassions, que vous aimassiez, la pénultième, au-lieu d'être longue, est brève : le soutien de la voix étant transporté à la dernière, par des principes d'Harmonie, qu'on expliquera ci-après, en parlant de l'E muet.

ASTE. ASTRE. Toujours brefs : *făste, chăste, ăstre, pilăstre, &c.*

AT. Long dans (a) ces substantifs : *băt de mulet, măt, appăt, dégăt*; & dans les troisièmes personnes du singulier au Subjonctif. *Qu'il aimăt, qu'il chantăt, &c.* Bref dans tous les autres substantifs, dans les adjectifs, & au Présent de l'Indicatif : *avocăt, éclăt, plăt, chocolăt, on se băt, &c.*

ATE. ATEs. Toujours brefs, excepté dans *bâte, pâte, il appâte, il gâte, il mâte, il démâte*; & dans les secondes personnes du pluriel, terminées en *âtes*, à l'Indicatif, *vous aimâtes, vous chantâtes.*

ATRE. ATTRE. Brefs dans *quâtre*, & dans *bătre*, avec ses dérivés. Hors de-là,

(a) Aussi ces syllabes, & celles de la terminaison suivante, prenoient-elles toutes autrefois une S muette, *băsi, măsi, qu'il aimăsi, vous aimăstes.* On n'y doit pas oublier aujourd'hui l'accent circonflexe.

de-là, toujours longs : *idolâtre*, *théâtre*, *opiniâtre*, &c.

AU, diphtongue. Quand il forme une syllabe suivie de la terminaison muette, il est long : *auge*, *autre*, *aune*, *aube*, *tâupe*. Il est long pareillement, lorsque dans la dernière syllabe du mot il est suivi d'une consonne : *haut*, *chaud*, *chaux*, *faux*. Mais il est douteux, quand il précède une syllabe masculine : *aubade*, *audace*, *automne*, *augmenter*, *auteur* ; & quand il est final, *Joyau*, *côteau*, &c.

AVE. Long : *entrave*, *grave*, *conclave*, *je pève*, &c. Mais lorsqu'au lieu de la syllabe muette, il en fait une masculine, la précédente est brève : *gravier*, *paveur*, *conclaviste*, *aggraver*, &c.

AX. **AXE**. Toujours brefs : *Ajax*, *thorax*, *taxe*, *paralaxe*, &c.

II. De l'E.

On distingue trois sortes d'E, qui expriment divers sons, & dont la différence est sensible dans *fermeté*, dans *bonnêteté*. On appelle E *ouvert*, celui qui se présente le premier dans ces deux mots : E *muet*, celui du milieu ; E *fermé*, celui qui est à la fin. On ne met point.

point d'accent sur l'E muet : on met l'aigu sur le fermé : on met le grave ou le circonflexe sur l'E ouvert ; & souvent on n'y en met point du tout, comme ici sur la première syllabe de *fermeté*.

Quand on dit E féminin, cela regarde uniquement l'E muet ; & quand on dit E masculin, cela regarde indifféremment les deux autres.

A l'égard de l'E muet, il suffit d'en savoir deux choses. La première, Qu'il ne commence jamais un mot. La seconde, Qu'il ne se trouve jamais en deux syllabes consécutives : ou que s'il s'y trouve, comme dans quelques mots composés, tels que *revenir, remener, entretenir*, c'est du moins ce qui n'arrive jamais à la fin d'un mot. Ainsi les verbes, dont la pénultième est muette à l'Infinitif, comme *appeller, peser, mener, devoir, concevoir*, prennent dans les tems qui finissent par l'E muet, ou un E masculin, ou la diphtongue *oi*. *J'appelle, il pèse, il mène, ils doivent, ils conçoivent. Prenez, ils prennent. Venez, qu'il vienne.* On dit *chapelain, chapelle; chandelier, chandelle; celui, celle.* Par la même raison, quoiqu'on dise, *j'aime, je chante, nous disons, aimé-je, chan-*

chanté-je? Tel est le génie de notre Langue; & l'on doit, ce me semble, conclure de son uniformité sur ce point, qu'elle ne gouverne nullement selon les Loix d'un Usage arbitraire & aveugle; mais qu'elle a, de tems immémorial, consulté les principes de l'Harmonie, qui demandent, ou que la pénultième soit fortifiée, si la dernière est muette; ou que la pénultième soit foible, si la dernière est le siège où se trouve le soutien de la voix.

Il n'est donc plus question, à présent, que d'examiner nos deux autres sortes d'E, qui éprouvent aussi leurs variations, non moins fréquentes, mais moins régulières que celles de l'E muet. Car l'E peut être plus ou moins ouvert. Il l'est peu dans *fermeté*: il l'est tout-à-fait dans *procès*. Or le siège de l'E tout-à-fait ouvert, ne peut jamais être que dans la dernière syllabe masculine, *procès, succès, être, j'arrête, je m'apprête*. Mais si cette syllabe vient à être suivie d'une autre, qui soit aussi masculine, alors l'E devient entièrement fermé, comme dans *procéder, succéder, j'ai été*: ou il ne s'ouvre que foiblement, comme dans *procession, succession, arreter, s'ap-preter*: deux mots qu'il n'est pas aisé de
bien

bien accentuer , & que nos pères auroient sans doute écrit , ainsi , *arretter* , *s'appretter* , s'ils n'avoient pas craint de nous exposer à en faire les pénultièmes trop brèves , par le redoublement de la consonne.

Aucun de nos mots , à l'exception d'*être* , ne commence par un E tout-à-fait ouvert. Aucun n'est terminé ainsi. Dans tous nos autres mots , l'E initial , ou final non muet , est fermé , & toujours bref : à moins qu'on ne regarde comme un son mitoyen , *vous êtes* , dont je parlerai en son lieu.

EBLE. EBRE. EC. ECE. Toujours brefs : *hiëble* , *funëbre* , *bëc* , *niëce*. Les pluriels masculins , longs : *les Grëcs* , *les échëcs* , &c.

ECHÉ. Long , & très-ouvert dans *bëche* , *lëche* , *griëche* , *pëche* action de pêcher , *pëche* , fruit , *revëche* , *il empêche* , *il dépëche* , *il prêche*. Bref , & peu ouvert , dans *calëche* , *flëche* , *flam-mëche* , *crëche* , *sëche* , *brëche* , ou *pëche* , lorsqu'il signifie , on fait un péché.

ECLE. ECT. ECTE. EDE. EDER. Tous brefs : *siëcle* , *respëct* , *insëcte* , *tiëde* , *remëde* , *cëder* , *possëder* , &c.

EE. C'est une Règle générale , & qui regarde également les autres voyelles ,

les, Que tous les mots qui finissent par un E muet, immédiatement précédé d'une voyelle, ont leur pénultième longue : *penſée, aimée; je lise, je me fie; jôie, j'envoie; je loue, il jôue; je mûe, il mûe.*

Mais, si dans tous ces mêmes mots, l'E muet se change en un E fermé, alors la pénultième, de longue qu'elle étoit, devient brève : *lier, jôyeux, louer, mûer, &c.*

EE. EFFE. Le premier est bref au singulier, *bréf, chéf,* & long au pluriel, *chêfs.* Le second est long : *grêffe.*

EFFLE. Il est long dans *nêfle,* & bref dans *trêfle.*

EGE. EGLE. Le premier, long : *sacrilège, collège, siège,* &c. L'autre, bref : *règle, sèigle,* &c.

EGNE. EIGNE. Le premier est long : *règne, douègne.* L'autre, bref : *pèigne, enseigne, qu'il fèigne,* &c.

EGRE. EGUE. Bref : *Nègre, intègre, bègue, collègue, il allègue,* &c.

EIL. EILLE. Bref : *Solèil, sommèil; abèille, vermèille.* Il n'y a d'excepté que *vièille, vièillard, vièillesse.*

EIN. EINT. Douceux au singulier : *dessein, serèin, attèint, dépèint.* Longs au pluriel, *serèins, dépèints.*

EINE.

EINE. Douteux : *vëine*, *pëine*, &c.
Ce seul mot, *Rëine*, est long.

EINTE. Toujours long : *attëinte*, *dëpëinte*, *fëinte*, &c.

EITRE. Nous n'avons qu'un mot ainsi terminé, *Rëitre*, long.

EL. Toujours bref : *sël*, *autël*, *cruël*.
Les pluriels sont longs.

EL. ELLE. Long, & très-ouvert (a)
dans *zële*, *poële*, *frële*, *pële-mële*, *gréle*,
il mële, *il se fële*. Hors de-là, bref,
& presque fermé : *modële*, *fidële*, *rebëlle*,
immortëlle, &c.

Mais cela n'empêche pas que dans le chant, & dans la déclamation soutenue, on n'allonge quelquefois ces finales. Ainsi on dira bien, *des amours éternëlles*, quoiqu'on doive toujours dire *d'éternëlles amours*. Voyez sous la terminaison OTRE, ci-après.

EM. EN. Au milieu du mot, ils allongent la syllabe, quand ils sont suivis d'une consonne autre que la leur : *tëmple*, *exëmple*, *prëndre*, *gëndre*, *dëcadënce*, *évidënce*, *tënter*, *cimënter*, &c. Mais
si

(a) Voilà pourquoi anciennement toutes ces longues prenoient une S muette, *poësse*, *mësse*, &c. Excepté *zële*, qui a toujours suivi l'étymologie.

si leur consonne est redoublée, ils suivent la Règle générale, dont il a été parlé sous la terminaison AM, ci-dessus.

A la fin du mot, ils sont brefs : *itēm*, *Bethleēm*, *amēn*, *hymēn*, *examēn*, &c.

EME. Douteux dans *crême*. Bref dans *je sème*, *il sème*. Long par-tout ailleurs : *baptême*, *chrême*, *même*, *diadême*, *apozême*, &c.

ENE. ENNE. Longs, dans *chêne*, *cêne*, *scène*, *gêne*, *alêne*, *rêne*, *frêne*, *arêne*, *pêne*. Brefs dans *phénomène*, *ébène*, *étréne*, *qu'il prêne*, *apprêne*, &c. Douteux dans les noms propres : *Athènes*, *Diogène*, *Mécène*, &c.

ENT. Il est bref dans *accidēt*, *dēt*, *argēt*, *arpēt*, *parēt*, *serpēt*, *torrēt*, *contēt*, *présēt*, *vēt*, *momēt*, *jolimēt*, &c. Mais douteux, quand il se prononce comme un A ouvert : *violēt*, *ardēt*, *opulēt*, *Présidēt*, &c. Tous les pluriels, longs : *accidēns*, *momēns*, *violēns*, &c.

EP. EPRE. Toujours longs : *guêpe*, *crêpe*, *Vêpres*. Exceptez *lêpre*.

EPTE. EPTRE. Toujours brefs : *précēpte*, *il accēpte*, *scēptre*, *spēctre*.

EQUE. ECQUE. Long dans *Evêque* ; & *Archevêque*. Bref hors de-là : *Grêcque*, *bibliothèque*, *obsèques*, &c.

ER. Il est bref dans *Jupitër*, *Lucifër*, *éthër*, *chër*, *clërc*, *cancër*, *patër*, *magistër*, *fratër*, & quelques autres, ou noms propres, ou noms étrangers. Il est bien plus ouvert, & long, dans *fër*, *enfër*, *lëgër*, *mër*, *amër*, *vër*, *hivër*. Il est douteux dans les Infinitifs; car, si l'R est muette, il est bref; *Aimër Dieu*; mais si l'R sonne avec la voyelle suivante, comme il le faut dans le vers, il est long.

Mais je sai peu louër, & ma Muse tremblante, &c.

ERBE. ERCE. ERSE. ERCHE. ERCLE. ERDE. ERDRE. Tous brefs: *hërbe*, *commërce*, *travërse*, *chërche*, *cërcle*, *përde*, *përdre*, &c.

ERD. ERT. Douteux au singulier: *vërt*, *concërt*, *ouvërt désërt*; & long au pluriel: *désërts*, &c.

ERE. Long, & l'E fermé: *chimëre*, *përe*, *sincëre*, *il espëre*, &c.

ERGE. ERGUE. ERLE. ERME. ERNE. ERPE. Tous brefs: *aspërge*, *exërgue*, *përle*, *fërme*, *cavërne*, *Eutërpe*, *sërpe*, &c.

ERR. Dans *ërrëur*, *tërreur*, *ërrant*, *ërroné*, *ërrata*, l'E est presque fermé, & bref. Dans *tërre*, *guërre*, *tonnërre*, *il ërre*, *përruque*, *fërrer*, *tërrein*, *nous vërrons*, il est très ouvert, & long. Dans *guërrier*, *tërroir*, *tërrible*, *atërrer*, *dërrière*,

rière, *fèrrière*, c'est un son mitoyen, qui rend la syllabe douteuse.

ERS. Long, ou à cause de l'E ouvert : *univèrs*, *pervèrs* ; ou par la nature du pluriel, *dangèrs*, *passagèrs*.

ERTE. ERTRE. ERVE. Tous brefs : *pèrte*, *alèrte*, *tèrre*, *vèrve*, &c.

Es. Long : *tu ès*, *procès*, *progrès* ; *ès*, *dès*, prépositions ; *lès*, *dès*, *mès*, *sès*, *tès*, *cès*, pronoms & articles.

Remarquons, que la simple conversation altère souvent la quantité de ces pronoms & articles. Car quelquefois l'E ouvert devient un E fermé devant les consonnes : *lès Rois*, *lès Dames* ; & quelquefois un E muet, devant les voyelles : *le-s-hommes*, *le-s-anges*. Mais ces libertés ne regardent que le discours familier, hors duquel il faut toujours ouvrir l'E : *lès Rois*, *lès Dames*, *lès hommes*, *lès anges*.

Quelques-uns écrivent ainsi les pluriels, *beautés*, *vous chantés*, &c. Mais l'ancienne orthographe paroît plus raisonnable, & plus commode, (a) en ce qu'elle réserve l's pour les pluriels qui finif-

(a) On a pourtant suivi la nouvelle dans cette Edition, parce qu'en la commençant, on n'avoit point fait attention à ce que l'Auteur dit ici.

finissent par un E ouvert, & le z pour ceux qui finissent par un E fermé. Quoi qu'il en soit, & de quelque manière qu'on écrive ces pluriels, leur finale est longue: *beautéz, vous chantéz, &c.*

ESE. Long: *diocèse, thèse, Genèse, Voilà ce qu'il pèse.* Mais la pénultième de ce verbe devient brève, lorsqu'il est immédiatement suivi de son pronom: *combien pèse-t-il?*

ESQUE. Bref: *romanésque, burlésque, grotésque, présque, &c.*

ESSE. Long dans *Abbësse, professe, confesse, presse, comprësse, exprësse, cësse, lësse, on s'emprësse, il profësse.* Hors de là bref: *tendrësse, parësse, carësse, &c.*

Voyez, par rapport au chant & à la déclamation, ce qui a été dit sous la terminaison ELLE, ci-dessus.

ESTE. ESTRE. Brefs: *modëste, lëste, terrëstre, trimëstre, &c.*

ET. Long (a) dans *arrët, benët, forët, genët, prêt substantif, prêt adjectif, apprët, acquët, intërët, tët, proiët,*

(a) Tout ce qu'il y a de long dans cet article, & dans les deux suivans, s'écrivoit autrefois avec une S muette, qui ne s'est conservée que dans *est*, troisième personne du verbe être, au Présent de l'Indicatif.

têt, *il êst*. Hors de-là bref : *cadêt*, *bidêt*, *êt* conjonction, *sujêt*, *ho. hêt*, &c. Tous les pluriels, longs : *arrêts*, *sujêts*, *bidêts*, &c.

ETE. Long dans *bête*, *fête*, *honnête*, *boête*, *tempête*, *quête*, *conquête*, *enquête*, *requête*, *arrête*, *crête*, *tête*. Bref par-tout ailleurs, & le T s'y redouble, à moins que l'étymologie ne le défende : *prophète*, *poète*, *comète*, *tablette*, *boulëtte*, *il tette*, *il crochëtte*, &c.

Vous êtes, seconde personne du verbe *être*, au présent de l'Indicatif, approche plus de l'E fermé, que de l'E ouvert, & il est bref : *vous êtes*.

ETRE. Long dans *être*, *salpêtre*, *ancêtre*, *fenêtre*, *prêtre*, *champêtre*, *bêtre*, *chevêtre*, *guêtre*, *je me dépêtre*. Bref par-tout ailleurs, & le T s'y redouble, à moins que l'étymologie ne le défende : *diamètre*, *il penêtre*, *lëtre*, *mëtre*, &c.

Eu, diphtongue, mais qui ne forme qu'un son unique. Bref au singulier : *fëu*, *blëu*, *jëu*, &c. Long au pluriel, & devant X : *crëux*, *je vëux*.

EVE. Long dans *trëve*, *grëve*, *il rêve*; & la pénultième de ce verbe demeure longue dans tous ses tems : *rêver*, *je rêvois*. Douteux dans *fëve*, *brëve*,

74 PROSODIE FRANÇOISE.

ve, il achève, il se lève; & la pénultième de ces verbes, suivie d'une syllabe masculine, devient muette, achever, il se levoit.

EUF. EUIL. EUL. Tous brefs : *nëuf, fautëuil, tillëul.* Les pluriels, longs.

EULE. Long dans *mëule, & vëule.* Hors de-là, bref : *sëule, guëule, &c.*

EUNE. Il est long dans *jëune*, abstinence ; & bref dans *jëune*, qui n'est pas vieux.

EUR. EURE. Le premier est bref au singulier : *odëur, pëur, majëur*, & long au pluriel : *odëurs, &c.* Mais le second est douteux ; car si le mot en fait nécessairement attendre un autre, la syllabe est brève : *une hëure entière, la majëure part* ; & s'il ne fait rien attendre, elle est longue : *cette fille est majëure, j'attens depuis une hëure.*

EVRE. Long, soit que l'E s'ouvre fort, comme dans *orfëvre, lëvre* ; soit qu'il ne s'ouvre que foiblement, comme dans *chëvre, liëvre.*

EUX. EUSE. Long : *dëux, précieux, précieuse, Quëieuse, créuser.*

EX. Toujours bref au commencement, au milieu, & à la fin du mot : *ëxemple, ëxtirper, sëxe, perplëx.*

III. De l'I.

Une observation, que l'on a déjà pu faire, mais qui deviendroit encore plus sensible dans les trois voyelles, dont il reste à parler, c'est que le nombre des brèves l'emporte de beaucoup sur celui des longues.

Pour abrégé donc, je supprimerai désormais toutes les terminaisons, sous lesquelles il ne se trouve que des brèves; car il suffira de se ressouvenir que tout ce qui n'est pas indiqué ici comme long, ou comme douteux, est bref.

IDRE. Long: *Hĩdre, cĩdre*. On écrit *Hydre*, à cause de l'étymologie; & alors l'Y n'a précisément que le son d'un I simple; car il n'y fait pas l'office de deux I, comme devant les syllabes mouillées, dont nous parlons sous la terminaison AIE, ci-dessus.

IE, diphtongue. Douteux: *mĩel, fiel, fier, mĩter, amitĩe, moitĩe, carriere, tĩen, mĩen, Dieu, &c.*

IE, dissyllabe. Long: *vĩe, faisĩe, il prie, il crĩe, &c.* Mais bref, quand l'E devient fermé: *crier, prier.*

Voyez la Règle générale, sous la terminaison EE, ci-dessus.

IGE. Long : *tīge, prodīge, litīge, ves-tīge, je m'oblīge, il s'afflīge, &c.* Mais bref dans les tems de ces verbes, qui ne finissent point par un E muet : *s'oblīger, s'afflīger, &c.*

ILE. Long : dans *īle, & presqu'īle.* Bref par-tout ailleurs. Mais voyez sous la terminaison ELLE, ce qui a été dit pour le chant.

IM. IN. Au milieu du mot, & devant une consonne autre que la leur, ils allongent la syllabe : *tīmbre, sīmple, pīnte, &c.* Mais quand leur consonne se redouble, ils suivent la Règle générale, rapportée sous la terminaison AM, ci-dessus.

IME. Long dans *abīme, & dīxme.* Joignez-y ces premières personnes du pluriel, au prétérit indéfini de l'Indicatif : *nous vīmes, nous répondīmes, &c.*

IRE. Long : *empīre, Sīre, écrīre, il soupīre ; & au prétérit, ils punīrent, ils firent, &c.* Mais bref devant le masculin : *soupīrer, desīrer.*

ISE. Long : *remīe, surprīse, j'épuīse, qu'ils līsent, ils līsent.*

ISSE. Toujours bref, excepté dans les premières personnes du singulier, & dans les troisiemes du pluriel, au
Sub-

Subjonctif: *Que je fïſſe, que j'ëcrivïſſe, qu'ils fïſſent, &c.*

IT. Il n'est (a) long qu'au Subjonctif: *Qu'il dît, qu'il fît.*

ITE. Long dans *bênîte, gîte, vîte*, & dans ces secondes personnes du pluriel, au prétérit indéfini de l'Indicatif: *vous fîtes, vous vîtes.*

ITRE. Douceux: *mître, arbitre, titre, registre, &c.* Quand ces mots terminent la phrase, on appuie sur la pénultième, à cause que la finale est muette. Mais, si la syllabe où l'I domine, est suivie d'un son masculin, on l'abrège: *mîtré, iûtré, arbitrage.*

IVE. Long dans les adjectifs féminins, dont les masculins se terminent en IF: *tardïve, captïve, Juïve, &c.*

IVRE. *Vivre*, substantif, long.

IV. De l'O.

Quand il commence le mot, il est fermé, & bref, excepté dans *ô, ôser, ôsier, & ôter*, où il est ouvert, & long: aussi-bien que dans *hôte*, quoiqu'on di-

D 3 se

(a) Autrefois on mettoit ici, & dans l'article suivant, une S muette, aujourd'hui remplacée par un accent circonflexe.

78 PROSODIE FRANÇOISE.

se *hôtél*, & *hôtellerie*.

OBE. Long, & ouvert dans *glōbe*; & *lōbe*. Bref, & fermé ailleurs.

ODE. Long dans *je rōde*. Bref partout ailleurs: *mōde*, *antipōde*, &c.

OGE. Long dans ce seul mot, le *Dōge*, & bref hors de-là: *élōge*, *horlōge*, *on dérōge*.

OGNE. Long dans *je rōgne*. Bref par-tout ailleurs: *Bourgōgne*, &c.

OI, diphtonge. Douteux à la fin du mot: *Rōi*, *mōi*, *emplōi*, &c.

OIE. Long: *jōie*, *Qu'il vōie*, &c. Voyez sous la terminaison EE, la Règle générale pour ce qui regarde la quantité: & voyez sous la terminaison IDRE, ce qui fait que l'i du mot *joie*, se change en y dans *joyeux*.

OIENT. Terminaison des troisièmes personnes du pluriel, dans les Imparfais des verbes: *ils avōient*, *ils chantōient*; au-lieu que le singulier est bref: *il avōit*, *il chantōit*.

OIN. Douteux, quand il est final: *lōin*, *besōin*. Long quand il est suivi d'une consonne: *ōint*, *mōins*, *besōins*, *jōindre*, *pōinte*, &c.

OIR. OIRE. Le premier, douteux: *espōir*, *terrōir*, &c. L'autre, long, *bōire*, *glōire*, *mémōire*, &c.

OIS.

OIS. Toujours long , soit que la diphtongue s'y fasse sentir , comme dans *fōis* , *bourgeois* , *Danōis* ; soit qu'elle n'y rende que le son de l'E ouvert , comme dans (a) certains tems de verbes : *j'ētōis* , *je chanterōis* , & dans certains noms de nation : *un Françōis* , *les Anglōis*.

OISE. OISSE. OITRE. OIVRE. Tous longs : *frambōise* , *parōisse* substantif , *clōitre* , *pōivre*.

De ces quatre terminaisons , la seconde & la troisième ne sonnent que comme l'E ouvert , dans ces deux verbes , *parōître* & *connoître* , avec leurs dérivés.

OIT. Long dans *il parōit* , *il connōit* , & *il crōit* , venant de *croître*.

D 4 OLE.

(a) Par la Grammaire de Ramus , qui vouloit conformer son orthographe à la prononciation de son tems , nous voyons qu'alors on prononçoit , *j'étoès* , *je chanturoès* , *Polonoès* , *Angloès* ; car voilà comme Ramus écrit ces mots. Mais à mesure que certains mots viennent à être plus maniés , le Public les adoucit. Il n'y a pas vingt ans , que Paris & la Cour disoient encore , *Mademoiselle de Charoloès* , comme en effet on prononce ainsi dans le Pays nommé *le Charolois* ; & aujourd'hui tout le monde dit , *Mademoiselle de Charolès*.

OLE. Toujours bref, excepté dans ces mots : *drôle, geôle, môle, rôle, contrôle, il enjôle, il enrôle.*

Pour mettre de la différence entre *il vole*, *il vole en l'air*, & *il vole*, *il dérobe*, plusieurs le font long dans le dernier sens.

OM. ÒN. Au milieu du mot, ils allongent la syllabe devant une consonne autre que la leur : *sombre, bombe, pompe, Comte, compte; conte, monde, songe.* Mais, si leur propre consonne est redoublée, ils suivent la Règle générale, rapportée sous la terminaison AM, ci-dessus.

OME. ONE. Longs : *atôme, axiôme, phantôme, matrone, Amazone, throne, prône, aumône, &c.* Mais les mots où la consonne est redoublée, suivent la Règle générale, *somme, pomme, conjonne, couronne.*

ONS. Toujours long, *nous aimons, fonds, ponts, actions, seconds, &c.*

OR. Très-bref ordinairement, & l'o fermé tout-à-fait : *castor, butor, encor, &c.* Un peu moins fermé, mais bref dans *ör, effort, trésör, sonner du cör.* Et de-même, quand il est suivi d'un D ou d'un T : *börd, effort.* Mais suivi d'une S, il est long : *börs, alörs, thrésörs, le cörps, &c.*

ORE.

ORE. ORRE. Longs : *encōre*, *pécōre*, *Aurōre*, *éclōrre*. Mais avec cette différence, que les pénultièmes des verbes où il n'y a qu'une R, & qui sont longues au Présent de l'Indicatif, je *décōre*, elle *s'évapōre*, deviennent brèves, quand elles sont suivies d'une terminaison masculine : *décōré*, *évapōré* ; au-lieu que l'R étant redoublée, ces pénultièmes demeurent longues : *j'éclōrrois*, *j'éclōrrai*.

OS. OSE. Longs : *ōs*, *propōs*, *repōs*, *grōs*, *hérōs*, *dōse*, *chōse*, *il ôse*.

OSSE. Long dans *grōsse*, *fōsse*, *endōsse*, *il desōsse*, *il engrōsse* ; & si la suivante devient masculine, ces mots gardent leur quantité : *fōssé*, *endōsser*, *grōsseur*, *grōsseffe*, &c.

OT. Long (a) dans *impōt*, *tōt*, *dépōt*, *entrepōt*, *suppōt*, *rōt*, *prévōt*.

De ces mots il n'y a que les deux derniers, dont la finale se conserve entier devant une terminaison masculine ; mais elle est brève dans *rōti*, &

D 5 lon-

(a) Pour marquer la longueur de ces mots, & de ceux qui sont dans l'article suivant, autrefois on y mettoit une S muette : *impost*, *rost*, *suppost*, *hoste*, *coste*. Et dans les brèves on a toujours redoublé la consonne : *botte*, *corre*, &c.

longue dans *prévôté*.

OTE. Long dans *hôte, côte, maltôte, j'ôte*. Et la quantité des trois derniers est la même devant une finale masculine : *côté, maltôtier, &c.*

OTRE. Nous n'avons que trois mots ainsi terminés, *apôtre, nôtre, & vôtre*. Quant au premier, il est toujours long. Pour les deux autres, ils sont douteux : non que leur brièveté ou leur longueur soit arbitraire, car elle dépend de la place qu'ils occupent. Ils sont brefs, quand ils précèdent leur substantif ; & longs, quand ils suivent l'article. On dit, *je suis vôtre serviteur*. On répond : *Et moi le vôtre. C'est-là vôtre avis, mais le nôtre est que, &c. Les nôtres sont excellens, mais les vôtres ne valent rien.*

Quand on voudra étudier d'où vient cette différente prononciation du même mot, il ne sera pas difficile de voir que cela dépend des principes établis ci-dessus, au sujet de l'E muet. Si la finale est muette, comme dans cette phrase, *je suis le vôtre*, après laquelle mon oreille n'attend plus rien, alors la voix a besoin d'un soutien ; & ne le trouvant pas dans la finale, elle le prend dans la pénultième. Mais dans cette autre phrase, *je suis votre serviteur,*
où

où j'attens nécessairement le substantif de *vôtre*, ce substantif est destiné à soutenir ma voix, parce qu'il ne m'est pas permis de mettre le moindre intervalle entre *votre* & *serviteur*.

Peut-être n'y a-t-il point de principe qui ait plus d'étendue que celui-là dans notre Prosodie. On en a déjà vu beaucoup d'autres applications. Une syllabe douteuse, & qu'on abrège dans le cours de la phrase, est allongée, si elle se trouve à la fin. Quelquefois même, & dans le discours ordinaire, aussi-bien que dans la déclamation, une longue devient brève par la transposition du mot : car on dit, *un homme bonnête*, *un homme brâve*, mais on dit, *un brâve homme*, *un bonnête homme*.

OUNDRE. OUE. Longs : *pōudre*, *mōudre*, *résōudre*, &c. *bōue*, *jōue*, *il lōue*, &c. Mais suivis d'une terminaison masculine, ils deviennent brefs : *pōudré*, *mōulu*, *rōué*, *lōué*.

OUILLE. Long dans *rōuille*, *il dérōuille*, *j'embrōuille*, *il débrōuille*. Mais bref, quand la terminaison devient masculine : *rōuiller*, *brōuillon*.

OULE. Long dans *mōule*, *elle est saōule*, *il se saōule*, *il fōule*, *la fōule*, *il rōule*, *écrōule*.

OURE. OURRE. Le premier est **dou-**teux : *bravōure, ils cōurent.* Le second est long : *de la bōurre, il bōurre, il fōurre, qu'il cōurre.* Mais la syllabe féminine devenant masculine, alors la précédente est brève : *cōurrier, bōurrade, rembōurré, &c.*

OUSE. Toujours long : *épōuse, jalōuse, qu'elle cōuse, &c.*

OUSSE. Long dans *je pōusse, & bref* dans tout le reste ; aussi-bien que dans les terminaisons qui en sont formées, comme *tōusser, cōussin, &c.*

OUT. Long dans *Aōût, cōût* substantif, *gōût* & ses dérivés.

OUTE. Long dans *absōute, jōute, crōute, vōute, il cōute, je gōute, j'ajōute.* Mais bref au masculin : *ajōuter, cōuter, &c.*

OUTRE. Long dans *pōutre, & dans cōutre* : bref par-tout ailleurs.

V. De l'U.

Il ne s'agit ici que de l'u voyelle ; car l'v consonne, par lui-même, ne produit aucun son, qui puisse être l'objet de la Quantité.

UCHE. Dans *būche, embūche, on débūche,* l'u est long. Mais il devient
bref.

bref dans *bücher, débücher, &c.*

UE, diphtongue, qui ne se trouve que dans ce seul mot, *écuelle*, où elle est aussi brève que peut l'être une vraie diphtongue.

UE, dissyllabe. Toujours long : *vüe, tortüe, cobüe, je distrüe, &c.*

Voyez la Règle générale sous la terminaison E'E, ci-dessus.

UGE. Douteux : *délüge, refüge, jüge, ils jügent* ; & absolument bref, quand la syllabe devient masculine : *jüger, réfugier, &c.*

UI, diphtongue. Douteux : *cüir, cüisine, füir, lüir, &c.*

UIE. Long : *plüie, trüie, il s'ennüie, &c.* Voyez la Règle générale sous la terminaison E'E, ci-dessus.

ULE. Long dans *je brûle, brûler, on brûlera, &c.*

UM. UN. Longs au milieu du mot : *hümbler, j'emprünte*. Mais à la fin brefs, si c'est au singulier : *parfüm, brün* ; & longs, si c'est au pluriel.

UMES. Toujours long dans les premières personnes du Prétérit au pluriel : *nous reçümes, nous ne pümes, &c.*

URE. Toujours long, *augüre, verdüre, parjüre, on assüre, &c.* Mais la finale devenant masculine, la pénultième

tième s'abrège, *augürer*, *parjurer*, &c.

USE. Toujours long, *Müse*, *exclüse*, *inclüse*, *rüse*, *je recüse*, &c. On dit pareillement, *rüse*. Mais on dit, *excüser*, *refüser*, *recüser*, &c.

USSE. Au-lieu que la terminaison UCE, réservée pour des substantifs, est toujours brève, *püce*, *aumüce*, *astüce*; celle-ci, à l'exception de quelques noms propres, comme *la Prusse*, n'a lieu que dans les verbes, où elle est toujours longue: *Que je püsse*, *que je connüsse*, *qu'ils accourüssent*.

UT. Bref dans tous les substantifs, excepté *füt*, & dans tous les verbes à l'Indicatif, *il füt*, *il vécüt*, &c. Mais long au subjonctif, *Qu'il füt*, *qu'il mourüt*.

UTE. UTES. Bref dans tous les substantifs, excepté *flüte*. Mais toujours long dans les verbes: *vous lütes*, *vous fütes*, &c.

VI. Des Homonymes.

Plusieurs de nos mots, & c'est la même chose dans toutes les Langues, ont beaucoup de ressemblance l'un avec l'autre, soit dans l'orthographe, soit dans la prononciation.

Quoi-

Quoique ceux que leur quantité différencie, se trouvent presque tous à leur place sous les terminaisons précédentes, il m'a paru qu'une liste alphabétique, qui les mettroit vis-à-vis l'un de l'autre, pourroit avoir son utilité.

<i>alène</i> ————	<i>baleïne.</i>
<i>avānt</i> ————	<i>avēnt.</i>
<i>bāt</i> de mulet ————	on se <i>bāt.</i>
<i>bāteleur</i> ————	<i>bāttelier.</i>
<i>bête</i> brute ————	<i>bētte.</i>
<i>boēte</i> ————	il <i>boīte.</i>
<i>bōn</i> ————	<i>bōnd</i>
<i>chāir</i> ————	<i>chēr.</i>
<i>clāir</i> ————	<i>clērc.</i>
<i>cōr</i> ————	<i>cōrps.</i>
<i>cōurs</i> ————	la <i>Cōur.</i>
<i>crīn</i> ————	il <i>crāint.</i>
il <i>dégōute</i> ————	il <i>dégōutte.</i>
<i>dōn</i> ————	<i>dōnt.</i>
<i>érāim</i> ————	<i>érēint.</i>
<i>fāite</i> - } ————	<i>fāite.</i>
<i>fēte</i> - }	
<i>fāix</i> - - }	il <i>fāit.</i>
tu <i>fāis</i> - }	
<i>fēsser</i> ————	<i>profēsser.</i>
<i>fōi</i> ————	<i>fōis.</i>
nous <i>fūmes</i> ————	il <i>fūme.</i>
<i>gōutte</i> ————	je <i>gōūte.</i>

<i>hāle</i> ——— ———	<i>hālle.</i>
<i>hōre</i> } ——— ———	<i>kōtte.</i>
<i>jōre</i> }	
<i>jāis</i> ——— ———	<i>jēt.</i>
<i>jēune</i> , abstinence —	<i>jēune</i> d'âge.
<i>lāc</i> ——— ———	<i>lācs</i> , lacet.
<i>lāit</i> - }	<i>lēgs.</i>
<i>lāid</i> - }	
<i>lēsse</i> ——— ———	<i>je lāisse.</i>
<i>līs</i> , fleur ——— ———	<i>līt.</i>
<i>māître</i> ——— ———	<i>mēttre.</i>
<i>māis</i> - - - }	<i>il mēt.</i>
<i>un mēts</i> - }	
<i>māsse</i> , amas ——— ———	<i>māsse</i> , au jeu.
<i>mātin</i> , chien ——— ———	<i>mātin</i> , matinée.
<i>mōi</i> ——— ———	<i>mōis.</i>
<i>mōn</i> ——— ———	<i>mōnt.</i>
<i>pāte</i> ——— ———	<i>pātte.</i>
<i>pāume</i> ——— ———	<i>pōmme.</i>
<i>pēcher</i> , pêcher ——— ———	<i>pēcher</i> , pécher.
<i>pēne</i> de ferrure ——— ———	<i>pēine.</i>
<i>plāine</i> ——— ———	<i>plēine.</i>
<i>pōuce</i> ——— ———	<i>je pōusse.</i>
<i>je rōgne</i> ——— ———	<i>la rōgne.</i>
<i>rōt</i> , roti ——— ———	<i>rōt</i> , vent.
<i>Sāint</i> ——— ———	{ <i>sēin.</i>
	{ <i>sēint.</i>
	{ <i>sēing.</i>
<i>sās</i> , tamis ——— ———	{ <i>sā</i> , adverbe.
	{ <i>sā</i> , pronom.

sānt.

<i>faut</i> ———	————	<i>sot.</i>
<i>scène</i> --	} ———	<i>Saine</i> , rivière.
<i>Cène</i> --		
<i>saine</i> --		
<i>tâche</i> , effort ———	————	<i>tâche</i> , souillure.
<i>tête</i> , tête ———	————	<i>tête</i> .
<i>trâit</i> ———	————	<i>très</i> , très
<i>vaine</i> ———	————	<i>vaine</i> .
<i>ver</i> --	} ———	<i>verd.</i>
<i>verre</i> --		
<i>vers</i> --		
<i>voix</i> --	} ———	il <i>voit</i> .
tu <i>vois</i> --		
<i>voler</i> en l'air ———	————	<i>voler</i> , dérober.

Qui voudra se donner la peine de combiner les observations faites ci-dessus, reconnoitra que notre Langue a ses principes, dont l'uniformité ne sauroit être l'effet du caprice, ni du hazard. Pour s'en convaincre, il ne faut qu'examiner sous chaque terminaison, en quoi s'accordent, & en quoi différent nos cinq voyelles, placées devant les mêmes consonnes. On verra clairement par-là, que nous pourrions nous faire des Règles de Quantité aussi sûres, & réduites à un aussi petit nombre, que celles du Grec & du Latin.



ARTICLE CINQUIEME.

Utilité de la Prosodie.

PUISQUE la Prosodie nous enseigne la juste mesure des syllabes, elle est donc utile, elle est nécessaire pour bien parler. Mais ce seroit parler très mal, que d'en observer les règles avec une exactitude, qui laisseroit entrevoir de l'affectation, ou de la contrainte. Tout respire une aimable liberté dans la conversation des honnêtes-gens. Vivacité, & douceur, c'est ce qui fait le caractère du François : & il faut que son caractère se retrouve dans son langage. Aussi ceux qui jettèrent les fondemens de notre Langue, se proposèrent-ils évidemment ces deux fins. Pour la rendre vive, ou ils ont abrégé les mots empruntés du Latin; ou, lorsqu'il n'ont pu diminuer le nombre des syllabes, du moins ils en ont diminué la valeur, en faisant brèves la plupart de celles qui étoient longues. Pour la rendre douce, ils ont imaginé

l'E

L'E muet, qui rend nos élisions cou-
lantes : & comme les articles & les
pronoms reviennent souvent, ils en
ont banni (a) l'*hiatus*, jugeant une
cacophonie pire qu'une irrégulari-
té.

Toutes les syllabes paroissent brèves
dans la conversation. Cependant, si
l'oreille se rend attentive, elle sent
que la Prosodie est observée par les
personnes qui parlent bien. Les fem-
mes, ordinairement, parlent mieux
que les hommes. Si l'on en croit Ci-
céron, cela vient de ce qu'étant (b)
moins répandues, elles conservent plus
fidèlement l'accent d'une bonne édu-
cation, & risquent moins de le cor-
rompre par un accent étranger. Cette
raison pouvoit être bonne pour les Da-
mes Romaines : mais il y en a une
meilleure pour celles de la Cour & de
Paris : c'est qu'elles ont les organes
plus délicats que nous, & plus d'habi-
tude à discerner ce qui plaît, ou ne
plaît point.

Plus

(a) *L'épée, pour la épée. Mon amitié, pour
ma amitié. Impetratum est à consuetudine, ut
peccare suavitatis causa liceret. Orat. 47.*

(b) *De Orat. liv. III. chap. 21.*

Plus la prononciation est lente, plus la Prosodie devient sensible. On lit plus lentement qu'on ne parle ; ainsi la Prosodie doit être plus marquée dans la lecture. Mais elle l'est bien plus encore au Barreau, dans la Chaire, & sur le Théâtre. C'est là, particulièrement, qu'elle doit se déployer. Et quoiqu'il ne soit permis de chanter, ni en lisant, ni en prononçant un discours, ni en récitant, ou déclamant des vers, il y a cependant je ne sai quelle modulation, que ces différentes fonctions de la voix amènent nécessairement, & qui en font toute la grace. Je tâcherois de marquer en quoi cette modulation diffère de ce que j'ai appelé l'accent *oratoire*, s'il n'étoit comme impossible de s'expliquer, lorsqu'on veut pousser trop loin l'anatomie des sons.

Pour laisser donc ici tout ce que les préceptes enseignent imparfaitement, & que l'on peut beaucoup mieux apprendre de l'Usage, j'abandonne ce qui regarde la conversation, la lecture, la déclamation, & je ne considère l'utilité de la Prosodie, que par rapport à la Poësie, & à l'Eloquence.

I.

Quand j'ai parlé de nos vers mesurés à la manière des Grecs & des Latins, j'ai seulement voulu en conclure que notre Prosodie avoit été fort connue dès le tems de Charles XI. Je n'ai prétendu dire, ni que cette sorte de verification fût possible en notre Langue: ni, en la supposant possible, qu'elle nous convînt.

Prémièrement, elle ne me paroît pas possible. Car, quoique notre Langue nous fournisse des longues & des brèves, ce n'est pas avec le pouvoir de les placer à notre gré. Telle est la construction de nos phrases, que l'ordre naturel y doit être toujours observé, en vers, comme en prose. On fait marcher le nominatif devant le verbe; il faut que l'adjectif touche immédiatement le substantif, devant ou après; & lors même qu'en faveur de la netteté, ou de l'énergie, nous faisons de légères inversions, elles ont aussi leurs règles, qui nous ôtent la liberté de les glisser où il nous plaît. Un de nos Poètes n'est donc pas maître d'arranger ses paroles comme bon lui semble, pour attraper la mesure dont
il

il a besoin : & quand , par hazard , il auroit rencontré la mesure d'un vers Saphique , ou Alcaïque , ce n'est pas à dire qu'il pût en faire un second , ni , à plus forte raison , une Ode entière , comme les Poètes du seizième siècle l'avoient entrepris. Parmi plus de mille vers mesurés , que j'ai eu la curiosité de lire , je n'en ai pas trouvé un seul de bon , ni même de supportable.

Mais , en second lieu , quand même les vers mesurés seroient pour nous quelque chose de possible , & , si l'on veut , de facile : où Jodelle & Baïf avoient-ils pris que cette espèce d'harmonie nous convînt , à l'exclusion de la Rime ? D'ailleurs , quand notre Langue nous permettroit de faire des vers mesurés , sur quel fondement a-t-on voulu que les mesures des Grecs (a) fussent aussi les nôtres ? Il est aisé de voir que nos François , il y a cent cinquante ans , n'étoient point encore assez en garde contre les abus de l'éru-
di-

(a) Vers coriambique - dimètre - hypercatalectique. Vers dactylotrochaique-tétramètre-brachycatalectique. Termes employés par Baïf. Peut-on rien imaginer de plus burlesque dans la bouche d'un François ?

dition, qui ne faisoit proprement que de naître chez eux. L'érudition, sans doute, est nécessaire pour former, & pour assûrer le goût : mais le goût, à son tour, est nécessaire pour digérer l'érudition, si j'ose ainsi parler, & pour empêcher que l'esprit ne convertisse en poison ce qui est destiné à être sa plus saine nourriture. On doit également craindre, & l'ignorance, & le pédantisme. Ceux qui négligent de s'instruire avec l'Antiquité, risquent d'être bien neufs toute leur vie : & ceux qui ne veulent connoître que l'Antiquité, ne sont jamais, ni de leur tems, ni de leur nation.

Voyons en quoi, & jusqu'à quel point nous pouvons tourner à nos usages, les secours que les Anciens tiroient de leur Prosodie. Il est clair que sa vertu consiste dans ce qu'ils appelloient le *Rythme*, c'est-à-dire, *l'assemblage de plusieurs tems, qui gardent entre eux certain ordre, ou certaines (a) proportions*. Or il y a ici deux choses à distinguer : la première, *Que c'est un assemblage*

(a) C'est la définition d'Aristide-Quintilien, rapportée dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Tom. V. pag. 152.

semblage de plusieurs tems : la seconde ; Que ces tems gardent entre eux certaines proportions. Quant à la première, nous sommes tout-à-fait de niveau avec les Anciens, puisque nous avons, comme eux, nos tems syllabiques. Quant à la seconde, distinguons tout de nouveau. Car il ne faut point confondre cet arrangement régulier des syllabes, avec l'effet qu'il produit, ou doit produire.

A le considérer sans relation à l'effet qu'il doit produire, ce n'est rien qui fasse honneur à l'esprit : & de tous les arrangemens possibles, l'un n'ayant pas plus de mérite que l'autre, il s'enfuit de-là qu'il n'importe point de mesurer les vers, ou par le nombre des syllabes, comme nous faisons, ou par leur valeur, comme faisoient les Anciens ; & qu'ainsi ce n'est pas un mal pour nous, de ne pouvoir les imiter à cet égard.

On ne sauroit en conclure que la versification Françoisé soit dépourvue de nombre ; puisque nos Poètes se trouvent précisément dans le cas où étoient les Orateurs, & Grecs & Latins. Ils n'avoient point de règles fixes pour la distribution des longues & des brèves dans leur prose ; mais ils ne laissoient

pas

pas de les distribuer avec art ; & nos Poètes ont la même facilité, d'où résultent les mêmes avantages.

Arrêtons-nous donc à l'effet, que le Rythme est capable de produire. Or son effet propre & unique, c'est de rendre le discours, ou plus lent, ou plus vif. Plus lent, si l'on multiplie les pieds, où dominant les longues. Plus vif, si l'on multiplie les pieds, où dominant les brèves. Car les pieds sont dans le vers, ce que sont les pas dans la danse. Il est vrai que les Anciens pouvoient faire tout de suite autant de vers qu'ils vouloient composés des mêmes pieds. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit ; & nous ne leur disputons pas cet avantage, si c'en est un. Peut-être, au fond, que ce retour uniforme de la même cadence, quelque régulière qu'elle soit, ne fait qu'une sorte de beauté, qui tient de l'arbitraire, & qui dans notre Langue est composée par la Rime. Quoi qu'il en soit, l'utilité réelle de leur Prosodie, c'est de pouvoir donner au discours, ou de la vivacité, ou de la lenteur : & nous le pouvons aussi-bien qu'eux. J'irois même jusqu'à dire que nous le pouvons plus aisément, puisque nous ne sommes

E mes

mes pas obligés, comme eux, de former, & d'assembler des pieds ; mais qu'il nous suffit de mettre ensemble, ou un peu plus de brèves, ou un peu plus de longues, suivant le besoin.

Pour plus grand éclaircissement, je vais essayer sur Despreaux, ce que Scaliger & beaucoup d'autres ont fait sur Homère & sur Virgile. Prenons, au hazard, les quatre vers par où finit le second Chant du Lutrïn.

*Du moins, ne permets pas ... La
Molleſſe oppreſſée
Dans ſa bouche à ce mot ſent ſa langue
glacée ;
Et laſſe de parler, ſuccombant ſous
l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil,
& s'endort.*

Quel eſt ici l'objet du Poëte ? D'achever le portrait de la Molleſſe. Et comment la peindroit-il mieux, qu'en la ſuppoſant hors d'état de finir ſa phrase ? Des cinq derniers mots qu'elle articule, il y en a quatre monosyllabes, *Du moins ne permets pas*, & ſi peu de choſe ſuffit pour épuifer ce qu'il lui reſte de force.

Oppreſſée, eſt moins un mot qu'une
ima-

image. Car l'o fourd est plutôt un râlement, qu'une lettre : sur-tout étant suivi d'un P, & d'une R, qui, parce qu'ils sont difficiles à prononcer, font encore mieux sentir le poids, dont la Mollesse est accablée. Deux syllabes traînantes, & une dernière qui s'entend à peine, *pressée*, ne font-ce pas des symptômes d'oppression ?

Tant de monosyllabes dans le vers suivant, continuent à me peindre l'état de la Mollesse, & je vois effectivement *sa langue glacée*, je le vois par l'embaras que cause la rencontre des monosyllabes, *sa, ce, sent, sa*, qui augmente encore par *langue glacée*, où *gue-gla* me fait presque à moi-même l'effet qu'on dépeint.

Je pourrois dans le troisième vers, à l'occasion de *succombant*, répéter les observations faites sur le *procumbit* de Virgile. Mais je me contenterai de remarquer avec quel art le Poëte a coupé son vers en deux membres, dont le premier ne donne point droit d'attendre le second, & qui ne sont nullement liés l'un avec l'autre, *Et lasse de parler] succombant sous l'effort.]* Qu'on fasse là une phrase continue, & les proportions du tableau seront manquées.

Quant au dernier vers, commençons par en marquer la quantité.

*Souppire, étënd lēs brās, fërme l'œil,
ët s'ëndōrt.*

Assurément, si des syllabes peuvent tracer l'image d'un soupir, c'est une longue précédée d'une brève, & suivie d'une muette, *souppire*. Dans l'action d'étendre les bras, le commencement va par degrés, mais le progrès demande une lenteur continuée, *étënd lēs brās*. Voici qu'enfin la Mollesse parvient où elle vouloit, *fërme l'œil*. Avec quelle vitesse elle y court ! Ce sont trois brèves. Et de-là, par un monosyllabe bref, *ët s'ëndōrt*, elle se précipite dans un long & profond assoupissement.

Je ne prétens point que Despreaux ait eu de pareilles attentions. Je n'en soupçonne pas plus Homère ni Virgile, quoique leurs Interprètes soient en possession de le dire. Mais ce que je croirois volontiers, c'est que la Nature, quand elle a formé un grand Poëte, un grand Orateur, le dirige par des ressorts cachés, qui le rendent docile à un art, dont lui-même il ne se doute pas : comme elle apprend au petit enfant d'un Laboureur, sur quel ton il doit
prier,

prier, appeller, caresser, se plaindre.

Quelque vrai-semblance qu'il y aît dans ces observations, je suis bien éloigné de croire que tout le monde les trouve incontestables. Mais en voici deux, qui le sont certainement, & dont l'une regarde la Rime; l'autre, la Musique.

Pour ce qui est de la Rime, elle ne dispense personne d'observer inviolablement les règles de la Prosodie. Ceux-mêmes qui ont vieilli dans l'opinion, que nous n'avons ni longues ni brèves, seront forcés d'en revenir, s'ils considèrent qu'on ne peut (a) pas rimer les unes avec les autres; & qu'ainsi ces deux vers.

*Un auteur, à genoux dans une humble
préséce,
Au lecteur qu'il ennuie, a beau de-
mander grâce,*

sont inexcusables. Une brève, à la rigueur, ne doit rimer qu'avec une brève;

E 3 ve;

(a) Joachim du Bellay, chap. 7. de sa *Défense & illustration de la Langue Françoise*, imprimée dès l'année 1549. *Garde-toi, dit-il, de rimer les mots manifestement brefs avec les manifestement longs, comme pâsse, trace, maître, mettre, &c.*

ve ; ni une longue qu'avec une longue. Toute la licence qu'on peut prendre , ne regarde que les syllabes douteuses. Je n'entrerai point ici dans un détail , qui déplairoit à nos Poëtes. Mais enfin , s'ils trouvent qu'on les gêne trop , je les conjure de faire attention à leurs propres intérêts , qui leur défendent sévèrement de se relâcher sur la Rime. Car ne croyons point que ce soit, comme quelques-uns l'ont dit , une invention de nos siècles barbares , puisqu'elle se trouve usitée parmi les plus anciens (a) peuples de l'Asie , de l'Afrique , & de l'Amérique même. Tout le mal qu'on dit d'elle , n'est vrai qu'entre les mains d'un homme sans génie , ou qui plaint sa peine. Elle a enfanté mille & mille beaux vers. Souvent elle est au Poëte , comme un génie étranger , qui vient au secours du sien. Je comprends qu'elle se fait quelquefois acheter :

(a) *Consuetudinem hanc servant, non Arabes tantum, & Persæ, sed & Tartari, & Sineses, & complures quoque Americanæ gentes; ut dubitari vix possit, quin ipsa natura unâ cum cantu hanc poëseos rationem mortalibus tradiderit. Is. Vossius, de Poëmatum cantu, & viribus Rythmi, pag. 25.*

ter : mais ceux qui joignent un grand courage à un grand talent, ces hommes rares que la Renommée divinise, quelquefois même pendant leur vie, doivent être charmés que leur art soit entouré de grandes difficultés, qui le rendent inaccessible aux esprits médiocres, & qui maintiennent la Poësie dans la possession où elle est depuis l'origine des Arts, d'être le langage des Dieux.

Venons aux Musiciens. Je leur citerai une autre autorité, qui n'est pas moins respectable pour eux, qu'elle l'est pour les Savans. Quoique notre Poësie, dit Mr. Burette, ne se mesure » point suivant les longues & les brè- » ves, cela n'empêche pas que le chant » ne doive faire sentir exactement, par » la durée des sons, la quantité de cha- » que syllabe : & c'est ignorance ou né- » gligence au Musicien d'en violer les » règles. Il est vrai que cette quantité » ne s'évalue pas dans notre Langue » aussi scrupuleusement, que dans les » Langues Grecque & Latine, où une » syllabe brève répond toujours à un » tems, & une syllabe longue à deux. » En François, sur-tout par rapport au » chant, les brèves & les longues peu-

» vent avoir une plus grande latitude ;
 » (s'il est permis de s'exprimer ainsi)
 » c'est-à-dire qu'une brève répondra
 » quelquefois à deux tems de ceux des
 » Anciens , une longue à trois ou qua-
 » tre. Mais quelque liberté que se don-
 » ne là-dessus le Musicien , il doit fi-
 » bien ménager la durée des sons , les
 » uns à l'égard des autres ; qu'ils fas-
 » sent toujours appercevoir la différen-
 » ce qui distingue une syllabe longue
 » d'avec une brève : & quiconque se
 » dispense de cette règle , doit passer
 » pour mauvais (a) Musicien.

Aussi , chez les anciens Grecs , tout
 Poète étoit-il nécessairement Musicien :
 » & cette liaison intime de la Musique
 » & de la Poésie , dit ailleurs Mr. Bu-
 » rette , étoit dûe principalement au
 » rythme ou à la cadence , qui étoit
 » commune à l'une & à l'autre. C'est-à-
 » dire que la Poésie seulement pronon-
 » cée faisoit sentir précisément la mê-
 » me cadence , que lorsqu'on la chan-
 » toit après l'avoir mise en Musique.
 » Celle-ci ne faisoit donc qu'ajouter à
 » celle-là des sons convenables à l'ex-
 » pression

(a) Voyez les Mémoires de l'Académie des
 Belles-Lettres , Tom. V. pag. 164.

» preffion des vers ; & comme le Poète
 » connoiffoit mieux que tout autre ,
 » quelle étoit la force de cette expref-
 » fion , fur-tout dans une Poëfie dont il
 » étoit l'auteur , perfonne n'étoit plus
 » capable que lui d'y joindre les fons
 » les plus propres & les plus énergi-
 » ques. De-là vient qu'alors toute Poë-
 » fie n'étoit faite que pour être chantée ;
 » ce qui doit s'entendre , non feule-
 » ment de la Poëfie lyrique , mais en-
 » core de l'épique , de l'élégiaque , &c.

Il n'en est pas de-même parmi nous ,
 ajoute Mr. Burette. » Toute Poëfie ne
 » comporte pas la Mufique. La verfi-
 » fication qui paroît la plus lyrique ,
 » n'obéit pas toujours à la mélodie. La
 » cadence muficale eftropie fouvent
 » celle des vers , laquelle ne confifte
 » plus que dans une prononciation ré-
 » gulière des mots , qui faffe sentir les
 » brèves & les longues où elles fe ren-
 » contrent fortuitement ; la ftructure du
 » vers ne mettant dans ces fyllabes au-
 » cun arrangement uniforme , comme
 » l'y mettoient les Anciens. En un mot ,
 » ces deux talens , qui font le Poète &
 » le Muficien , fe trouvent aujourd'hui
 » fi rarement réunis , que dans ces ma-
 » gnifiques fpectacles , à la perfection

» desquels ces deux Arts semblent con-
 » courir à l'envi, mais souvent avec
 » très peu de succès, le Poète accuse
 » de cette disgrâce la mauvaise Musi-
 » que, & le Musicien s'en prend à la
 » mauvaise (a) Poësie.

Une plus exacte connoissance de notre Prosodie mettroit, ce me semble, les Poètes & les Musiciens hors d'état de faire des fautes, qui ne leur fussent communes. Peut-être aussi ne leur feroit-il pas difficile, s'ils vouloient s'entendre, de concilier en quelque sorte l'ancienne Musique avec la nouvelle. On peut, dit positivement le P. Merfenne, transporter dans nos vers rimés toute la richesse, la variété, & la beauté des mouvemens, qui sont dans les Poësies des Grecs, sans qu'il soit nécessaire (b) de pratiquer les vers mesurés. Un aveu si formel est glorieux à notre Langue; car le P. Merfenne paroît d'ailleurs l'homme du monde le plus entêté du rythme ancien, soit dans son *Traité de l'Harmonie Universelle*, soit dans ses *Commentaires sur la Genèse*, où il rap-
 porte,

(a) Mr. Burette, *Dialogue de Plutarque sur la Musique*, Remarque XVII.

(b) *Harmonie Univ.* Liv. VI. Propos. 27.

même tems il pourroit répondre à la Profodie; & ce seroit une nouvelle source d'agrémens. Pourquoi le Musicien ne le pourroit-il pas, puisque le Poëte le peut parfaitement; comme le P. Merfenne l'avoue, & comme je crois l'avoir prouvé? Quoi qu'il en soit, l'utilité que le Poëte peut tirer de la Profodie, ne se borne pas à cela seul; & il me reste à faire d'autres observations, qui lui sont communes avec l'Orateur.

II.

Avant que de rechercher en quoi la Profodie est utile à l'Orateur, pour qu'il donne de l'harmonie au discours, c'est une nécessité de faire voir, mais en peu de mots, que cette harmonie est quelque chose de réel.

Personne, je crois, ne peut nier que les trente plus méchans vers de Chapelain, & les trente meilleurs vers de Racine ou de Despreaux, ne fassent à l'oreille un effet bien différent. On juge ceux-ci plus harmonieux que ceux-là. Or est-il que tout jugement, qui se fait par comparaison, suppose qu'on a de quoi former un jugement absolu. Par conséquent il porte sur des principes,
les-

Iesquels, nous fûssent-ils entièrement inconnus, ou même impénétrables, n'en seroient pas moins certains, & n'en prouveroient pas moins la réalité (a) de l'harmonie dans le discours.

Mais bien loin que ce soit un mystère difficile à pénétrer, Aristote & Cicéron en ont parlé très clairement. Tous les deux adoptent les mêmes principes; & s'ils n'en font pas toujours la même application, c'est que leurs Langues ne sont pas les mêmes. Voyons, à leur exemple, ce que la notre demande, ce qu'elle défend. Je m'attacherai à Cicéron, qui est ici (b) plus étendu, plus méthodique même qu'Aristote. On apprend de lui, premièrement, à qui sont dûes les plus anciennes observations, que l'on ait faites sur l'harmonie de la prose: en second lieu, sur quel fondement, & à quelle

(a) *Esse igitur in oratione numerum quemdam, non est difficile cognoscere. Judicat enim sensus. In quo iniquum est, quod accidit, non agnoscere, si, cur id accidat, reperire nequeamus. Orat. LV.*

(b) Voyez le dernier livre de *Oratore*, depuis le Chap. XLIX; & l'*Orator*, depuis le Chap. LII, jusqu'à la fin.

quelle occasion elles se firent : troisièmement , en quoi cette harmonie consiste : & enfin , comment on doit en user. Voici donc , sur ces quatre points , le précis de sa doctrine , mais dépouillé de ce qui n'a rapport qu'au Latin , & accompagné de ce qui regarde le François.

Premièrement , il est certain que le nombre oratoire n'a été trouvé , ou du moins réduit en Art , que longtems après la mesure du vers. Cicéron en reconnoit Isocrate pour le principal auteur , & Isocrate n'a vécu que plus de six cens ans après Homère. Pour ce qui est des Romains , il paroît que Cicéron , à cet égard , fut leur Isocrate. Quoi qu'il en soit , les Romains n'ont jamais su que ce qu'ils apprirent des Grecs. Aujourd'hui encore , quoique tous les siècles & tous les Peuples nous soient connus , il faut convenir qu'en ce qui concerne les Beaux-Arts , les Grecs du bon siècle , qui fut celui de Philippe & d'Alexandre , sont toujours eux seuls , ou du moins préférablement à tous autres , les précepteurs du genre-humain. Puisqu'une Nation , si attentive d'ailleurs aux graces du langage , tarda si longtems à trouver le nombre

bre oratoire, c'est une consolation pour nous, qui ne connoissons ce genre d'harmonie, que depuis Malherbe dans les vers, & depuis Balzac dans la prose. Je parle de Malherbe, parce qu'en effet le *nombre* dont il s'agit ici, n'est nullement la *mesure* du vers: & au reste je dis indifféremment, *nombre*, *harmonie*, *cadence*, pour exprimer la même idée, qui dans un moment se débrouillera tout-à-fait.

Mais, en second lieu, comment le nombre oratoire fut-il observé, & sur quel fondement? Rien de plus simple, dit Cicéron: & je m'étonne, ajoutet-il, que cette découverte ait été faite si tard, puisqu'il suffisoit pour cela de remarquer une chose toute naturelle: Qu'une phrase bien cadencée, comme le hazard en produit souvent, est plus agréable qu'une autre, dont le tour n'aura rien d'harmonieux. Telle est, en effet, la justesse de l'oreille, ou plutôt de l'esprit, à qui l'oreille fait son rapport, qu'ayant la mesure des mots en nous-mêmes, d'abord nous sentons s'il y a dans la phrase du trop, ou du trop peu; quelque chose d'excédant, ou de tronqué. Voilà par où l'on par-

vint

vint (a) à déterminer la mesure du vers : ce ne fut point par des démonstrations mathématiques , ni par de grands efforts de raisonnement : l'oreille jugea : & de-même qu'elle avoit elle seule trouvé la juste mesure du vers , elle fit aussi , quoique longtems après , observer le nombre oratoire , par la comparaison d'une phrase bien tournée, bien cadencée , avec une phrase sans cadence & sans tour.

Qu'est-ce donc précisément que cette cadence ? Troisième point à examiner dans l'ordre de Cicéron , & sur lequel ni lui ni Aristote n'ont jugé à propos de rien dire de formel , parce qu'une définition sèche est souvent plus capable d'embrouiller que d'éclaircir les idées , qui tiennent immédiatement au goût & au sentiment. Quelque danger qu'il y ait à vouloir faire ce que ces grands Maitres n'ont point voulu , il me semble pourtant qu'on peut , en rapprochant leurs principes , définir le nombre oratoire , *Une sorte de modulation , qui résulte , non seulement de la valeur syllabique , mais encore de la qualité,*

(a) *Næque enim ipse versus ratione est cognitus , sed natura , atque sensu. Orat. LV.*

& de l'arrangement des mots. Prenons tous ces termes.

Je dis *une sorte de modulation*, parce que c'est une suite de plusieurs mouvemens, qui ne sont point arbitrairement distribués, mais où il doit se trouver de certaines proportions, sans lesquelles ce ne seroient que des sons indépendans les uns des autres, & dont l'assemblage confus ne formeroit rien de flatteur pour l'oreille.

Je donne pour première cause de cette modulation, *la valeur syllabique* des mots, dont une phrase est composée : c'est-à-dire leurs longues & leurs brèves, non point assemblées fortuitement, mais assorties de manière qu'elles précipitent, ou ralentissent la prononciation, au gré de l'oreille.

J'ajoute qu'il faut avoir égard à la *qualité* des mots. Et par-là je n'entens point ce qui en caractérise la noblesse, la bassesse, l'énergie, la foiblesse : c'est l'affaire de la Rhétorique. Quant à la Prosodie, elle ne les considère que matériellement, & comme des sons, ou éclatans, ou sourds, ou lents, ou rapides, ou rudes, ou doux. Or, nous ne créons pas les mots : c'est une nécessité de les employer tels qu'ils sont : & il

y auroit même de la bizarrerie à vouloir en rejeter quelques-uns, sous prétexte que notre oreille ne s'en accommode pas. Un des plus importans secrets de la Prosodie, c'est de tempérer les sons l'un par l'autre. Il n'y a point de si rude syllable, qui ne puisse être adoucie; il n'y en a point de si foible, qui ne puisse être fortifiée; tout cela dépend des syllabes qui précèdent, ou qui suivent celle dont l'oreille se plaint.

J'ai donné (a) pour dernière cause de l'harmonie, l'arrangement des mots. Car, quoique notre Langue aime un arrangement simple, naturel & régulier, cela n'exclut que les inversions, qui sont violentes: & souvent on est obligé de transposer, ou des mots, ou même des membres de phrase, non seulement pour être plus clair, ou plus énergique, mais encore pour attraper un tour harmonieux. Je ne finirois point, si j'en voulois rapporter des exemples. Qu'on prenne au hazard quelque période un peu sonore, ou dans Fléchier, ou dans Bossuet: que l'on en conserve toutes les paroles, mais qu'on les dérange seulement: le sens demeurera

(a) *Non numero solum numerosa oratio, sed et compositione fit. Orat. LXV.*

fera le même, & l'harmonie disparaîtra.

Une phrase bien cadencée est donc un tissu de syllabes bien choisies, & mises dans un tel ordre, que les organes, soit de celui qui parle, soit de celui qui écoute, sont agréablement flattés par une sorte de modulation, qui fait que le discours n'a rien de dur, ni de lâche; rien de trop long, ni de trop court; rien de pesant, ni de sautillant.

Quatrième & dernier point à éclaircir : l'usage qu'on doit faire du nombre oratoire : c'est-à-dire, quelle est sa véritable place; s'il doit être varié, & comment; en quoi il s'éloigne du nombre poétique, & jusqu'où il peut en approcher.

Que la véritable place du nombre oratoire, ce soit le commencement & la fin d'une période, j'avoue que Cicéron en fait une loi, d'autant plus sensée, qu'en effet l'attention de l'auditeur est plus vive au commencement de la phrase; & que l'oreille, si d'abord on ne la contente pas, veut bien suspendre un peu son jugement, dans l'espérance qu'on ne finira point sans la contenter. Mais en notre Langue ce n'est pas tout-à-fait la même chose.

On

On ne fauroit exiger de nous, que nous gardions pour la fin de la phrase les termes les plus sonores; car nous sommes forcés de suivre l'ordre naturel; & comme l'oreille du François ne s'attend point qu'on la dédommage à la fin de la période, aussi ne permet-elle pas d'en négliger le milieu.

Toutes nos phrases, d'un bout à l'autre, doivent donc être nombreuses. Mais la cadence doit perpétuellement varier: car, d'être uniforme dans son harmonie, ou de n'en avoir point, ce sont deux extrémités aussi vicieuses l'une que l'autre. Tantôt la période sera de deux membres, tantôt de trois, tantôt de quatre. Quelquefois elle ira même plus loin: car il faut de toute nécessité, que la marche du discours se proportionne à celle de l'esprit, qui peut de tems en tems avoir besoin d'un plus grand espace pour se déployer. Quelquefois aussi, & plus souvent encore, il lui arrive de se renfermer dans l'espace le plus court. Un mot lui suffit? un mot doit donc faire toute la phrase. Jamais l'oreille ne se fâche, quand l'esprit est content.

On voudroit inférer de-là, que tout est donc arbitraire dans le style: puis-
que,

que , suivant les Maîtres de l'Art , il nous est permis de faire nos phrases, & aussi longues , & aussi courtes qu'il nous plaît : puisque nous pouvons y faire entrer toute sorte de mots, & les plus rudes aussi-bien que les plus coulans : puisqu'enfin la distribution des longues & des brèves n'a rien , ni de borné quant au nombre , ni de fixe quant au lieu.

Je conviens des principes. Aristote & Cicéron les reçoivent , les établissent. Je nie seulement les conséquences qu'on en veut tirer. Rien n'est déterminé , ni prescrit ; cela est vrai. Tout est donc arbitraire ; cela est faux. Ici nos Métaphysiciens auroient beau se recrier : ils ont affaire à un Juge qui en fait plus qu'eux , & qui même (a) pousse l'orgueil encore plus loin qu'eux, Quel est-il ? l'oreille. Juge , en effet , le plus orgueilleux qu'on puisse imaginer : car il prend son parti dans l'instant , & sans daigner , ni écouter aucune remontrance , ni rendre aucune raison de ses arrêts.

Pour obéir à l'oreille , ne négligeons ja-

(a) *Aures, quarum est judicium superbissimum,*
Orat. XLIV.

jamais le nombre , mais varions-le souvent. Elle demande qu'on soit attentif à lui plaire, sans que cette attention se fasse remarquer. Une suite de périodes , toutes de la même étendue , dont les membres seroient également partagés , & qui produiroient un nombre uniforme , ne manqueroit pas de fatiguer , & décéléroit un art odieux. Il faut couper nos phrases à propos. Mais il y a une manière de les couper , qui , bien loin d'interrompre l'harmonie , sert à la continuer , & la rend plus agréable. Car ne confondons pas le style qui n'est pas périodique , avec le style qui n'est point lié. On peut n'être pas toujours périodique , il y a même plus de grace à ne l'être pas toujours : mais on doit toujours lier ses phrases, de manière qu'elles soient enchaînées l'une avec l'autre. Je porte envie aux Grecs, dont la Langue étoit si abondante en conjonctions : au-lieu que la nôtre n'en conserve que très peu ; encore voudroit-on nous en priver. Rien de plus contraire à l'harmonie , que des repos trop fréquens , & qui ne gardent nulle proportion entre eux. Aujourd'hui pourtant c'est le style qu'on voudroit

droit mettre à la mode. On aime un tissu de petites phrases isolées, décousues, hachées, déchiquetées. Il semble que la valeur d'une ligne soit une immense carrière, qui suffise pour épuiser les forces de l'Auteur; & qu'ensuite, tout hors d'haleine, il ait besoin de faire une pause, qui le mette en état de recommencer à penser. Ordinairement ces sortes de gens ont des idées aussi bornées, & aussi peu liées, que leurs phrases. Vraies copies de cet Hégésias, dont Cicéron (a) dit, que si quelqu'un cherche un *fort* Ecrivain, il n'a qu'à prendre celui-là.

Par tout ce qu'on vient de lire, il est aisé de voir en quoi les loix de l'harmonie sont les mêmes pour le Poëte, & pour l'Orateur; en quoi elles sont différentes. L'un doit, comme l'autre, donner à son discours cette sorte de modulation, *qui résulte, non seulement de la valeur syllabique, mais encore de*
la

(a) *Quam (numerosam comprehensionem) perversè fugiens Hegesias saltat, incidens particulas : & is quidem non minus sententiis peccat, quàm verbis : ut non quærat quem appellet ineptum, qui illum cognoverit. Orat. LXVII.*

la qualité, & de l'arrangement des mots.
 L'un doit comme l'autre, varier toujours son harmonie, & de manière que jamais elle ne soit interrompue. Jusques-là l'Orateur & le Poëte François marchent de compagnie. Mais deux choses aisées à remarquer, la Mesure & la Rime, distinguent essentiellement le Poëte, & lui font une espèce particulière d'harmonie, qui n'a plus rien de commun avec celle de l'Orateur. Aussi est-il permis au Poëte, il lui est même ordonné, de faire bien sentir son harmonie : tandis que l'Orateur, sil est prudent, ne fait guères moins d'effort pour déguiser, que pour saisir celle qui lui est propre. De-là vient qu'en faveur de ces sons mélodieux, que le Poëte seul a droit de nous faire entendre, non seulement nous lui pardonnons des inversions plus fortes, & plus fréquentes ; mais pour le rendre inexcusable, s'il manque à nous flatter l'oreille, nous lui accordons, & plus de liberté dans le choix des mots, & moins de contrainte dans la structure de ses phrases, & plus de hardiesse dans ses tours.

Je reviens donc aux Orateurs. Peut-être la plupart regarderont-ils comme
 insup-

insupportable, & comme indigne d'eux, le joug de la Prosodie. Voilà pourquoi, dans un Discours que j'eus occasion (a) de prononcer l'année dernière, le jour que l'Académie Françoisé distribue ses Prix, je me contentai de faire observer que la désinence de tous nos mots François étoit de deux sortes : l'une féminine, qui est celle où se trouve l'E muet : l'autre masculine, qui renferme généralement toute désinence où l'E muet ne se trouve point. » J'en conclus que ces deux sons très » différens, l'un masculin, qui est sou- » tenu, l'autre féminin, qui est foible, » faisoient en notre Langue l'effet des » longues & des brèves; & que le mê- » lange de ces deux sons, qui pouvoit » se varier à l'infini, & former toute » sorte de cadence, étoit par consé- » quent le principe de notre harmonie. Ainsi, sans distinguer exactement nos tems syllabiques, je n'osai d'abord en montrer que deux, pour ne point effrayer ceux de nos jeunes Ecrivains, à qui cette doctrine paroîtroit nouvel-

F le.

(a) Ce Discours est imprimé à la tête de ma Traduction des *Philippiques* de *Démosthène*, &c.

le. On n'a besoin, en effet, que d'une légère attention, pour ne point confondre ces deux désinences : & il ne faut qu'un art médiocre, pour les placer à propos. Mais, après tout ce que j'ai établi ci-dessus, on voit clairement que l'Orateur trouve dans notre Prosodie, des ressources bien plus amples, pourvu qu'il ne manque pas de génie, & qu'il soit laborieux.

Toutes ces ressources, pourtant, ne peuvent que fournir le matériel de l'harmonie. Ce qui en fait l'ame, c'est la pensée. Une phrase parfaitement sonore, mais déstituée de sens, est un corps sans ame; & si le sens qu'elle présente, est méprisable, c'est une vilaine ame dans un beau corps. De la pensée dépend l'expression. Qu'est-ce que beauté dans la pensée? Conformité avec un objet capable de plaire. Qu'est-ce que beauté dans l'expression? Conformité avec la pensée. Or l'esprit voit en même tems, & par une action indivisible, la pensée & l'expression. Du parfait accord qu'il y a entre l'une & l'autre, naît une harmonie intellectuelle, sans quoi la vocale n'est rien. Comme aussi, sans la vocale, il manquera l'une des parties essentielles pour
for-

former un concert, où l'esprit n'ait rien à desirer.

Que ceux qui croient ces petits soins indignes d'eux, écoutent comment parle Denys d'Halicarnasse, à la fin d'un excellent (a) Traité, où il a fait pour sa Langue à peu près ce que je tâche de faire ici pour la nôtre.

» On auroit tort, dit-il, de trouver
 » mauvais qu'un aussi grand homme
 » que Démosthène, dont le mérite a
 » obscurci la gloire de tous ceux qui
 » s'étoient montrés avant lui dans la
 » carrière de l'Eloquence, voulant com-
 » poser des Ecrits immortels, & aiant
 » le courage de se livrer à l'examen (b)
 » de l'Envie & du Temps, Juges formi-
 » dables, il ait apporté une attention
 » si scrupuleuse, non seulement à la
 » solidité & à l'ordre des pensées,
 F 2 » mais

(a) *De l'Arrangement des mots*, Chap. 25.

(b) De ces deux Juges, l'un est à mépriser pour un honnête homme. Mais plus un Auteur sera honnête homme, plus il fera d'efforts pour se concilier l'autre. *Servi igitur iis etiam Judicibus, qui multis post sæculis de te judicabunt: & quidem haud scio, an incorruptius quàm nos. Nam & sine amore, & sine cupiditate, & rursus sine odio, & sine invidia judicabunt.* Cic. pro Marcello, Cap. IX.

» mais encore au choix & à l'arran-
 » gement des mots. On ne trou-
 » vera rien là d'étonnant, si l'on con-
 » sidère que les Auteurs de son tems se
 » piquoient, non pas simplement d'é-
 » crire, mais de buriner, & de scul-
 » pter leurs ouvrages. Isocrate employa
 » dix années, au moins, à composer
 » son (a) Panégyrique. Platon, à l'â-
 » ge de quatre-vingts ans, retouchoit
 » encore ses Dialogues, & sans cesse
 » travailloit à y mettre de l'élégance.
 » Quoi, ne loue-t-on pas un Peintre,
 » un Graveur, de retoucher leurs ou-
 » vrages avec la dernière exactitude ?
 » Un Orateur doit, à bien plus forte
 » raison, se donner les mêmes soins.
 » Outre que ces soins ne sont, ni pé-
 » nibles, ni ingrats, du moment que
 » l'expérience les rend familiers : &
 » sur-tout lorsqu'à l'exemple de Dé-
 » mosthène, une jeunesse studieuse au-
 » ra bien fait tout ce qu'il faut pour se
 » for-

(a) On sait que le *Panégyrique d'Isocrate* n'est pas l'Eloge de cet Orateur, mais le Titre d'une des ses plus fameuses Oraisons : & c'est un terme consacré en notre Langue, comme l'a remarqué Mr. Despreaux sur le Chap. III. de Longin.

» former le goût & l'oreille.

Ainsi parle Denis d'Halicarnasse ; & assurément les sages réflexions de ce savant Critique pourroient n'être pas inutiles dans le siècle où nous sommes, bien différent de ce siècle où l'on ne souffroit que des ouvrages *sculptés & burinés*. On veut trop écrire aujourd'hui, on ne veut prendre ni le tems, ni les soins nécessaires pour produire du bon ; & parce qu'on lit peu les Originaux, peu de gens ont l'idée du parfait. Au moins ne devoit-on pas négliger ce qui résulte plutôt de l'art, que du génie. On n'est pas maître de se donner des talens ; on est maître de se donner des connoissances, qui toutes seules, à la vérité, ne feront pas un bon Ecrivain, mais sans lesquelles aussi on ne sauroit bien écrire. Telle est la Science de la Prosodie : la plus facile & la moindre des Sciences pour qui veut l'acquérir, mais aussi une de celles dont l'ignorance peut le plus nuire. Quatre ou cinq de nos Poètes nous ont fait sentir parfaitement, que notre Langue se prêtoit à l'harmonie : quelques morceaux choisis de nos Orateurs ne laissent pas lieu d'en douter. Pourquoi donc ne pas étudier les

moyens de perfectionner un Art, dont nous connoissons le prix, & dont nous voyons que les progrès ont été déjà si heureux ?

Voilà ce que je m'étois proposé de dire, tant sur notre Prosodie, que sur les matières qui en dépendent. Peut-être me suis-je trompé dans quelques-unes de mes observations : peut-être en ai-je omis d'essentielles. Mais un Traité de cette nature ne pouvoit être qu'ébauché par un particulier. Pour l'achever, il faut un Grammairien, un Orateur, un Poëte, un Musicien, & j'ajoute, un Géomètre : car tout ce qui demande arrangement & combinaison de principes, a besoin de sa méthode.

A P P R O B A T I O N.

J' Ai lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit intitulé, Traité de la Prosodie Françoise, qui m'a paru rempli de recherches également neuves, curieuses, & utiles. Fait à Paris ce 24. Septembre 1736. Signé, SALLIER.

DIS-

DISSERTATION
EN FORME D'ENTRETIEN
SUR LA
PROSODIE
FRANÇOISE.

P A R

Mr. DURAND, Ministre à Londres.

A V I S.

Cette Dissertation toute nouvelle, ayant été mise à la tête du Dictionnaire Anglois & François de Boyer, dernière Edition, 4°. Londres, 1748. nous ne doutons pas qu'elle ne convienne & qu'elle ne soit très bien reçue à la suite du Traité de Mr. D'OLIVET. C'est la BIBLIOTHEQUE RAISONNÉE qui l'attribue à Mr. DURAND.






DISSERTATION

En forme d'Entretien, sur la

PROSODIE FRANCOISE.

3

A. »  L me semble que vous
 » I avez articulé la *Prosodie*
 » comme une partie de la
 » Grammaire ; qu'est - ce
 » que c'est ?

B. La PROSODIE est une espece de modulation qu'il faut observer dans la prononciation des mots, par rapport aux diverses syllabes qui les composent, & aux divers accents qui les distinguent : car comme dans la Musique il y a divers tons, plus ou moins hauts, plus ou moins rapides, & toujours combinez dans une grande varieté, il y a aussi, dans toutes nos paroles, de certains ports, ou de certains abaissemens de voix, beaucoup moins sensibles, il est vrai, que dans le chant, mais cependant très-réels.

F 5

A.

A. » J'avois cru jusqu'ici que les
 » *Grecs* & les *Latins*, qui distinguoient
 » leurs voyelles en *longues*, *breves* ou
 » *ambigues*, & ne composoient leurs
 » vers que d'un certain nombre de
 » *piez* assez differens des nôtres, de-
 » voient quelque application à un art
 » si essentiel à leur poësie: mais par
 » rapport à nous, chez qui les Syllabes
 » ne sont gueres que comptées en fait
 » de versification, je m'imaginois qu'el-
 » les étoient toutes à peu près de mê-
 » me valeur, & qu'ainsi la Prosodie,
 » ou ne nous regardoit point, ou ne
 » concernoit tout au plus que quelques
 » oreilles délicatès, dont le nombre est
 » fort petit.

B. Je conviens que notre Poësie
 compte les Syllabes & ne les peze pas
 toujours; mais sans toucher ici aux
 défauts de notre Parnasse, dont on
 parlera en son lieu, vous tomberez
 d'accord que la distinction qui s'y est
 introduite entre nos Rimes *Masculines*
 & nos Rimes *Féminines*, en tant qu'el-
 les se succèdent ou s'entrelacent dans
 nos vers, prouve déjà qu'il y a une
 harmonie réelle dans notre langue: &
 pour ce qui est de la Prose, vous n'i-
 gnorez pas qu'elle a aussi son nombre
 &

& sa cadence , comme le Latin. Ajoutez à cela que la Rime même , qui passe pour une beauté essentielle à notre poésie , devient un vice dans le Discours ordinaire , où rien ne doit paroître affecté. Mais pour venir plus directement au fait , dites-moi , d'où vient que l'autre jour un GASCON du voisinage s'étant avisé de lire tout haut dans une compagnie où nous étions , vous détournates la tête presque à chaque période , & que moi-même , tout grave que je suis , je ne pûs m'empêcher de vous sourire ? Nous avons nos *iambes* en François , aussi bien que les Latins , nos *spondées* , nos *dactyles* ; nous avons des syllabes *longues* , des *breves* , des *moyennes* ; tout cela étoit confondu dans sa bouche : les syllabes longues devenoient courtes , les courtes devenoient longues , les accents graves se changeoient en aigus , les aigus en graves ; il prononçoit *tête* comme *tette* , *l'ame* comme *lame* , *heure* comme *hure* & ainsi du reste. Quelques moments après , un BAS-NORMAND , qui se trouvoit-là , eut aussi envie de nous régaler de sa lecture , & nous articula très-pezamment une prosodie toute contraire , moins vicieuse dans le fond ,

mais peut-être plus défagréable. Enfin un ANGLAIS survint, fraîchement émancipé de l'Académie, qui voulut à son tour nous prouver qu'il n'avoit pas perdu son argent dans les leçons qu'il avoit prises de son Maître de langues. Ce fut le plus divertissant de tous : car avec sa *cantillation*, qu'il croyoit aussi nécessaire à notre poésie qu'à la sienne, & les dactyles fréquents qu'il y introduisoit de sa pure grace, au moins il nous réjouit, & nous convainquit d'une chose que j'avois souvent oui dire, avant même que de mettre le pié en Angleterre, savoir que *l'accent François, dans une bouche Angloise, est infiniment plus supportable qu'aucun de nos Dialectes Provinciaux.*

A. » La remarque est singuliere!

B. Si donc vous aviez à lire ou à parler en public, lequel de ces trois accents choisiriez-vous, ou celui du *Gascon*, qui est encore assez commun dans notre Réfuge; ou celui du *Bas-Normand*, qui l'est encore davantage; ou enfin celui de l'*Etudiant* de Cambridge?

A. » Quels *modelles* vous me proposez-là, comme si nous étions tout-à-fait dépourvus à cet égard!

B.

B. Vous convenez donc qu'il y a une *vraye* Prosodie dans notre langue, puisqu'il y en a tant de fausses. Et s'il y en a une vraie, il faut la chercher & la trouver. Elle n'est ni à *Oxford*, ni à *Cambrige*, ni à *Londres*, ni à *Dieppe*, ni à *Montpélier*, ni à *Toulouse*; elle est à PARIS, au centre de la lumière & du bon goût, parmi les *Dames* qui se picquent de génie & d'élocution, parmi les *Savans* & les *Ecclésiastiques* de la Cour, parmi les *Académiciens* & les *Avocats* du premier ordre, qui la cultivent sans fin & sans cesse; d'où elle se répand plus ou moins dans le voisinage, si elle n'en vient pas originai-
 rement, comme on l'assure de quelques villes de la *Loire*. C'est-là, nous dit-on, qu'il faut chercher l'*Attique* de la France, parce que le bon accent s'y est conservé depuis plusieurs siècles: vous savez que la Cour y fixa en quelque sorte son azile durant les guerres Angloises. Ne seroit-ce point une des raisons de la douceur & de la pureté de son accent? Je n'en sçai rien; & je ne vous donne cette conjecture que pour ce qu'elle vaut.

A. » Je ne suis pas assez instruit dans
 » nos *Antiquitez* pour en juger: mais
 » puis-

» puisque vous m'avez convaincu qu'il
 » y a en François une *véritable* Proso-
 » die, il me semble que vous êtes en-
 » gagé à m'en communiquer les *prin-*
 » *cipes*; à moins que vous ne preniez
 » plaisir à me laisser dans mon igno-
 » rance.

B. Vous avez là-dessus les ouver-
 tures d'un † *Académicien* célèbre, qui
 a fait toute sa vie une étude particu-
 lière de sa langue, & qui se trouvant
 aux sources de la bonne prononciation
 ne sauroit vous égarer. Pour moi, qui
 ne suis qu'un Réfugié & un Provincial,
 le ton de Maître ne me convient point,
 & encore moins sur un article, où je
 vois tant de gens qui se mécomptent.

A. » Hé bien, point de décisions;
 » dites-moi seulement votre pensée sur
 » ce sujet: je ne souhaite pas d'en sa-
 » voir plus que vous.

B. J'y consens, mais à condition
 que vous ne prendrez point ceci pour
 une *Critique* de M. l'*Abbé d'Olivet*.
 J'ai toujours fait beaucoup de cas de
 toutes ses productions, & celle dont il
 s'agit n'est pas la moins travaillée. Peut-
 être

† L'Abbé d'Olivet, *Traité de la Prof. Franç.*
 à Paris, 1736.

Être a-t-il oublié quelques remarques essentielles qui ne m'ont point échappé : j'avois fait mon plan avant qu'il eut publié le sien ; mais comme il est le premier en date , il aura toujours la gloire de l'invention. Entrons en matière.

D'abord je n'ai rien à vous dire sur l'*Aspiration*. Mr. *La Touche* & le P. *Buffier* , pour les nommer selon l'ordre des temps , ont épuisé la matière , & M. *Restaut* en a profité , quoi qu'il n'ait pas voulu toucher à la Prosodie , lui qui a si bien pénétré dans les vrais principes de notre langue. Je me borne donc à ces trois articles , l'*Accent Prosodique* , l'*Accent Imprimé* , & la *Quantité*.

I. De l'*Accent Prosodique*.

L'ACCENT PROSODIQUE n'a aucune marque pour les yeux, ni en Latin, ni en François, ni en Anglois; mais on le fait sentir dans la prononciation des mots , ou par une certaine *vibration* de la voix qui rend la Syllabe plus rapide , ou par un certain *appui* qui la rend plus longue : cette espèce de vibration de la voix , les Grecs l'ont nommée *ἄρσις* , *élévation* , & les Latins *ictus* , le coup ,
par-

parce qu'en déclamant leurs vers sur le Theatre, le Directeur de l'Orchestre frappoit du pié précisément à la Syllabe sur laquelle l'Acteur devoit appuyer lui-même, à peu près comme font encore aujourd'hui nos Symphonistes à l'Opera par rapport à la mesure; & comme leurs vers étoient communément composez de 6 piez, ils les nommoient *Senarii*, & les distinguoient en 3 mesures principales, chacune desquelles avoit son coup :

Sed ter feritur; hinc Trimetrus dicitur.

Ainsi dans le même tems que le Directeur de l'Orchestre *abaissoit* le pié, pour ainsi dire, & frappoit son coup, l'Acteur *élevoit* la voix & frappoit le sien.

Notre Profodie Françoisse n'est pas si marquée, il s'en faut beaucoup : cependant, si vous y prenez garde, nous n'avons aucun mot qui n'ait son coup ou son appui, plus ou moins, quelquefois deux, & même davantage lorsqu'ils sont un peu longs.

Déjà nos *Monosyllabes* ont certainement leur coup ou leur appui; leur *coup*, lorsque la Syllabe est breve ou rapide, & leur *appui* lorsqu'elle se trouve

ve longue. Ainsi par exemple, *bánc*, *bác*, *dúc*, *món*, *mién*, *mát*, *mét*, & une infinité d'autres, où la Syllabe est breve, ne fauroient être prononcez sans un petit effort de voix, que j'ai nommé *vibration* pour me faire entendre, & qui répond en quelque sorte à l'*ictus* des Latins. Mais si la Syllabe est longue, ou qu'elle le devienne dans le plurier, comme dans *maux*, *beaux*, *caux*, *dos*, *faux*, *goths*, *hauts*, *peaux*, *faulx*, & autres semblables, le coup n'est plus si rapide, il degenerate en *appui*, & au lieu d'un temps, il en prend deux, ce qui est le propre d'une Syllabe *longue* dans toutes les langues connues.

A. » Comprenez-vous dans vos Monosyllabes ces articles ou demi-mots qui n'ont d'autre voyelle qu'un e muet, comme *ce*, *de*, *le*, *me*, *je*, *se*, *ne*, ou quelques-uns de leurs féminins, *la*, *ma*, *sa*, *ta*, &c.

B. On peut les nommer *Monosyllabes*, si l'on veut, mais je ne les renferme pas dans ma regle, parce que ne formant pas par eux-mêmes d'idée distincte, notre esprit, ou plutôt notre organe, qui en est l'interprete, réserve son coup ou son appui pour le mot
 mê-

même qui les suit & qui en détermine l'idée. Ainsi quand je dis , *le Roi* , *au Roi* , *je donne* , *te donne* , *je donne* , ou *ma table* , *ta table* , *sa table* , le coup ne tombe proprement que là où je l'ai marqué , c'est-à-dire , sur la syllabe suivante , rapide si elle est breve , comme le *sôt* , le *pôt* , le *trôt* , & appuyée si elle est longue , le *Pô* , le *sault* , le *rôt* . Mais le cas change si l'article ou le pronom acquièrent une consonne , & que cette consonne soit suivie d'une autre , comme dans *dès cocqs* , *dès ducs* , *dès flots* ; car alors il arrive à nos articles & généralement à nos mots François , ce qui arrive aux mots Grecs & Latins dans leur Poësie , savoir que leurs Syllabes breves , terminées par une consonne , comme Θε , καλ , λογ , *Deus* , *bonus* , *malus* , & une infinité d'autres , deviennent longues , si le mot qui les suit commence par une consonne . J'avouë qu'en François la dernière lettre de ces articles , *lès* , *dès* , *cès* , *tès* , ne s'y prononce pas toujours ; mais la syllabe n'est point muette , elle prend une espece d'appui . Ainsi nous prononçons , *lès Roix* , *dès Roix* , *cès Roix* , en appuyant sur l'*ès* : ce qui n'arrive point s'il suit une voyelle , & que cette voyelle soit

soit longue, comme dans *les anges*, *des anges*, *les âmes*, *des âmes*; auquel cas *l's* se prononce, & c'est le mot même, & non pas l'article ou le pronom, qui reçoit l'appui.

A. » Je ne favois pas que notre Prosodie eut quelque affinité avec la Gréque.

B. Vous qui aimez tant le Grec, n'avez-vous pas remarqué que leurs particules les plus simples, celles même qui ne sont terminées par aucune consonne, comme leur $\delta\epsilon$ & leur $\pi\epsilon$, par exemple, deviennent longues en poésie, si le mot qui suit commence par une double consonne? C'est qu'alors cette Syllabe simple, ou foible, ou obscure, comme il vous plaira de l'appeler, se fortifie de la consonne double qui suit & en reçoit le coup. A l'ouverture de votre Homere vous en trouverez divers exemples. Les Poëtes Latins ne se sont pas donnez tant de carrière: Cependant ils ont senti l'effet de la double consonne. Voyez *Virgile* dès sa 3^e Eglogue.

*An mihi, cantando victus, non red-
deret ille,
Quem mea carminibus meruisset fistula
câprum?*

Vous.

Vous voyez qu'il est long à cause des 2 consonnes : mais ôtez une des consonnes de ce dernier mot , & mettez-le au Nominatif , & la même syllabe deviendra courte , parce qu'il n'y a plus de double consonne :

Si nescis, meus ille cæper fuit.

Le Dr. Bentley, dont la perte ne se répare point, nous a fait voir dans Horace des *Hellénismes* encore plus forts, & entr'autres celui-ci, qu'un mot qui commence par une double consonne, rend longue la dernière voyelle du mot qui précède, de breve qu'elle étoit naturellement. C'est une licence Grecque, fondée sur la Nature même; car il est naturel de prêter un peu de force à ceux qui en manquent, lors qu'il nous en reste suffisamment pour nous mêmes. En ouvrant Homere, je tombe par hazard sur ce vers de l'Iliade,

Ἦ, καὶ ἀκόντισε δουρὶ θωῶς. Βαίη δὲ
πρόμον ἄνδρα.

Si vous ne liez pas ce δὲ avec le π qui suit, pour n'en faire qu'une syllabe, & une syllabe forte, vous gâtez ce vers & vous écorchez votre Poète favori. Je suis fort trompé si nous n'avons
quel-

quelque chose d'analogue dans notre Prosodie. Prenez y garde; que notre article *la*, par exemple, ne soit suivi que d'une simple consonne, le coup ne tombera que sur le mot, comme dans *la Reine, la femme, la sotte, la bûze, la simple*: mais si le mot débute par deux Consonnes, l'accent recule & tombe sur l'article même, comme dans *la statue, la spécieuse, la spirale, la première, la troisième, & même dans la seconde, où l'e muet se mange, en prononçant la sconde.*

A. » Je vous entend: mais si nos
 » Monosyllabes croissent d'un e muet,
 » comme dans *banque, plante, bloque,*
 » *lucque, mienne, matte, nette, sotte,*
 » *trotte?*

B. En ce cas-là le mot s'allonge d'une espece de demi-syllabe; mais le coup reste toujours sur la première; parce que la seconde n'en est pas susceptible, & que d'ailleurs c'est une regle generale, *Que dans tous les mots qui finissent par un e feminin, la voix se dédommage sur la Syllabe précédente;* qui peut être formée ou d'un *a*, ou d'un *é* fermé, ou d'un *i*, ou d'un *o*, ou d'un *u*, ou d'une diphtongue, quelle qu'elle soit, mais qui ne sauroit être un *e* feminin;

minin ; parcequ'alors il y en auroit deux de suite ; ce qui feroit une espece d'*hiatus* , aussi désagréable que difficile à nos organes. Et voilà pourquoi nous mettons un accent sur tous les *é* qui en précèdent un autre , ou quelqu'autre voyelle que ce soit. Ainsi nous écrivons & nous prononçons , *Océan* , *Créance* , *Néréide* , *Néoptoleme* , *Néophyte* , *Créole* , *Créuse* , & sur-tout dans les finales qui demandent le plus d'appui , comme *aimée* , *née* , *Fée* , *Rhée* ; ce qui est si véritable , que nous mettons un accent , même sur notre *e* muet , lorsqu'il est suivi d'un *je* , comme dans *parlé-je* ? *deussé-je* , & quelques autres , pour éviter la cacophonie des deux *e* féminins contigus.

Pour revenir à nos Monosyllabes allongez d'un *e* muet , comme *rade* , *reve* , *ride* , *roûe* , *rude* , & une infinité d'autres , le coup ou l'appui ne sauroit tomber que sur la syllabe entiere , soit qu'elle soit longue , ou breve , ou moyenne , il n'importe , il faut que le plus fort se charge , pour ainsi dire , du point d'appui. Ainsi qu'il s'agisse de *jeune* , *juvenis* , qui est bref , ou de *jeûne* , *inedia* , qui est long ; de *tâche* , *pensum* , qui est long , ou de *tache* ,
ma-

macula , qui est bref ; de *botte* , *sporta* , qui est bref , ou de *haute* , *alta* , qui est long ; de *goutte* , *gutta* , qui est bref , ou de *goûte* , *gusta* à l'Impératif , qui est long , il y a toujours un coup , ou un appui , plus ou moins fort , plus ou moins long. Avez-vous quelque'autre difficulté sur nos Monosyllabes ?

A. » Non : & je comprend que si nous n'avions en François que de ces sortes de mots , notre prononciation auroit peu de difficultez.

B. Les Mots de deux syllabes sont de trois sortes par rapport à notre sujet. Ou ils *commencent* , ou ils *finissent* par le coup , ou ils le reçoivent dans chaque syllabe : *Non datur quartum*. Ils commencent par le coup lorsque la premiere est plus forte que la seconde , c'est à dire qu'elle porte sur deux consonnes qui se suivent , comme dans *bailli* , *bândeau* , *bârbier* , *bâtteau* , *bâlot* , *bârbot* , *cârré* , *cârdé* , *cârdan* , *dârdé* , *dânser* , *dârcir* , *fârdeau* , *fâllot* , *Mârgot* , *mônceau* , *môrceau* , *môcqué* , *mârqé* , *trôtter* , *frôtter* , *frôncer* , & generalement dans tous les mots armez de deux consonnes , dont la premiere termine la premiere syllabe , & la seconde commence l'autre. Cette regle est commune

mune à toutes les langues , parce que la Nature nous y mene & que la double consonne l'exige. C'est aussi une des grandes beautés de la Poésie Grecque , comme on peut le voir dans Homere , & un des principaux agrémens de la nôtre. C'est par-là que *Racine* & *Despréaux* commencèrent à donner à notre langue ce ton plein & harmonieux , qui n'est pas autrement fort commun à notre poésie. Je suis charmé , par exemple , de ce commencement de *Bérénice*.

*Arrêtons un moment ; la pômpe de ces lieux ,
Je le vois bien , Arsace , est nouvelle à tes yeux.*

Mais si la première syllabe se termine par une voyelle , la seconde comme finale reçoit le coup , surtout si elle se trouve armée d'une consonne finale. Ainsi dans *Agént* , *amánt* , *avánt* , *Emér* , *Emir* , *émail* , *ony'x* , *garánt* , *manánt* , *Labórs* , *Cabórs* , *Damin* , *Faquin* , *Jaquin* , *rival* , *rural* , le coup tombe sur la seconde , parce que notre Esprit , qui dirige nos organes , ayant devant soi deux syllabes à franchir , réserve l'effort de la voix pour celle qui

en

en demande le plus, parce qu'elle a plus de quantité.

A plus forte raison si la premiere n'a pour voyelle qu'un *e* féminin : auquel cas la derniere, qui ne peut être que masculine & par consequent plus forte, doit naturellement se charger du coup, ou de l'appui. C'est ce qu'on peut essayer dans les mots suivants, que j'allègue pour exemples entre mille, *bédéau*, *geméau*, *levain*, *leviér*, *refréin*, *rebórd*, *retóur*, *Nemóurs*, *dedáns*, *demáin*, *debórs*, où le coup ne peut tomber que sur la Syllabe la plus mâle & la plus pleine, c'est-à-dire sur la derniere.

Et supposé même que la premiere eût un *é* fermé, il n'auroit pas droit pour cela à la préférence, à moins que la seconde ne fût un *e* muet, ce qui est contre la supposition. Hors de là, toute autre syllabe masculine lui disputera le coup, comme dans *Gérard*, par exemple, *Léon*, *néant*, *Félix*, *Féron*, *Féret*, *Pécour*, *Fléaux*, *Préaux*, & une infinité d'autres. Ce qui vous montre, pour le dire en passant, que l'Accent prosodique n'est pas proprement l'accent imprimé. Un autre en a fait la remarque avant moi ; mais à présent vous en

voyez la démonstration ; car dans tous les mots que je viens d'énoncer , l'accent imprimé se trouve sur la première syllabe & doit s'y faire sentir ; mais l'accent prosodique est sur la seconde , qui comme finale demande plus d'appui , quoique je ne l'aye pas marqué.

A. » Mais ne peut-il pas arriver que
 » les deux syllabes d'un mot se trou-
 » vent , ou les mêmes , ou si sembla-
 » bles dans leur teneur , qu'il ne soit
 » pas possible d'y mettre de la différen-
 » ce , comme , par exemple , dans *Mé-*
 » *ré, géré, lézé, &c.*

B. Je vous loue de votre attention. En ce cas-là , il faut rendre à chacun ce qui lui appartient , & se partager également entre les deux Syllabes , puisqu'aussi bien nous en sommes avertis par l'égalité des Lettres , & par l'uniformité de l'accent. Ainsi il n'y aura point de mal de pezer également sur l'une & sur l'autre , sur-tout dans le discours ordinaire. Car il faut avouer que dans une prose soutenuë , & dans les vers principalement , il faut donner quelque chose à la finale. Mais si les accens varient , ce n'est plus la même chose , comme dans les participes *géné, fété, péché* ; où vous voyez bien que le
 Cir-

Circonflexe demande nécessairement plus d'appui.

A. » Passons , pour abrégé , aux » mots de deux Syllabes , augmentées » d'un e muet , comme font presque » tous nos féminins , *Amante* , *Courante* , *distante* , *aimée* , *vengée* , *rangée* , » & quelques masculins , *Monarque* , *Gendarme* , *Pilote* , *Créole* , &c.

B. Déjà vous devez favoir, fans que je vous le dise , que le coup & encore moins l'appui , dans ces fortes de mots , ne fauroit tomber sur la dernière syllabe , qui est féminine , ou plutôt muette ; il faut donc nécessairement que ce soit sur l'une des précédentes. Mais comme nous avons déjà remarqué , que la finale se trouvant muette , la voix se dédommage sur celle qui précède , qui est la seconde , c'est celle par conséquent qui doit recevoir le coup , si elle est breve , & l'appui si elle est longue. Voici quelques exemples des unes & des autres : *babille* , *ballotte* , *dorlotte* , *gargotte* , *commode* , *Camarde* , *langarde* , *Aubonne* , *Savonne* , *colonne* , *vendüe* , *vetüe* , *tortüe* , *Tenäre* , *Horáce* , *Homère* , *Virgile* , *Ovide* , &c.

Et à plus forte raison si la première est foible , c'est à dire féminine , com-

me dans *belétte*, *besogne*, *cerise*, *devine*; *femelle*, *semelle*, *Genève*, *Genèse*, *genisse*, *relève*, *reluise*, *retombe*, *pezante*, *pezée*, *pelée*, *revuë*, *revienne*, *devienne*, *retienne*, *retarde*, *repuisse*, *secrétte*; parce-que les deux extremes étant courtes, il faut bien que celle du milieu foutienne la voix.

Et supposé même que la première eût un *é* fermé, si la seconde est d'une construction plus forte, elle revendiquera l'accent prosodique, & comme pénultième, & comme plus forte que la précédente. C'est ce que vous allez fortir dans les exemples suivants, que je multiplierai à dessein pour vous accoutumer à une prononciation correcte: *aimée*, *aiguë*, *émane*, *échange*, *étrange*, *mésange*, *éloigne*, *détourne*, *détrémpe*, *défonce*, *défaute*, *détruite*, *Genoise*; *hérissé*, *féroce*, *féconde*, *mémoire*, *Neaume*, *peccante*, *périsse*, *croupisse*, *severe*, *sépère*, *céleste*, *réserve*, *déterre*, *réale*, *Zéphyre*, *médire*, &c.; où vous voyez l'accent aigu sur la première, & aussi le prosodique sur la seconde, que j'ai marqué exprès.

Avoûons pourtant qu'il y a certains mots où la première syllabe est si forte par le concours des consonnes, qu'el-

qu'elle le dispute à la seconde, & souvent l'emporte, sur-tout si la seconde est moins armée de consonnes: comme dans *Persée, percée, Pompée, Poppée, Barlée, gonflée, soufflée, bandée, dardée, bardée, fardée, gercée, lancée, tournée, fournée, versée, frappée, flanquée, tronquée, empire, respire, transpire*. Dans tous ces mots l'accent prosodique est sur la première, parce que la double consonne qu'elle rencontre, nous oblige à un plus grand effort de voix: ce qui n'arrive point si la consonne est simple, ou ne se prononce que simplement, comme dans *volée, ramée, vallée, flattée, vanille, troquée*, & où par conséquent la pénultième reprend ses droits, principalement en Poésie. *'Empire*, par exemple, & *respire* ont certainement le coup sur la première: mais à la fin d'un vers, l'appui tombe sur la seconde, qui demande un certain repos, relatif au *spondée* des Latins; comme dans ces vers:

Alexandre Severe après lui tint l'Empire:

Sous son gouvernement l'Etat enfin respire.

Car comme les vers graves, & sur-tout

les *Alexandrins* doivent être soutenus, & que la voyelle *i* n'est pas des plus pleines, on y supplée par l'appui de la voix. A tout prendre, ces fortes de vers, où la première des finales est forte par elle-même, & la seconde par le lieu qu'elle occupe, peuvent nous rappeler les *Spondées* des Latins & font un très-bon effet dans notre poésie; pourvu, prenez y garde, que les sons n'en soient pas uniformes & que la rime ne soit pas trop riche. Car *Empire*, par exemple, nom substantif, & *empire*, verbe neutre, ne feroient pas à mon gré une excellente rime, quoique *Marot* en eût fait cas; la raison en est que la variété est l'ame de la poésie: mais *empire* & *respire* riment fort bien, à cause des deux premières Syllabes qui y contrastent agréablement, sans préjudice de la finale; ce qui soit dit en passant.

A. » Je suis charmé de l'éloge que
 » vous venez de faire de la *variété*, à
 » propos de la rime. On pourroit bien
 » s'étendre là-dessus: mais revenons à
 » notre sujet; il me semble que nous
 » sommes parvenus aux mots de trois
 » Syllabes complètes.

B. C'est ici où notre Profodie com-
 mence

mence à devenir un peu scabreuse pour les Etrangers, aussi bien que pour nos Provinciaux; je parle de nos termes qui ont trois Syllabes sans *e* muet à la fin, comme *emmené, raisonné, envoyé, redonné, reflechi, &c.*

D'abord la dernière Syllabe est ici hors de cour & de procès, parceque d'une manière ou d'autre, étant finale, elle a besoin de quelque appui qui la distingue des féminins; à faute de quoi elle n'auroit qu'un son foible, dont notre langue ne s'accommode point. Et ne m'objectez pas que nous avons une infinité de mots qui en prose & en vers finissent par un *e* muet: ce cas-là est hors de la supposition; & d'ailleurs si vous y prenez garde, ces fortes de Syllabes ne sont presque pas comptées, puisqu'à la lettre elles sont surnuméraires dans nos vers & ne font qu'allonger la précédente, en lui donnant un appui un peu plus long qu'aux rimes masculines: ce qui en fait toute la différence. Ainsi la finale masculine *simple* est une vibration, & la finale féminine *simple*, un véritable appui. Donnons-en quelques exemples.

*Ne cherchant dans les vers ni cadence,
ni sôn,
Il s'en aille admirer le savoir de
Pradôn.*

Voilà le *coup* pour la masculine simple, & voici l'*appui* pour la féminine simple,

*Grand Roi, si jusqu'ici par un trait de
prudênce
J'ai demeuré pour Toi dans un humble
silênce.*

Vous avez trop d'oreille pour ne pas sentir combien ces deux sortes de rimes différent. Il est vrai qu'il y a aussi des rimes masculines qui sont *longues*, différentes de celles que j'ai nommé *simples*, comme celles-ci, par exemple;

*Et bien loin des Sergents, des Clercs
& du Palais,
Va chercher un repos qu'il ne trouva
jamais.*

ou celles-ci :

*De mes sonnets flatteurs laisser tout l'U-
nivers,
Et vendre au plus offrant mon encens
& mes vers.*

ou ces deux Pluriers;

*Si vous êtes sorti de ces Héros fameux,
Montrez-nous cette ardeur qu'on vit
briller en eux.*

Ces finales sont longues, quoique masculines, plus belles que les Masculines simples, *ceteris paribus*, & elles diffèrent peu à mon sens des féminines; à moins que celles-ci ne l'emportent encore sur les féminines simples, par cette même lettre qui fait leur Plurier & qui les rend encore plus longues; comme dans la Satire contre l'*Equivoque*:

*Fit en plus d'un pays aux villes désolées
Sous l'herbe en vain chercher leurs Eglises brûlées.*

Car *désolée* est long; mais *désolées* est encore plus long; ce qu'il faut bien observer, si vous avez dessein de vous former l'oreille & de parler un jour en public. Tout cela étant bien compris, venons maintenant à nos Trissyllabes.

On ne fauroit se dispenser de leur accorder quelque accent au moins pour la finale; quand ce seroit dans les plus doux, ou les plus simples de nos mots.

G 5 Qu'ils

Qu'ils finissent par une consonne, ou par une voyelle, substantif, adjectif, ou participe, toujours il faut quelque chose qui marque, quoique sans affectation. Ainsi nous prononçons *Cabaret*, *tabourét*, *fenouillét*, *amené*, *promené*, *ramené*. Où vous voyez que notre accent imprimé est venu au secours de l'accent prosodique; car nos Peres n'y mettoient rien, & les prononçoient pourtant comme nous. Ils écrivoient encore sous *Louis XII.* & *François I.* *donne* pour *donné*, & *donnee* pour *donnée*, comme on le voit dans nos vieilles Editions. A peine y a-t-il deux cents ans, qu'on crut, & avec raison sans doute, qu'il falloit distinguer pour les yeux sur le papier ce qu'on distinguoit pour l'oreille dans la prononciation. Ainsi notre *é* final masculin n'a reçu par grace son accent prosodique bien marqué, que pour n'être pas confondu avec l'*e* féminin. Mais cela n'empêche pas que dans les autres terminaisons, le même accent ne soit sous-entendu, c'est à dire, qu'il n'y ait une espece de coup, de vibration, ou d'appui selon les diverses finales que nous avons indiquées, quoiqu'il ne soit pas marqué. Seulement prenez garde
aux

aux *f*, & aux *x*, qui font le même effet; car ils allongent la dernière syllabe, & changent le *coup* en *appui*. Ainsi mettez quelque différence entre *Cabarét* & *Cabarêts*, *tabourét* & *tabourêts*, *boutefeu* & *boutefeux*, *Matelót* & *Matelôts*; c'est une grande illusion chez les Etrangers que de s'imaginer, comme ils font, que la plupart de nos lettres sont inutiles: ils jugent de ce qu'ils n'entendent point.

A. » Mais ce n'est pas là où gît la
» plus grande difficulté: on demande
» si l'accent prosodique ne tombe que
» sur la dernière syllabe; & s'il tombe
» ailleurs, sur laquelle des deux pré-
» cédentes?

B. La réponse est fort aisée. Ou les deux premières sont foibles, c'est à dire féminines, comme dans les mots suivants, *Général*, *généreux*, *relévé*, *retenu*, *révênu*, *chevélu*; auquel cas il est évident qu'il n'y a que la dernière qui soit susceptible de vibration.

Ou la seconde prend un *i* bref, comme dans *retiré*, *reviré*, *refilé*, *relié*, *repris*; ce qui ne change rien dans la prosodie.

Ou la première est plus forte que la seconde, comme dans ces mots; *émme-*
né,

né, ramené, prômené, mal-mené, pappelard, portefaix, pátelin, ravelin, échevin, Charlemont, Barlemont, Rougemont, Bellecourt, Tanneguy, Banneret, Rondelet, Fournieret, Tombereau, parvenu, maintenu, soutenu, dénué, substitut, institut, abstenu, contenu, prévenu, subvenir, & une infinité d'autres, où il est visible que la premiere syllabe reçoit le coup, aussi bien que la dernière.

*Ou la premiere est foible en comparaison de la seconde, qui se trouve armée d'une consonne, comme dans ces mots, Alençon, Valentin, Drelincourt, Agincourt, aguérri, avancé, agencé, ajoûrné, enfoncé, démenti, désémplici, acómpli, efflanqué, effronté, épérdu, repérdu, écarté, échappé, éclipsé, où il est aisé de sentir que ce n'est que la force des consonnes qui attire le coup sur la seconde. Car si la premiere est plus pleine, ou plus robuste, elle a toujours, *ceteris paribus*, le premier droit à l'accent prosodique. Ainsi nous prononçons 'Abraham, 'Absalon, 'Adoam, 'Alidor, 'Alicant, 'Alcoran, 'Artaban, Cádogan (quoiqu'il y ait des Anglois qui prononcent Cadógan) Málboroug, Scárboroug, Pómpadour, envoyé, engagé,*

*gagé, éncagé, énfumé, foúragé, foúr-
gonné, tránslaté, tránfigé, Bálaam, Bá-
laguier, Báratier, Cábaret, Tábouret,
Sánfonnet*; où vous voyez que dans
plusieurs de ces exemples la premiere
syllabe n'a d'autre avantage sur la se-
conde que d'exiger le *premier* effort,
à peu près comme à l'égard d'un pre-
mier fossé qu'il faut franchir par un
fault, sans préjudice d'un second, où
l'effort n'est plus si sensible; d'autant
plus que la Nature ne multiplie pas les
êtres sans nécessité.

A. » Mais si le mot est de trois syl-
» labes & demie, c'est à dire, qu'il soit
» augmenté d'un *e* féminin, comme
» dans *Allemande, Rosemonde, Rossi-*
» *nante*, ou dans les participes *avan-*
» *cée, agencée, éprouvée, &c.*; que faut-
» il faire ?

B. L'Inflexion du Feminin n'en
change point essentiellement la proso-
die; le coup ou l'appui reste toujours
sur la troisieme, sans préjudice des pré-
cédentes. Et pour ce qui est des deux
premieres, les principes ci-dessus vous
dirigent suffisamment. Dans *Alleman-*
de, par exemple, vous jugez bien que
des deux premieres, *Al* & *le*, c'est la
premiere qui exige le plus d'effort, &
com-

comme première & comme plus forte, & que la seconde n'est qu'un *e* féminin presque imperceptible. Il n'en est pas de même d'*Amaranthe*, où les deux premières sont à peu près égales, si ce n'est que l'une, qui commence le mot, a plus de droit que l'autre à recevoir le coup. Mais la vérité est que la voix se réserve pour la troisième, qui outre qu'elle a une consonne de plus, est la pénultième, dont je vous ai si souvent répété les droits. Mais si la seconde avoit sur la première l'avantage d'une double consonne, comme dans *Alexandre*, par exemple, il ne faudroit pas lui contester le coup : car dans *A*, il n'y a qu'une simple voyelle, qui par elle-même ne demande pas grand effort ; mais dans *lex* il y a 3 consonnes, celle qui commence la syllabe & l'*x*, qui la termine & qui vaut deux consonnes, & par conséquent cette seconde doit l'emporter sur la première ; & la 3^e sur la seconde, parce qu'elle est pénultième d'un *e* féminin & outre cela armée de 3 consonnes. Je dis la même chose des autres noms propres qui ont la même terminaison, *Polexandre*, *Periandre*, *Anaxandre*, *Ariszandre*. Mais s'il n'y a que la seconde
qui :

qui ait l'avantage de la duplicité dont il s'agit, elle a aussi le droit de fixer le coup, comme dans *préservée, réservée, regorgée, modéstie, Perystie, Théonville, horoscope, télescope, & autres semblables.*

A. » Mais n'y a-t-il pas des mots, » dont les trois syllabes sont également » fortes, comme, par exemple, *Cons-* » *tantin, argentin, serpentin, & au Fé-* » *minin, Constantine, argentine, ser-* » *pentine?*

B. Tous ces mots & autres semblables ne doivent point vous embarrasser; leurs syllabes sont toutes fortes: vous voyez la raison qui les rend égales; & ainsi quand vous leur donnerez à chacune un pareil effort de voix, vous ne pécherez point contre la prosodie.

Seulement il faut prendre garde, vous qui avez été élevé en Angleterre, que la prononciation des Anglois ne vous en impose. On peut dire, sans les offenser, qu'elle est un peu brusque. Ils aiment fort les *Dactyles*; leur langue en est toute pleine, & leur poésie, mécaniquement parlant, ne se soutient gueres que par-là: joignez-y l'élision & souvent la suppression des articles, les-

lesquels énervent & embarrassent si fort la nôtre. Je ne dis rien de leurs monosyllabes, source de tant de beautés.

A. „ A vous entendre, leur langue „ seroit plus *poétique*, que la Française !

B. La nôtre a ses avantages ; elle a de la douceur, de la clarté, & de l'harmonie ; mais la leur est plus forte & plus vive, plus Dactylienne, si vous me permettez l'expression, plus débarassée, & plus en état par conséquent de se passer de la *Rime*, dont la nôtre est comme enchainée de telle sorte, que nous ne saurions nous en affranchir sans retomber dans la prose. Au lieu que les Anglois en ayant secoué le joug, à la faveur de leurs avantages, ont plus approché que nous à cet égard de la liberté *Gréque & Romaine*. Je vous dis ma pensée sans prévention.

Pour revenir à leurs *Dactyles*, avez-vous pris garde qu'ils placent ordinairement le coup sur la première Syllabe, lors même qu'il ne s'agit d'aucun effort consonal ? Ainsi ils prononcent *Héretic*, *Dómeftic*, *charitable*, *gouvernable*, *Próvidence*. Vous voyez que leur

leur prosodie est assez différente de la nôtre, puisqu'elle en viole les premières règles; & voilà pourquoi je vous ai averti d'être sur vos gardes, quand vous tomberez sur certains mots qu'ils ne prononcent pas comme nous: Car ils dactylisent *Constantine*, *Serpentine*, *Térentine*, *Normandy*, &c. ce qui fait que bien souvent, quoique nous prononcions les mêmes mots, nous ne nous entendons pas les uns les autres.

Voilà en général ce que je pense sur l'*Accent prosodique*, fondé, comme vous voyez, sur la nature de nos organes par rapport à la variété des sons & au plus ou moins d'effort que demandent nos syllabes fortes ou faibles. Ce peu de principes vous meneront loin pour toutes sortes de mots. Je vous ai ennuyé, je le fais bien; mais enfin vous l'avez voulu.

A. » Ennuyez-moi toujours de même & ne m'épargnez pas, je vous prie, ni sur l'*Accent Imprimé*, ni sur la *Quantité Prosodique*.

II. De l'*Accent Imprimé*.

B. Les *Accents* n'ont été inventez & ensuite mis en usage, que pour faciliter la prosodie, ou aux enfans, ou aux Étrangers.

trangers. Nos plus anciens monumens tant Hébreux que Grecs & Latins n'en ont point. L'inscription de *Sigée*, qu'on dit être la plus ancienne de toutes, & qui va alternativement de la droite à la gauche & de la gauche à la droite, n'en a aucune trace. Les Marbres d'*Arundell* maintenant à Oxford, si antérieurs à notre Ere Chrétienne, sont tous gravez en lettres Capitales, & je n'ai point remarqué qu'une main téméraire ait ozé y en mettre. Le fameux Ms. d'*Alexandrie*, qui contient la Bible des LXX, le N. Testament, & les deux * Clémentines, le tout en lettres quarrées, n'a pas été à l'abri de cet attentat. Un certain Bibliothecaire, dont je tairai le nom, s'avisa de les y ajouter en quelques endroits; mais heureusement on ne le laissa pas achever. Nos vieux papiers de la Tour, tant Latins qu'Anglois & François, n'ont point d'accents. Rien n'est plus curieux que les *Loix Normandes* de *Guillaume le Conquerant*, publiées par le *Dr. Wilkins*; elles n'en ont pas plus que le reste. Enfin pour venir au tems des premières impressions Françaises, les *Cent Nouvelles*

* Les 2 Lettres de S. Clément.

les nouvelles, imprimées in 4^o. à Paris & dédiées à Louis XI, ou à Louis XII, mais sans date & en lettres Gothiques, n'ont pas la moindre trace d'accent. J'en ai remarqué quelques-uns dans les premières Edd. de Marôt & de Plutarque, mais tous les participes & les adjectifs féminins, comme donnée, amenée, empoisonnée, n'en ont point; ce ne fut, comme je l'ai dit, que vers le milieu du XVI. Siècle, qu'on commença à distinguer sur le papier l'é fermé de l'e muet: & ce n'est que peu à peu qu'on est venu enfin à en admettre jusqu'à trois, l'aigu, le grave & le circonflexe.

L'*Aigu*, pour marquer le coup sur tous ces é qui terminent la plupart de nos participes passifs, *aimé, loué, flatté,* & plusieurs de nos substantifs, *thé, café, poiré, bonté, santé, piété, &c.*

Le *Grave*, sur les è ouverts, parce qu'ils demandent une ouverture de bouche un peu plus grande, comme dans *après, succès, procès, abcès, décès, &c.*

Et enfin le *Circonflexe*, que nous n'avons admis que pour allonger la prononciation au défaut de l's, employée par nos Peres dans *Pasques, tasche, lasche, teste, feste, tempeste, closture, giste, fluste;*

fluste; mais que nous avons supprimée par complaisance pour les Etrangers & aussi pour nos enfans mêmes, à condition d'y conserver la quantité prosodique par un Circonflexe, qui y produit le même effet, sans induction à erreur. Ainsi nous écrivons assez généralement aujourd'hui, *Pâque, tâche; lâche, tête, fête, tempête, gîte, flûte, & autres* semblables: Ce qui est d'un secours infini pour toutes sortes de personnes & surtout pour les Etrangers. Car enfin la *Peine* n'est rien par elle-même, & le *Temps* est quelque chose de précieux. Pourquoi, dans certaines *Grammair*es †, ces longues listes de mots où l's se prononce, & ensuite de ceux où elle ne se prononce point? Faudra-t-il qu'un pauvre Provincial, ou un Etranger d'ingrate mémoire, passent une partie de leur jeunesse à apprendre par cœur toutes ces différences, qui ne sauroient être qu'ennuyeuses à la mort? Ne vaut-il pas mieux les délivrer une bonne fois de cet embarras, en supprimant l's dans tous les mots où elle est parfaitement inutile, pour la laisser seulement où elle est d'une absolue nécessité? A.

† Celle de notre *Boyer* par exemple.

A. » Pourquoi donc , en déclinant
 » vos *Noms* & en conjuguant vos *Ver-*
 » *bes* , laissez-vous des *s* , qui ne se pro-
 » noncent point ?

B. Il y a bien de la différence : l'*s*
 dans les *Noms* est la marque du plu-
 rier , & souvent elle se prononce ; &
 dans la conjugaison des *Verbes* elle est
 caractéristique de la seconde personne.
 Ainsi quand je conjugue , *J'aime* , tu
aimes , il *aime* , l'*s* montre à l'enfant &
 à l'Etranger qu'elle est essentielle à
 cette seconde personne ; & aussi il y a
 des cas où elle se prononce & dans les
noms & dans les *verbes* , savoir lorsqu'il
 suit une voyelle , au moins dans les
 vers & dans toute prose un peu soute-
 nuë. Ecoutez Racine dans sa *Thébaïde* ,

Nous étions ennemis dès la plus tendre
enfance ;
Que dis-je ? nous l'étions avant notre
naissance :

& plus bas ,

Le trône vous est dû , je n'en saurois
douter ,
Mais vous le renversez en voulant y
monter.

Si vous ne faites pas sentir l'*s* dans
étions

étions & le *z* dans *renversez*, vous y mettez un *hiatus* des plus defagréables. Mais une *s* qui ne se prononce jamais, de quelle utilité peut-elle être? En ferons-nous en Grammaire ce qu'on fait à la cour d'un *Page de présence*, toujours colloqué dans son coin, & morfondu d'oïfiveté?

Ainsi vous venez dans le bon temps; notre langue est à peu près *formée*; nos *accents* sont bien distinguez & jouent leur personnage très à propos; nos lettres *superflues* & *embarrassantes* sont à peu près bannies. Si vous avez quelques difficultez sur ces *accents*, il est tems de les proposer.

A. » Si j'ai bien compris votre pensée, nos accents ne sont qu'une espece d'*aide* à la véritable profodie.

B. Juste. La profodie est une chose réelle en elle-même, indépendamment de tout accent, & elle étend ses droits sur toutes sortes de syllabes; mais l'accent ne tombe que sur certaines voyelles, où les lecteurs pourroient se méprendre, faute d'attention, & donner dans un faux sens, en confondant, par exemple, *donne* avec *donné*; *cree* avec *créé*; *aveuglement* qui est un nom, avec *aveuglément*, qui est un adverbe; *repe-*
ter,

ter, qui est un mot bas, avec *répéter*; *différend* qui est un nom, avec *différent* qui est un verbe. Car du reste l'accent prosodique reste toujours, quoiqu'il ne soit par marqué. Prononcez, par exemple, *Cáharet*, *tábouret*, *báгноlet*, vous faites sentir le coup sur la premiere, & cependant sur le papier il n'y a point d'accent; si j'y en ai mis, ce n'est qu'un signe de ma façon pour vous faire entendre ma pensée. Dans *Infini*, encore, *Indien*, *indolent*, & generalement dans tous nos dactyles, nulle trace d'accent, comme vous voyez; cependant selon la prosodie le coup tombe sur la premiere, sous peine de se rendre ridicule autrement. Dans *modeste*, *moderne*, *terrestre*, nulle apparence d'accent; cependant l'oreille veut que le coup tombe sur la seconde, qui est la plus consonale, & tout lecteur qui le feroit tomber sur la premiere, ne sauroit se justifier d'*Anglicisme*. Ainsi la Prosodie n'est pas l'accent imprimé; mais voici le fait: C'est que notre *e* ayant été reconnu à la longue avoir 4 sons assez différents, *de*, *dé*, *dè*, *dê*, on a jugé à propos de les distinguer dans l'écriture, comme on les distingue dans la prononciation, &

& comme l'accent aigu sur nos *é* fermez, produit à peu près le même effet que le coup de la prosodie, on a confondu souvent ces deux choses. D'autant plus que nous avons quantité de mots, & entr'autres plusieurs *Dactyles*, où l'accent & la prosodie coïncident naturellement sur la première, comme *Emeric*, *L'cureuil*, *élevé*; mais ce n'est que par accident, & l'on pourroit même se dispenser d'y mettre un aigu, comme on s'en dispense dans les Capitales, *Etat*, *Eté*, *æstas*, *Erasme*, *Elie*, *Etoile*, par la raison qu'on ne sauroit les prononcer autrement sans faire violence à nos organes; & voilà pourquoi nous pouvons & nous devons même l'omettre par-tout où ce premier *e* est suivi d'un *x*, comme dans *exemt*, *exil*, *exilé*, *exclus*, *exemple*, & autres semblables. Nous avons encore d'autres *Dactyles*, où cet *é* se trouve, mais précédé d'une consonne, comme *détaché*, *dérobé*, *déroché*, *décoché*, où l'accent est plus nécessaire, je l'avouë, mais ce n'est pas en faveur de la prosodie que nous l'y mettons; car sur ce pié-là il faudroit le mettre sur la plupart des initiales, à la manière des Grecs; mais uniquement pour le distinguer

guer aux yeux de certains lecteurs, de l'e féminin. Car il peut fort bien arriver que cette première Syllabe, en une infinité de mots non-Dactyles, aura un aigu sur l'é & ne fera pourtant pas le point d'appui, parce que la syllabe suivante en demandera un plus fort. *Défaite* par exemple, a un aigu sur la première, & cependant c'est la seconde qui demande l'accent prosodique, qu'on ne marque point: *dérange*, *délustre*, *détourne*, *dégorge*, *démène*, *décrasse*, *déchire*, *dépece*, & une infinité d'autres, sont de ce genre. Vous voyez donc encore une fois que la Prosodie n'est pas proprement l'accent; mais que l'accent, tel que nous l'avons établi pour distinguer nos e les uns des autres, coïncide quelquefois avec la Prosodie, & quelquefois non.

A. » Mais en faveur des Etrangers &
 » nos Enfans même, dont on a tant
 » de peine à former la bouche, ne
 » pourroit-on pas avec le secours de
 » l'accent, marquer la vraie prosodie
 » sur toutes nos voyelles embarrassan-
 » tes, comme nous avons fait sur nos
 » é ? Il me semble qu'un habile hom-
 » me, un Académicien d'une oreille
 » délicate & éclairée, pourroit se char-

H

» ger

» ger de la commission, fixer notre
 » langue, & la garantir d'un abatar-
 » dissement que les Grecs & les Latins
 » n'ont que trop éprouvé. Les Anglois
 plus sages que nous à cet égard, ne
 l'ont-ils pas déjà fait, & M. Bayley
 entr'autres ne s'est-il pas immortalisé,
 en fixant dans son Dictionnaire la pro-
 nonciation de toutes les syllabes ambi-
 guës qui pourroient arrêter les lecteurs?
 Les François seroient-ils moins jaloux
 de la gloire de leur langue ?

B. C'est une affaire à proposer à Mrs.
 de l'Académie, & non pas à moi qui
 ne suis rien. Je vous dirai seulement,
 que s'ils ne le font pas à présent, que
 la langue est dans sa perfection, on le
 fera peutêtre pour eux dans quelques
 siècles, lorsque leur Empire sera déchu,
 ou inondé de nations Etrangères. Car
 enfin ils n'ont point de prophétie au-
 thentique qui leur en garantisse la sta-
 bilité. Les Poëtes ont beau amener *Ju-
 piter* sur la scene & lui faire dire avec
 emphase, comme dans Virgile,

Imperium sine fine dedi—

des Nations aguerries & irritées ne res-
 pectent gueres ces sortes d'oracles.
 L'Empire Romain, qui s'est vû autre-
 fois

fois n'avoit pour bornes que l'Océan, le Danube & l'Euphrate, est réduit maintenant à une espece d'Evêché, où l'on a perdu jusqu'à la véritable prononciation d'une langue, que les femmes du tems de Ciceron y prononçoient avec tant d'urbanité. Et pour ce qui est des *Grecs*, qui ont tant brillé, en leur tems, par le talent de la parole & par celui de l'oreille, vous savez ce qui leur est arrivé. Après avoir été subjuguez par les Romains, ils ont perdu peu à peu la vraie prononciation de l'ancien Grec, & depuis quelques siècles qu'ils sont devenus tout à fait esclaves, ils en ont fait un jargon à faire pitié.

A. » Comment ! n'ont-ils pas com-
 » me nous leurs livres Grecs, bien
 » moulez & bien accentuez ? Ne trou-
 » ve-t-on pas dans leurs Bibliothe-
 » ques, comme dans les nôtres, des
 » MSS. où il ne manque ni le moindre
 » esprit, ni le moindre accent ?

B. J'en conviens ; mais si dans la prononciation vous les suivez, ces misérables accents, vous estropierez la plus-part des mots. On ne voit point d'Accent sur les plus anciens MSS. que nous ayons. Ou n'en voit point dans

nos



nos Médailles les plus antiques: on n'en voit pas même sur les Monuments qui nous restent du VII. Siècle. C'est une preuve que c'est une invention du Moyen Age, *Medii ævi*, lorsque la véritable prononciation étoit déjà fort altérée, si elle n'étoit pas tout à fait perduë. Ce qu'il y a de certain, c'est que la profodie de ces accents trouble & dérange tout à fait la plus belle Poësie Gréque, de quelle espece qu'elle soit. Prenez un *Homere*, par exemple, & lisez en trois ou quatre vers conformément à ces tristes accents; si vous avez tant soit peu d'oreille, vous n'y pourrez pas tenir. J'en dis autant de leurs autres Poëtes & d'*Aristophane* en particulier. On ne fauroit le lire avec ces accents; Il y a plus de deux siècle que son premier Commentateur † s'en

† *Charl. Girard de Bourges*, dans son Commentaire sur le *Plutus* d'*Aristophane*: *Aristophanis Poetæ Comici Plutus, jam nunc & Latinus factus & Commentariis insuper sanè quàm utiliss. recens illustratus*, in 4^o. Parisiis apud *Weckel*, 1549. Le Livre est assez singulier en son genre; il est dédié à la Reine *Jeanne de Navarre*, fille de *Marguerite de Valois* & Mere d'*Henry IV.* Dans la Dédicace, qui est jolie, il la louë de son amour pour les *Lettres*, pour le *Latin* & surtout pour le *Grec*.

s'en est plaint. *Deinde certum est*, dit-il, *Atticos communem accentuum formam FASTIDIRE.* Mais ôtez les, ces malheureux accents, & scandez l'*Iliade*, comme vous faites l'*Enéide*, & vous serez tout surpris d'y voir renaître l'harmonie. S'il en faut croire les deux *Bentley*, l'Oncle & le Neveu, qui avoient tant de goût & tant d'oreille, ces insipides accents ont déguisé jusqu'à *Démosthène*, & nos plus grands Auteurs. Il n'y a pas même jusqu'aux *Apôtres*, qui n'ayent sujet de s'en plaindre, puisque quantité de leurs expressions, dont la prosodie est déterminée par l'autorité de Sophocle & d'Aristophane, se trouvent affoiblies & énervées par ces temeraires accents. Après cela fiez-vous à des Grammairiens du Bas Empire, qui s'avisent de fixer la prononciation d'une langue dix ou douze siècles après qu'elle a fleuri. Il faut régler ces sortes de choses dans le bon temps, & ce temps pour les Grecs, étoit le siècle d'*Alexandre*; pour les Romains, celui d'*Auguste*; pour la France, celui de *Louis XIV*, & pour l'Angleterre, le regne d'à présent, qui l'emporte évidemment sur tous les autres par la multitude d'expressions na-

turelles ou empruntées qu'elle a acquises , & qui ont toutes leur vraie profodie dans un *Dictionnaire* bien accentué.

A. » Mais d'où vient , je vous prie ,
 » que sans le secours des accents nous
 » avons aujourd'hui la vraie profodie
 » des *Romains* , & qu'avec des accents
 » admis depuis tant de siècles , nous
 » n'avons plus celle des *Grecs*.

B. Par la raison que les *Romains* se font contentez de l'harmonie de leur versification ; au lieu que les *Grecs* du moyen âge , répandus qu'ils étoient dans les Provinces de l'Empire, se font vus dans la triste nécessité d'y gagner leur vie en enseignant leur langue à des Etrangers , & pour la leur rendre plus accessible , d'avoir recours à ces infidèles accents , dans un tems où ils en avoient déjà perdu en grande partie le véritable usage , au lieu de le chercher dans les anciens Poètes, qu'ils avoient encore en bon nombre , & qui nous servent à présent pour nous diriger dans l'*admission* des véritables accents , comme aussi dans la *réjection* des mauvais ; car il faut convenir de bonne foi qu'il y en a de l'une & de l'autre sorte : la *Nature* même nous indique les plus forts.

A.

A. » Je vous entend ; vous con-
 » turez que dans quelques siècles, des
 » Grammairiens *barbares*, n'ayant d'au-
 » tre guide que la Prononciation de
 » leur temps, pourroient bien nous
 » donner, comme certaine, une proso-
 » die aussi absurde de la langue Fran-
 » çoise, que celle qui nous reste au-
 » jourd'hui des Grecs & qui a passé des
 » MSS. jusques dans nos Imprimez ; &
 » voilà pourquoi vous ne rejettez pas
 » absolument l'idée qui m'est venue
 » dans l'esprit, de la nécessité de *fixer*
 » la nôtre dès à présent, de peur de
 » pis.

B. La chose est d'autant plus facile,
 que nous sommes encore dans le bon
 temps, que l'ACADEMIE FRANÇOISE
 est dans son lustre, qu'elle a des Mem-
 bres très-éclairés & pleins de zèle pour
 la correction & pour la noblesse de
 leur langue. Et il ne faut pas m'objec-
 ter, que comme les bons Poètes du
 siècle d'*Auguste* nous ont conservé la
 vraie prosodie des Latins, les poésies
 immortelles du siècle de *Louis le Grand*
 nous conserveront aussi dans tous les
 âges la vraie prosodie Françoisé : le
 raisonnement seroit bon, si les vers
 Latins & les vers François avoient en-

tr'eux le même rapport, qu'ont effectivement les vers Latins avec les vers Grecs. Les nôtres sont composez d'un certain nombre de syllabes que l'on compte, mais que l'on ne peze pas; au lieu que ceux des Grecs & des Latins consistent en un certain nombre de piez tous différens, dont on peze les syllabes plustot qu'on ne les compte: ce qui est proprement le fonds & l'essence de leur versification; enforte que tout Homme de lettres, passablement instruit de leur prosodie, peut scander leurs différens vers: Mais en François vous m'excuserez; vous compterez les syllabes; mais dès qu'il fera question de les pezer & de les accentuer à la rigueur, je doute qu'il y ait beaucoup d'Etrangers & même de Provinciaux qui y réussissent. Si la chose étoit si facile, vous qui aimez notre langue & qui l'entendez si bien, vous ne m'auriez pas fait tant de questions sur l'article de la Prosodie.

A. » Je me félicite de vous avoir
 » jetté dans cette digression. Mais ayez
 » la bonté de m'expliquer encore plus
 » nettement ce que vous appelez *com-*
 » *pter* & *pezer* en fait de poésie.

B. Rien au monde de plus aisé. Si
 je

je vous remets entre les mains la valeur de 6 Liv. Sterling, en quelles especes que ce soit, je puis nommer cela une valeur *pezée, fixe & réglée*; mais si au lieu de cette valeur, je me contente de vous remettre entre les mains *six* pièces d'or ou d'argent, sans faire attention à leur poids, c'est ce que j'appelle *compter*; or il peut arriver que ces pièces-là, quoiqu'au nombre de six, se trouveront fort au dessous de la valeur précédente des six Liv. Sterling. Voilà une image de la Poësie ancienne comparée avec la nôtre. La Poësie Latine, que je ne distingue pas ici de la Gréque, est une valeur fixe, régulière, uniforme, toujours la même. Prenons par exemple les vers *Alexandrins*. Ils contiennent la valeur de 6 *Spondées*: Le dernier en est un de commande; le précédent un *Dactyle*, qui étant composé d'une longue & de deux brèves est de même valeur; & les quatre premiers peuvent être indistinctement ou *Spondées* ou *Dactyles*; ce qui pour le dire en passant, est une source de *combinaisons* différentes & par conséquent de *variété* & de *beauté* presque infinie: mais enfin la valeur intrinsèque y est toujours; c'est

ce que j'appelle *pezet*. En François votre serviteur; on vous promet 6 piez, je l'avouë, & en un sens on vous les donne, vous n'avez qu'à les compter, le nombre y est; mais le poids n'y est pas, & par conséquent la valeur y manque. Si vous y mettez un *Dactyle*, par exemple, vous le faites valoir trois Syllabes, c'est à dire, un pié & demi. Un *Iambe*, qui ne vaut qu'une breve & une longue, vous l'y faites valoir pour un Spondée; tous nos articles féminins & masculins, *le, ce, de, ne, se, la, ma, na, sa, ta*, y valent chacun une longue, c'est à dire, la moitié d'un Spondée: ainsi nulle valeur complete, réguliere, uniforme; le plus beau vers a toujours quelque endroit foible, & le second bien souvent trahit le premier: Je ne dis rien de la *Rime*, de peur de vous rappeler le *Fas-tidire* du Commentateur d'Aristophane. Comment voulez-vous donc qu'un Etranger scande des vers qui n'ont aucun poids certain, aucune régularité?

A. » Quelques *exemples* pourroient
» achever de me convaincre.

B. Des exemples; il n'y a qu'à ouvrir le premier poëte François, qui se présentera sous vos yeux: voici un

Boi-

Boileau ; je tombe sur la Satire IX. qui commence ainsi ;

*C'est à vous , mon Esprit , à qui je
veux parler ;
Vous avez des défauts que l'on ne peut
celer ;*

à qui je , font 3 Syllabes breves, qui ne fauroient valoir un *Dactyle*, ni un *Spondée*, & cependant on vous les donne pour un pié & demi, parce qu'on les compte & qu'on ne les peze pas ; où est l'évaluation ? Mais le second vers est encore plus foible ; QUE NE CELER sont trois autres breves, qui ne valent pas un pié réel, & qu'on vous donne pourtant pour un pié & demi. Mais ce qu'il y a de plus singulier dans cette poësie, c'est que le dernier pié au moins devroit soutenir le reste ; car il est établi dans *Homere*, dans *Virgile* & dans *Horace*, ajoutons même dans nos Poëtes François presque generalement, que le dernier pié des Alexandrins soit une espece de *Spondée*, qui soutienne la cadence, & à cet égard il faut rendre cette justice à *Boileau*, qu'il a été assez attentif à nous donner des vers bien remplis ; comme il les nomme lui-même ; & cependant en voici un qui

finit par un *Iambe*, c'est à dire une courte & une longue : car *cēler* est bref dans la première, & la suivante n'est longue que comme finale. Je ne dis pas que ce soit une faute dans le Poëte, il s'est servi d'une liberté que lui donnoit la Poësie de sa langue ; *u-tere concessis* : mais je suis fort trompé si ce n'est pas un défaut, ou du moins une imperfection dans la poësie de son siècle.

Racine de même dans *Bérénice*, Act. I. Sc. 4.

Enfin après un siège aussi cruel que lent,
ēl quē lent, qui finit le vers, fait un vrai *Dactyle*, qui ne vaut qu'un pié, & ici on vous le donne pour un pié & demi, sans aucun spondée. A la bonne heure, si c'étoit un plurier, on y trouveroit quelque espece de dédommagement. Encore une fois, je n'en veux point à l'Auteur, j'en veux uniquement à notre poësie. Dans l'*Andromaque* Act. II. 2. je trouve deux *iambes* qui tiennent la place de deux Spondées :

Ou ne dois-je imputer qu'à votre seul devoir.

L'hureux empressement qui vous porte à mē. voir ?

je

je pourrois multiplier ces exemples à l'infini; mais cela fuffit pour vous indiquer les défauts de notre Parnasse, & pour vous prouver ce que j'ai avancé, que nos syllabes y font comptées & nullement pezées. Quel est celui de nos accents François, qui vous embarrasse le plus?

A. » La grande difficulté qui me
 » reste ne regarde que l'é fermé : le
 » grave & le circonflexe ne tombant
 » que sur la dernière, ou sur la pé-
 » nultième, il est aisé de s'en apperce-
 » voir; & d'ailleurs on ne manque
 » guère à le placer où il faut : mais à
 » l'égard de l'e féminin & du mascu-
 » lin, comme nos Livres font presque
 » tous fautifs là-dessus, comment fe-
 » rai-je, moi, qui n'ai point vécu à
 » Paris, ni sur les bords de la Loire,
 » pour les distinguer? Je vois tous les
 » jours d'habiles gens qui en disputent.
 » Ne vous ai-je pas ouï dire à vous-
 » même, que feu *Monf. la Touche*,
 » votre illustre Maître, quoique vous
 » ne l'avez jamais vû, fut obligé d'é-
 » crire à Paris pour consulter des Aca-
 » demiciens sur quelques é difficiles,
 » qu'on pretendoit qu'il n'avoit pas
 » bien accentuez?

B.

B. J'ai eu quelque tems entre les mains l'original de cette consulte Grammaticale, avec la Réponse *e regione* de Mrs. les Abbez de *Dangeau* & *Tallement*, tous deux de l'Académie, & j'ai eu soin d'en tirer un extrait pour mon instruction particuliere, que je vous communiquerai en tems & lieu. Le meilleur conseil que je puisse vous donner, en attendant, sur cet article, c'est de vous attacher aux auteurs qui ont veillé à la ponctuation & à la correction de leurs Ouvrages. Et entre ceux-là je ne puis me dispenser de vous nommer ce même Mr. *la Touche*, dont la Science Grammaticale n'a été contestée de personne, & néanmoins c'étoit le moindre des attributs de ce vertueux Exilé. Sa Grammaire † s'est imprimée si souvent & répandue avec tant de succès, que le P. *Buffier* lui-même, tout habile qu'il étoit, n'a pû lui refuser de justes éloges. Je joins à Mr. *la Touche* son genereux *Approbateur*. Ajoutez-y M. *Restaut*, qui vient de nous donner la 5^e Edition de son exacte Grammaire : Ne négligez pas
non

† *L'Art de bien parler François*, en 2 Tom. 5^e. Ed. à Amst.

non plus le N. Testament de Berlin. Mais sur-tout n'oubliez pas l'excellent Abbé D'Olivet : mocquez vous des railleries dont le Cautique *des Fontaines* a prétendu abimer les-remarques sur Racine. Il s'agit ici des Accents ; or dans toutes les productions de l'Académicien , qui ne sont pas en petit nombre , il n'y a pas un accent , à mon avis , qui soit marqué de travers. Ses *Philippiques* & ses *Catilinaires* de la dernière Edition , entr'autres , sont un bijou en ce genre , que vous ne devez pas vous refuser. Mais comme vous pourriez m'objecter , que ces livres ne contiennent pas tous nos mots , en voici un qui vous servira de Répertoire complet à cet égard ; C'est le *Dictionnaire* de Danet , *François - Latin* , livre d'ailleurs si nécessaire , où vous trouverez la décision de tous les cas , puisqu'il renferme universellement tous nos termes bien accentuez. Il est vrai que l'ayant composé pour le tems où il vivoit & pour les Enfans , il n'a pas cru devoir supprimer les s inutiles ; mais à chaque mot tant soit peu scabreux , il avertit de la vraie prononciation : ce qui suffit à vos besoins.

III. De la *Quantité*.

A. » 'entend ; mais la *Quantité* qui
 » a tant de rapport à la Profodie, com-
 » ment la réglerons-nous ?

B. Mr. l'Abbé D'Olivet a déjà traité cette matiere, & parcouru avec beaucoup d'exactitude les différentes terminaisons de nos Syllabes, en assignant à chacune ou la *longueur*, ou la *brièveté*, ou l'*entre-deux*, qui leur convient : vous n'attendez pas de moi, que je vous transcrive ici tout cela ?

A. » Non ; mais comme sur la *pro-*
 » *sodie* vous m'avez communiqué des
 » ouvertures qui me sont nouvelles,
 » donnez-moi aussi sur la *quantité*
 » quelques idées générales, que je
 » puisse retenir facilement.

B. Les *Latins* & les *Grecs* ont partagé leurs syllabes en *longues* & *breves*, selon le besoin qu'ils en avoient dans leur Poësie ; mais pour Nous, qui ne peuzons pas les nôtres, nous pouvons les envisager sous une repartition plus nombreuse.

Il me semble donc que nous avons quatre ou cinq sortes de Syllabes ; des syllabes *simples* & des syllabes *composées* ; des syllabes *longues* & des syllabes
bre-

breves, & enfin des syllabes, qu'on me permettra de nommer *brévissimes*; ce sont nos *e* féminins, lors qu'ils terminent le mot.

Je nomme ici Prosodiquement une Syllabe *simple*, celle qui par sa nature ou par sa construction n'exige aucun effort de voix, & telles sont toutes celles qui sont terminées par la voyelle même qui en modifie le son, sans accent grave, ou circonflexe, comme par exemple, *ba, bé, bi, bo, bu, ga, gué, gui, go, gu*; & autres semblables, soit qu'elles commencent par une consonne, ou par deux consonnes ou par une simple voyelle: comme *a-yant, a-yez, avoir, lavoir, razer, manoir, néant, tirant, logeant, créant, préaux, prévient, travers, frier, trier, broyer*; Je les nomme *simples* par la construction, parce que la voyelle unique qui les forme dans plusieurs mots, ou la consonne ou les deux consonnes qui les commencent, ne les rendent ni plus longues, ni plus courtes. Ainsi je compte comme *simples* toutes ces premières Syllabes, qui n'exigent ni effort de voix, ni appui sensible, comme *Ado-am, Ama-leck, Abimé-leck, Ama-ranthe, Rava-nel, ana-theme, étudi-*

étudi-er, *péné-trer*, *ga-rentir*, *lou-voyer*, *gué-rir*, *gé-rer*, *fa-né*, *tou-ché*, & une infinité d'autres semblables. Generalement toutes ces syllabes sont assez courtes; excepté celles qui sont marquées d'un accent aigu, desquelles on peut faire une classe particuliere, & les considerer si l'on veut comme moyennes, c'est à dire, ni trop longues, ni trop breves. Car si elles étoient *longues*, elles seroient égales à nos *è* graves & à nos *ê* circonflexes, ce qui confondroit deux quantitez très-distinctes; & si elles étoient *courtes*, elle ne différoient pas de nos *e* féminins, & il n'y auroit nulle différence entre les deux Syllabes de chacun de ces mots, *levé*, *semé*, *gelé*, *pelé*, *selé*; ce qui est absurde.

Je nomme Syllabe *composée*, celle qui par sa nature ou par sa construction exige un plus grand effort de voix que les précédentes; & telles sont toutes celles qui sont terminées par une consonne, lorsqu'il en suit une autre pour la Syllabe suivante, comme *poste*, *leste*, *pompe*, *modeste*, *Evandre*, *Anaxandre*, *Ange*, *range*, *fange*, *trompe*, *rompre*; & ici je ne répéterai point ce que j'en ai dit.

Il suffit de remarquer que ces Syllabes composées sont les plus fortes que nous ayons dans toutes fortes de langues, parceque nos organes y sont chargez non seulement d'exprimer la voyelle qui forme la Syllabe, mais encore la consonne qui la termine, sans préjudice de la nouvelle consonne qui suit. Pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à faire prononcer à un homme qui begaye les mots de *pompe*, de *Constantin*, d'*Apostolique* & autres semblables, & vous verrez qu'ordinairement il hésitera aux expressions les plus consonales. Qu'on me pardonne ce terme; je m'en sers pour abrégé, & non par affectation. Mais c'est cet effort même de nos organes, qui remplit la bouche, qui flatte l'oreille & qui donne à notre poésie ce ton mâle & sonore dont elle a tant de besoin. C'est ici où *Homere* a véritablement triomphé, & où *Virgile* a laissé bien loin derrière lui tous ses foibles Imitateurs. J'ose dire qu'il a imité jusqu'à la *danse* même, dans sa poésie, lorsqu'il en a parlé; je me souviens qu'un de mes Eleves dès l'âge de 7 ans ne pouvoit se laisser d'admirer ce vers :

Saltantes Satyros imitabitur Alphestheus. Pour

Pour revenir à notre sujet, toutes ces Syllabes fortes reçoivent l'accent prosodique & sont censées longues chez les Grecs & les Romains, parce qu'on suppose, ce qui est très-naturel, que l'addition de la consonne qui les termine, leur donne plus de poids & par conséquent plus de quantité. Cependant en François elles ne fauroient à la rigueur être qualifiées longues, parce que nos organes, ayant à surmonter l'opposition de leurs consonnes, imitent en quelque sorte le coursier généreux, qui franchit le fossé ou la barrière qu'on lui oppose, avec une impétuosité suffisante pour s'en tirer avec honneur. Ainsi nous prononçons *arbre*, *marbre*, *farce*, *force*, *entorce*, *pompe*, *trömpe*, *römpe*, *lëste*, *vëste*, *modëste*, *burlësqüe*, *schisme*, *prisme*, *mösqüe*, *tröcquée*, *föndüe*, *töndue*, *bëlle*, *nouvëlle*, *cervëlle*, *haridëlle*, avec une espece de rapidité, qui réveille l'esprit & la voix. Mais il ne faut rien affecter : car notre langue est ennemie de toute espece d'affectation, cantillation, pezanteur, ou monotonie lasfante.

Il y a seulement une petite observation à faire pour les Commençans, à
l'é-

l'égard de certains mots où deux consonnes se suivent, comme dans *table*, *rable*, *fable*, *foible*, *poutre*, *coudre*, *moudre*, *foudre*, *fydre*, *fybre*; c'est que tous ces mots & autres semblables, dont on trouvera la quantité dans la *Prosodie* de Mr. D'Olivet, ne sont point compris dans ma règle; je parle des Syllabes qui finissent par une consonne; & ici, dans tous ces mots, c'est une voyelle ou une diphongue qui termine la première Syllabe; ce qui les met hors de notre cas.

Une autre observation plus essentielle, c'est que les deux consonnes que je suppose dans un mot, dont l'une termine la première Syllabe & l'autre en commence une autre, peuvent être différentes, ou les mêmes; elles sont différentes dans tous les exemples qu'on a allégués; comme *faſte*, *leſte*, *tordre*, *fondre*, *juſte*; mais elles sont les mêmes dans *marre*, *terre*, *torride*, *fuſſe*, *froiſſe*, *liſſe*, *meſſe*, & une infinité d'autres. Dans les mots où ces consonnes diffèrent, je m'imagine que l'expression en est toujours prompte, comme on en peut juger par les exemples ci-deſſus: mais dans les mots où elles sont les mêmes, il faut distinguer.

Si

Si ce sont 2 *rr*, par exemple, comme cette consonne est fort trainante, la Syllabe est longue : Ainsi nous prononçons *Mãrrons*, *amãrrer*, *ërre*, *tërre*, *attërre*, *guërre*, *pariërre*, *fërre*, *sërre*, *resërre*, *ensërre*, *desërre*, *entërre*, *deiërre* : Je ne sache pas d'exceptions à cette règle. Si ce sont deux *tt*, c'est tout le contraire ; la Syllabe est toujours rapide : comme dans *tëtte*, *pãtte*, *nëtte*, *bötte*, *bütte*, *jëtte*, *guëtte*, *lancëtte*, *sönnette*, *grötte*, *mötte*, *trötte*, *frötte* ; Nulle exception à cet égard. Mais si ce sont deux *ss*, il faut convenir que la rapidité n'y est pas toujours. Dans *Princesse*, par exemple, la seconde est courte ; & dans *Déesse* elle est longue, ou pour donner plus de poids au caractère que le mot exprime, ou pour mieux distinguer la seconde voyelle de la première, qui autrement se mangeroit. *Grässe* encore, féminin de *grās*, est rapide, pour le distinguer de *Grâce*, qui est long ; mais *graisse*, nom substantif, est long, pour le distinguer de la *Grèce*, qui est rapide. *Fesser* encore est bref & même féminin, mais la même Syllabe est longue dans *confesser*, conformément à la gravité du mot & de la chose même. On peut

peut voir les autres dans la *Prosodie* de l'excellent Académicien que j'ai tant de fois cité. Ici je me contente de vous indiquer les principes généraux que je vous croi nécessaires. Souvenez vous donc que toutes ces voyelles consonales, dont il s'agit, sont fortes & rapides pour la plupart, excepté les deux *rr* qui sont toujours longues, & quelques *ss* doubles, qui le sont aussi, mais rarement.

Je dis en second lieu que nous avons des Syllabes *longues* & des Syllabes *breves* : *Longues*, lors même qu'il n'y a ni composition, ni consonnalité. Vous comprenez ce que je veux dire, savoir lorsqu'il n'y a ni accent grave, ni circonflexe, ni double consonne, qui y mette de la longueur. Car à l'égard de l'accent grave sur nos *e*, il est manifeste qu'il les rend longs, & encore plus le circonflexe; dont toutes nos voyelles sont susceptibles. Car en écrivant *âne*, *gêne*, *cône*, *gîte*, *flûte*, il est manifeste que tout cela est allongé, aussi bien que tous ces mots où nous mettons un grave, comme *près*, *après*, *auprès*, *exprès*, *excès*, *procès*, *decès*, *succès*, *progrès*, *abcès* : Vous m'avez déjà dit que vous n'aviez aucune difficulté là-dessus. Reste

Reste donc ces fortes de Syllabes, qui demandent un appui par elles-mêmes, sans concurrence d'accent ou de consonne subséquente. Sur quoi je vous dirai ma pensée naïvement ; c'est qu'il y en a peu de ce caractère. Généralement parlant, nos Syllabes simples ne sont ni longues, ni fortes.

Nos voyelles, lorsqu'elles forment une Syllabe par elles-mêmes, ont très-peu de quantité, *ayant, amant, amour, adroit, ami, amaranthe*; ou lorsqu'elles sont précédées d'une consonne, comme *badin, badault, bidet, béant, dodu, divers, duvet, Pradon, Cotin, Baif, manant, talent, volant, véritable*. Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'elles ont quelque teneur, qu'elles ne sont point obscures, & que par la variété de leurs adjointes elles sont assez susceptibles d'harmonie : *Alidor, Alifès, Aléandre, Alexis, Aloès, &c.*

Cependant il y en a de *longues* : mais comment le sont-elles devenues ? c'est ce qu'il faut examiner.

Premièrement par *Etymologie*. L'âme, par exemple, cette excellente partie de nous mêmes, est long, & cela est dans l'ordre. Il vient d'*anima*, qui est de trois Syllabes, qui par abréviation se font

font réduites à deux ; mais comme nos Peres écrivoient *asme*, peu à peu on a encore supprimé l'*s*, & on a écrit *âme*, fauf à la dédommager par l'appui qu'on a trouvé à propos d'y conferver, fans le marquer.

En fecond lieu, par *Distinction* : comme ici, par exemple, fi on prononçoit l'*ame*, anima, comme on prononce une *lame* d'épée, qui vient de *lamina*, il n'y auroit point de distinction. Ainfi on est convenu tacitement, mais raifonnablement, que le premier auroit l'*appui*, & l'autre fimplement le *coup*. Le *Matin* encore, qui est la premiere partie du jour, est bref, parce qu'il n'y a rien dans le mot, qui exige appui ou effort ; mais le *Mâtin*, en parlant d'un Dogue, en doit être diftingué, & voilà pourquoi nous y mettons un circonflexe pour les Enfans & les Etrangers, qui autrement ne manqueroient pas de les confondre.

En troisieme lieu, par *Comparaison* avec la fyllabe voisine : Je m'explique. Si les deux ou les trois premieres fyllabes qui commencent un mot font également fimples par leur construction, il est visible que leur quantité doit être la même ; comme par exemple dans

I Caba-

Cabaret, tabouret, baignolet, Amaranthe, Amalafonte, amadou, avitailler, adorer, il est évident que les deux, ou les trois premières Syllabes de ces mots n'ont aucun avantage intrinsèque les unes sur les autres, & que par conséquent la quantité en doit être à peu près égale : mais si ces premières syllabes diffèrent ou par la construction, ou par les diphtongues, ou par le nombre des lettres, en ce cas-là la différence de la construction en met aussi dans la quantité. *Ne m'appellez plus Nahomi*, disoit une illustre Israélite, *mais appelez-moi Mara*; ces deux dernières Syllabes n'ont rien que de simple, & par conséquent elles sont égales; mais si à l'une ou à l'autre vous ajoutez quelque lettre qui y mette de la différence, la quantité longue ou forte tombera nécessairement du côté de l'addition. Ainsi dans *Marāud*, par exemple, la diphtongue *au* jointe avec le *d* rendra longue la seconde Syllabe & la première courte : dans *marāis* de même, parce qu'il y a une *s* qui allonge toutes les finales. Dans *Mārāndihā* encore, tout est égal; ainsi nulle différence pour la quantité; mais dans *Minotāure*, il y a une diphtongue qui s'y distin-

distingue & qui par conséquent reçoit l'appui, d'autant plus qu'elle est pénultième d'une syllabe muette & obscure. Un *sot*, un *seau*, & un *sault* sont trois monosyllabes à peu près du même son; mais le premier est court, parce qu'il n'a rien dans sa construction qui ait droit de l'allonger: mais *seau* est un peu plus long, parce qu'il a une diphtongue; & le dernier encore plus long, parce qu'outre la diphtongue, il y a une *l* & un *t*, qu'on n'y prononce pas, il est vrai, mais qu'on fait sentir en quelque sorte par un appui raisonnable. *Heureux* est de deux syllabes à peu près égales, excepté l'*x* qui termine la seconde; donc il emporte l'appui de son côté. Dans *perversité*, les deux premières sont égales; double consonne à la fin de chacune; mais dans *diversité*, si la première est simple, la seconde est forte: & dans *hiver*, *revers*, *divers*, la dernière est longue. Ainsi en comparant les syllabes, on rend à chacun le sien.

En quatrième lieu, par droit de *Pluralité*. C'est à dire que tous les Pluriels sont longs universellement, dans les *noms*, dans les *verbes*, dans les *articles*, en un mot dans toute expression

qui en est susceptible. J'ai déjà indiqué le Principe, mais il y faut revenir & en faveur des Etrangers & en faveur de nos Provinciaux, qui le plus souvent n'observent ni syntaxe, ni prosodie. Mais comme la chose est claire, je ne m'y arrêterai pas : vous savez aussi bien que moi, qu'il y a de la différence entre *le Roi*, & *les Rois*, *le Duc* & *les Ducs*, *le roc* & *les rocs*; on ne prononce pas l'*s*, il est vrai, mais on la fait sentir par un petit allongement sans affectation. Dans les singuliers même, qui se terminent par une *s* ou par un *x*, ce qui revient au même, il faut un appui. Un *poù* est bref, mais *le pōux* est long : *doüceur* est bref dans la première, mais *doûx* est long ; le *foü* est bref, mais *du foûx*, sorte d'arbre, est long ; comme aussi *faïx*, *portefaïx*, *hureûx*, *fameûx*, *joyeûx*. Enfin dans les verbes, les pluriels sont toujours longs, n'en déplaît aux Etrangers, qui nous reprochent tous les jours nos lettres prétendues inutiles. Ils ne font au fait, ni de notre syntaxe, ni de notre prosodie ; nos *s* sont caractéristiques & allongent ; & nos *n* avec le *t* final marquent les pluriels & donnent l'appui ; il *aï-me* est bref, ils *aïment* est long ; je dis.

la

la même chose par rapport à *il aimoit* & ils *aimoient*, & ainsi de tous leurs semblables: *Intelligenti pauca.*

A. » Ici permettez-moi de vous interrompre; je comprend parfaitement bien qu'y ayant de la *différence* dans le sens entre le singulier & le pluriel des Verbes, il faut aussi qu'il y en ait & dans la *prononciation* & dans l'*Orthographe*: mais il me vient un scrupule au sujet de certains Verbes, dont le *Prétérit* est tout comme le *Présent*. Car nous disons au *Présent*, *Je finis, tu finis, il finit*, & au *Prétérit*, de même, comment ferai-je pour les distinguer?

B. Comme les Romains fesoient pour distinguer la 3^e personne du *Présent* de la 3^e personne du *Prétérit* en un petit nombre de Verbes: comme dans *venit* & *legit*, c'est à dire par la *quantité*, si c'étoit en vers; & par le *sens* & la construction de la phrase entière, si c'étoit en prose. Quand *Penelope*, dans *Ovide*, écrit à *Ulysse*:

Nil mihi rescribas ut tamen, ipse veni.

Ce vers est un *Pentametre*: ainsi la pénultième doit être brève; donc *ē* est à l'Impératif. *Je ne vous écris pas.*

celle-ci, dit-elle, pour avoir des réponses ; c'est vous même que j'attends, mon cher Ulyffe. Mais quand Jules-César, dans un de ses Triomphes fit écrire sur la rouë de son Char, *veni, vidi, vici*, l'Impératif n'a que faire là, *vēni* est dans le même temps que les deux autres verbes, savoir au *Prétérit*, & ils expriment ensemble le prompt succès de son expédition contre Pharnace. De même par le sens on distinguera aisément *lēgit*, il lit, de *lēgit*, il a lu, & *vēnit*, il vient, de *vēnit*, il est venu. D'autres, comme *Vossius* & *Fabricius*, pour les distinguer, mettent un aigu sur le *Prétérit*, & rien sur le *Présent*, ce que je ne saurois blâmer ; car enfin on écrit pour se faire entendre & non pour tenir en suspens les lecteurs. Vous de même, si cette différence vous arrête, dites pour le *Présent*, sans trop appuyer, Je *finis*, tu *finis*, il *finit* : & pour le *Prétérit* en appuyant, Je *finîs*, tu *finîs*, il *finît* : car pour le *Plurier*, il se distingue assez de lui même, nous *finîmes*, vous *finîtes*, ils *finîrent*. Il y a encore quelques autres Verbes qui ont leurs singularitez ; mais l'habile *Danet* vous les conjuguera tous à la fin de son Dictionnaire, si vous n'aimez mieux
les

les étudier dans *Restaut*, qui, comme le dernier, a encheri sur les autres.

A. » Je n'ai plus qu'une difficulté
 » sur la bizarrerie de notre langue :
 » pourquoi certaines syllabes, que vous
 » nommez *simples*, sont-elles longues,
 » comme *tare, rare, mare, ame, tuë,*
 » *vuë, nuë, cruë, scuë, rue, Die, mie,*
 » *fie, trie* & une infinité de semblables ;
 » tandis que d'autres, qui sont *compo-*
 » *sées*, comme *arbre, marbre, tordre,*
 » *ordre*, ne sont que *rapides* & passent
 » même pour breves parmi nous ? Ne
 » seroit-il pas plus naturel de propor-
 » tionner la quantité de la Prosodie à
 » la quantité litterale ?

B. Votre difficulté me conduit à mon *cinquieme* & dernier principe : c'est que la plus part de nos Syllabes longues ne deviennent telles que par le droit *des finales*, ou plustot des *pénultiemes*, si vous comptez l'*e* muet pour une syllabe. Et ce principe est vrai dans les grands mots comme dans les petits. Dans *adorer*, par exemple, *vénérer, régir, instruit, conduit, réduit, reluit, vénal, liberal, triomphal*, dans tous ces mots, dis-je, on ne sent pas qu'il y ait une syllabe longue proprement dite ; mais la *pénultieme* le fera dans tous

les exemples qui suivent , parce que la voix n'ayant point de prise sur l'e muet, se dédomagera sur la précédente: *Toi que Jupiter même adôre; Toi que mon cœur vénère; Toi qui l'as si bien régîe; Toi qui es né pour nous instruire, pour nous conduire, &c. Le Soleil commence à reluïre; les charges sont devenues vénâles; Du bien d'autrui nos mains sont liberâles: Grand Prince, recevez de nos mains cette couronne triomphâle.* Tel est le droit naturel, à mon avis, de la *Pénultieme*, sur-tout en Poësie & dans un discours grave.

Pour ce qui est de ces autres mots, qui n'ont guere qu'une Syllabe, comme *târe, râre, mâre*, & que vous voudriez qu'ils fussent courts par rapport à d'autres plus grands, que vous voudriez qu'ils fussent longs; c'est tout le contraire. Quand nos mots ne sont que simples, petits, & avec cela terminez par un *e* obscur, il est naturel de leur prêter charitablement quelque espece de poids qui les soutienne; & c'est ce que nous fêsons dans tous ces mots que vous venez d'articuler, *tûë, sÿë, crûë, vÿë, vâse, câse, râse*; parce qu'autrement la prononciation en feroit si mince, qu'elle feroit pitié. Mais
cette

cette raison ne subsiste plus dès qu'il se présente à nos organes deux ou trois consonnes à franchir : & voilà pourquoi , dans *fräppe* , *jäppe* , *träppe* , la pénultieme n'est rapide qu'en conséquence de ces mêmes lettres , qui selon vous devroient l'allonger. Vous voudriez , dites-vous , qu'on réglât la *quantité* Prosodique sur la *quantité* litterale ? Vous me faites souvenir d'un jeune homme , qui se picquoit de poésie , & qui pour faire croire à ses amis , qui en souffroient vers les Equinoxes , qu'aucun de ses vers ne manquoit de piez , leur disoit assez plaisamment , *Qu'il les avoit tous mesurez avec une ficelle*. Ainsi vous voudriez qu'on prononçât gravement & pesamment *ordre* , *mordre* , *tordre* , *arbre* , *marbre* , *târde* , & sans doute aussi *poulârde* , *moutârde* , *langârde* , *babillârde*. — Si c'est-là votre pensée , je vous dirai pour votre consolation , que vous avez pour vous une grande partie du *Dauphiné* , toute la *Savoie* universellement , tout le petit peuple de *Geneve* & du pays de *Vaux* , les Comtez de *Neuchatel* & de *Vallengin* , & enfin toute la liziere du *Mont Jura* jusqu'à *Porentru*—
A.

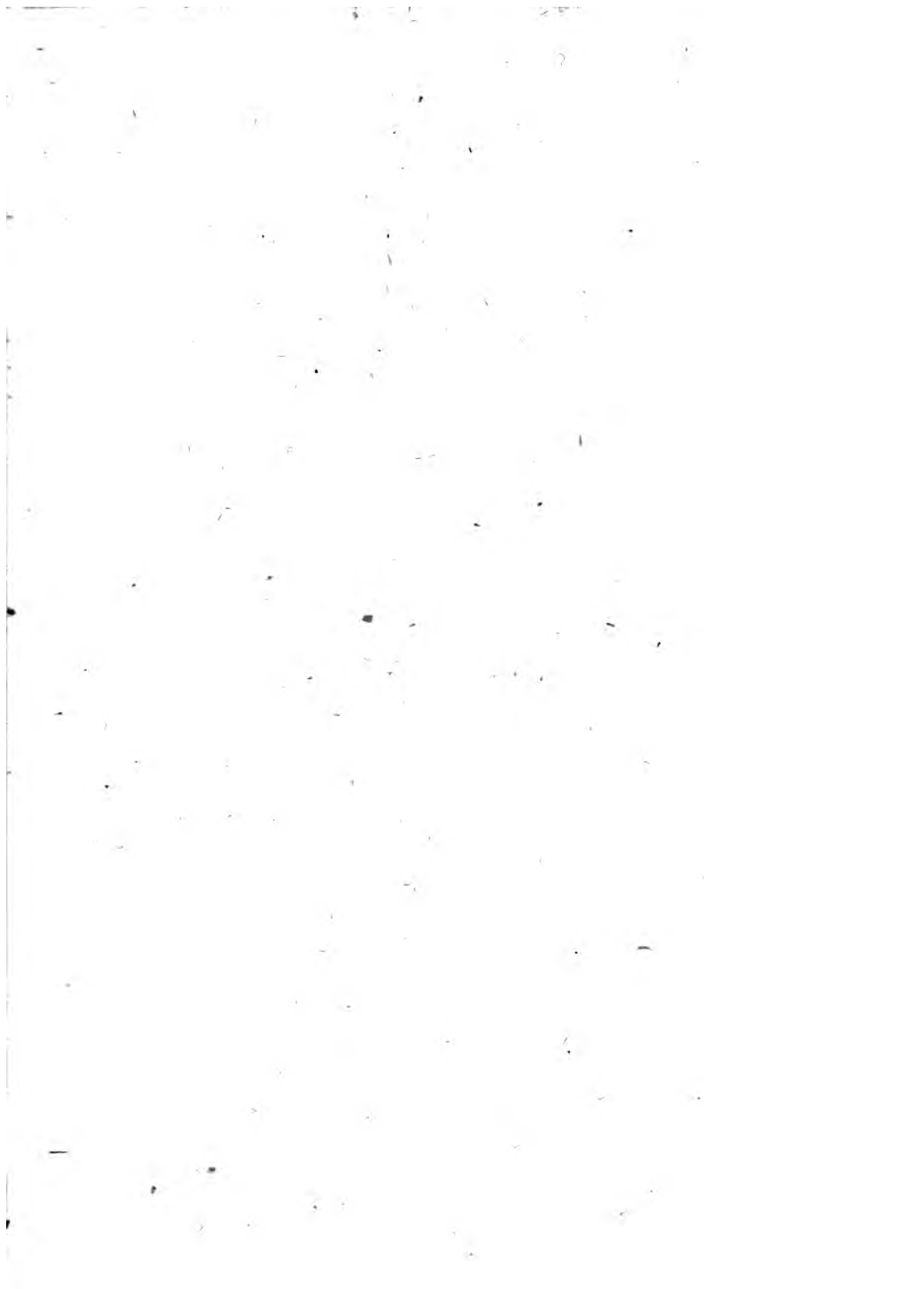
A. » Je suis charmé que mes scru-
» pules vous divertissent; j'y gagne
» plus que vous.

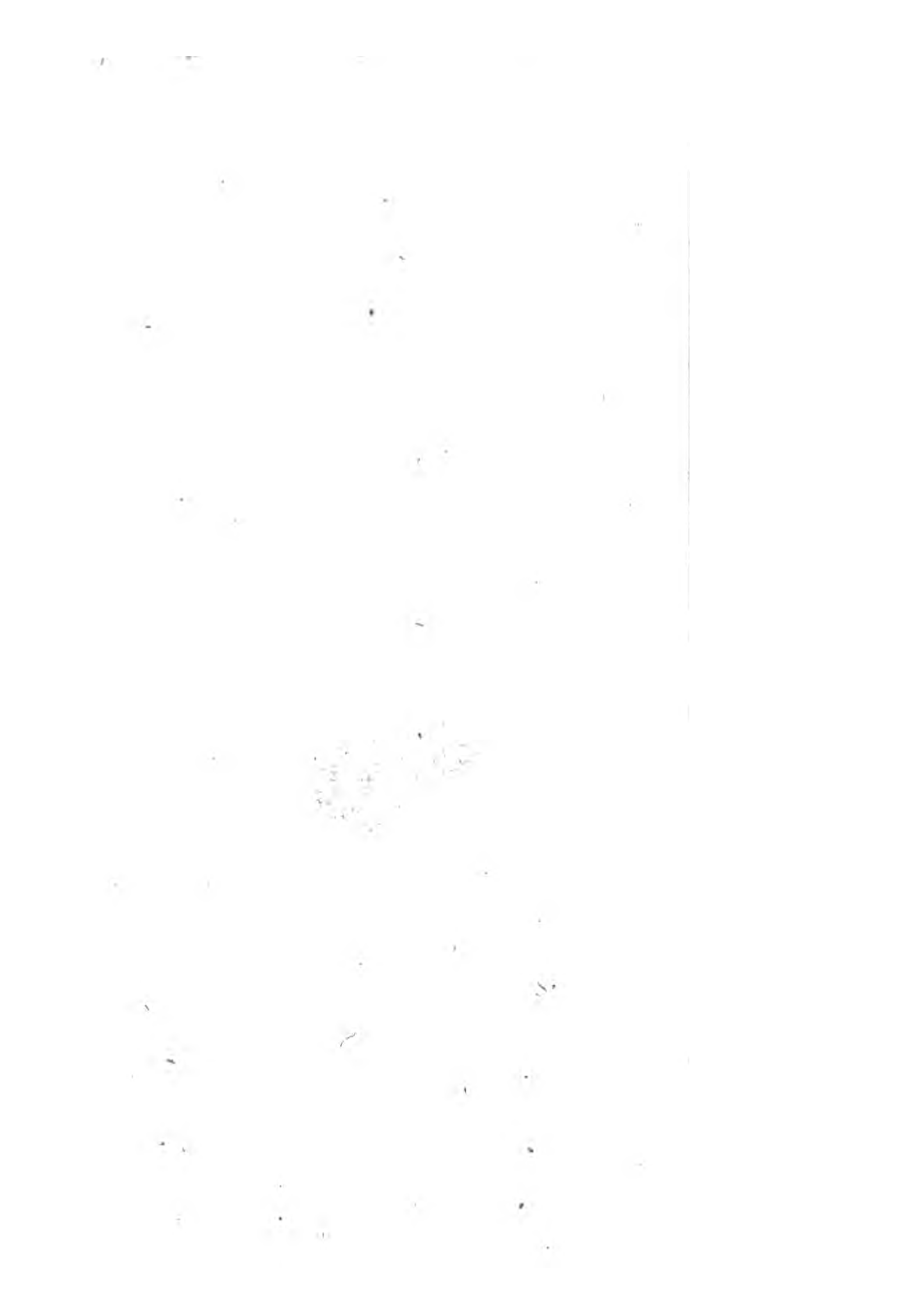
B. Quelle docilité! mais je croi qu'il
est tems de se rafraichir un peu :

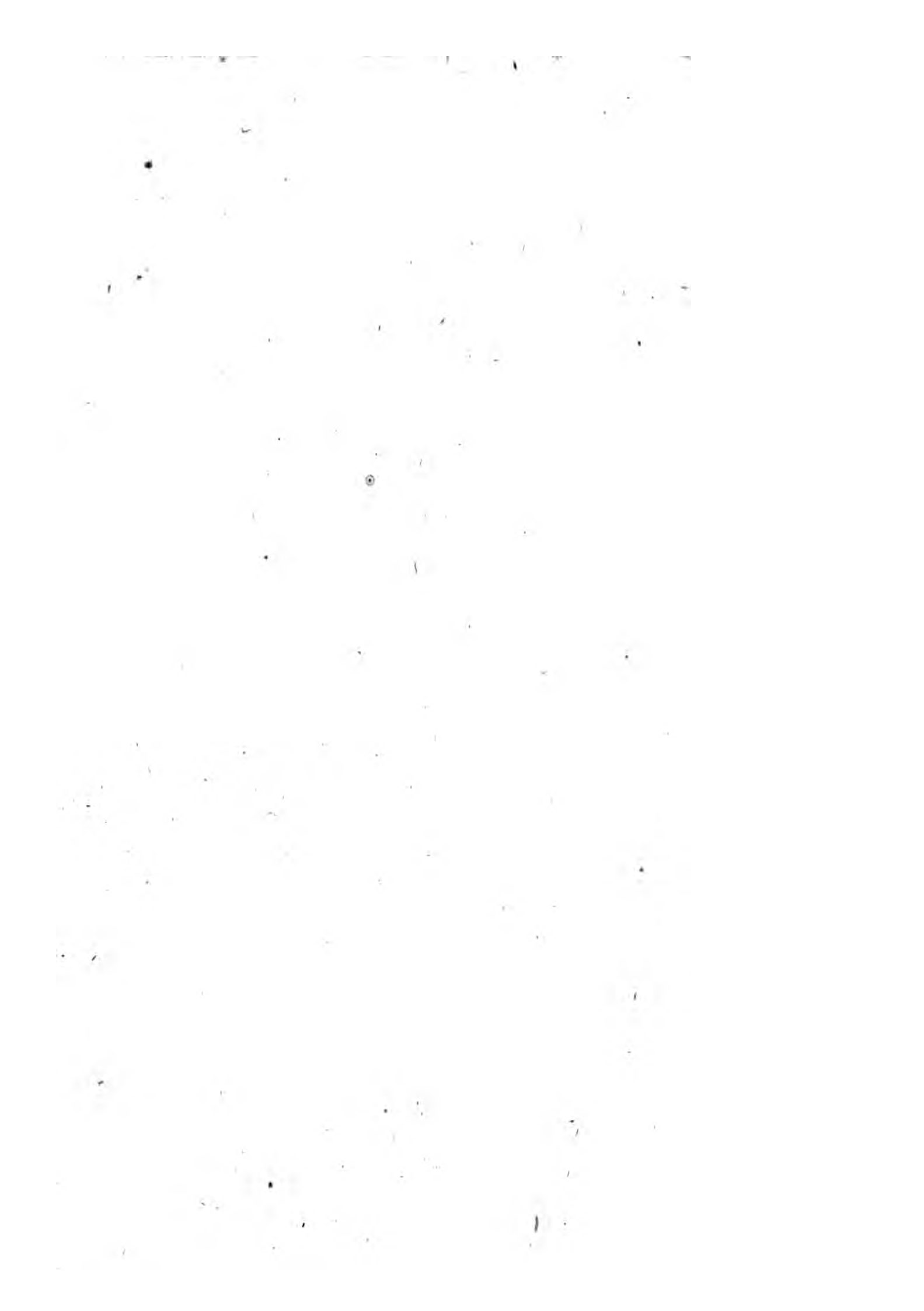
*I puer, i, Theam confestim in pocula
misce.*

F I N.









75760837.

UDY +





